



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LES  
AMOURS  
DE  
CATULLE.

Par Mr. DE LA CHAPELLE.

*Nouvelle Edition revue &  
corrigée.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
Chez les Héritiers  
D'ANTOINE SCHELTE.

MDCXCIX.



BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.



## PREFACE.

**S**'IL est vray ce que j'ay oüi dire à de fort habiles gens , qu'il y a souvent des Ouvrages qui réüssissent par le seul Titre qui plaît & qui engage à les lire , je dois esperer que celuy-cy aura un succès fort heureux. Le nom de Cattle est si connu dans le Monde ; les gens même qui n'ont jamais lû ses Vers , sont si persuadez sur le rapport qu'on leur en fait , qu'il est un des  
\* 2 plus.

## P R E F A C E.

plus délicats, un des plus galans, & un des plus tendres Auteurs de l'Antiquité: Enfin la Lesbie est devenuë si célèbre par les Vers amoureux qu'il a faits pour elle; qu'il est mal-aisé qu'on n'ait quelque curiosité d'apprendre les aventures de deux personnes, dont on a tant ouï parler.

Il est certain qu'il y a peu de Poëtes qui ayent autant de reputation que Catulle. Ovide qui étoit luy-même si délicat & si passionné, faisoit autant d'estime de luy, que de Virgile; & avoit coûtume de dire, que la gentillesse & la mignardise de l'un (si j'ose ain-  
si

## P R E F A C E.

si parler) valoit bien la pompe  
& la majesté de l'autre.

Pour moy, je n'ose appeler Histoire cét Ouvrage que je mets au jour, j'ay trop de respect pour un nom qui ne se doit donner qu'à des veritez constantes; mais je puis dire que si ce n'est pas une Histoire, ce n'est pas aussi un Roman. Les choses que je rapporte ont tant d'apparence de verité, que ce seroit leur faire injustice que de les regarder comme de pures Fables; ce sont, pour ainsi dire, des conjectures Historiques, qui ont un si grand fondement dans les Vers du Poëte que je traduis,

## P R E F A C E.

duis, qu'on les prendroit aisément pour des certitudes.

Il y avoit long-tems que je me plaignois du peu de soin de la plûpart de ceux qui ont entrepris l'interpretation des Poëtes galans de l'Antiquité; ils nous donnent de longues & de fatigantes dissertations sur chaque Vers, qu'on pourroit expliquer avec moins d'embarras & plus de plaisir, pour ceux qui veulent étudier ces anciens Auteurs.

Leurs petits Ouvrages détachez ne sont obscurs, que parce que l'on ignore les aventures & les occasions qui les ont fait naître: cependant ce  
sont

## P R E F A C E.

font ces aventures que les Interpretes ne se mettent point en peine de nous apprendre ; ils se contentent d'expliquer quelquefois assez bizarrement certains termes ambigus, qui seroient d'eux-mêmes fort intelligibles, si on sçavoit les choses pour lesquelles ils ont été dits.

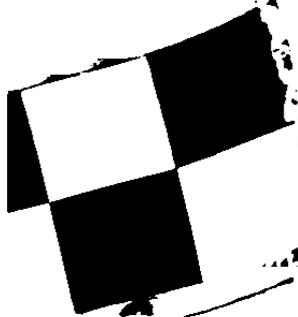
J'ay donc voulu donner l'intelligence de Carulle, d'une maniere qui ne sentît point l'Ecole ny le Commentaire : & en lisant ses Oeuvres avec beaucoup de soin & d'application, j'ay tâché de deviner ses intrigues & ses galanteries, peut-être que j'y ay réussi ;

\* 4 quoy

## PREFACE.

quoy qu'il en soit, j'ay trouvé un noeud & un certain enchaînement d'avantures, qui donne une suite très-vrai-semblable à tous les Vers amoureux qui sont répandus sans ordre & sans liaison parmy ses autres Ouvrages. Et j'ose assurer, que s'il n'y a rien qui prouve évidemment la vérité de l'Histoire que j'ay composée, il n'y a rien aussi qui en fasse voir la fausseté, ny qui détruise les apparences sur lesquelles je me suis fondé.

Cét Ouvrage-cy n'est donc proprement qu'une explication agréable, & un Commentaire galant des Vers que Catulle



## P R E F A C E.

tulle a faits pour Clodia qu'il aimoit, & dont il déguise le nom sous celuy de Lesbie, parce qu'elle étoit peut-être de cette illustre Famille Paricienne des Clodiens, qui ensuite a donné des Empereurs à Rome, & que le respect qu'il avoit pour les Parens de sa Maîtresse luy imposoit silence.

J'ay mêlé dans cet Ouvrage, pour le rendre plus agréable, d'autres aventures que j'ay amenées à mon sujet le plus naturellement que j'ay pû, & que j'ay tirées de mon Auteur, ou de l'Histoire, dont j'ay conservé, autant qu'il m'a été possible, les ca-

## PREFACE.

raâteres & les incidens.

Ceux qui voudront consulter la Chronologie, s'imagineront que j'ay mal observé l'ordre des tems ; mais je veux bien les avertir que c'est peut-être leur faute, s'ils ont cette croyance.

La Chronique d'Eusebe, traduite & augmentée par S. Jérôme, marque la naissance de Catulle l'an 2. de la 173. Olympiade, & sa mort l'an 4. de la 180. Olympiade ; ce qui enferme trente années de vie: *Catullus*, dit-il, *trigesimo ætatis suæ anno moritur*. Et c'est sur cette autorité que Crinitus l'a écrit de la sorte dans

## PREFACE.

dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmi celles des autres Poètes Latins.

Cependant comme l'an 2. de la 173. Olympiade, répond à l'an 666. de la fondation de Rome; il s'ensuit de là que Catulle est mort l'an 696. de la Ville de Rome, auquel tems Cesar ne faisoit que commencer la Conquête des Gaules; car son premier Consulat, pendant lequel il obtint le Gouvernement des Gaules, tombe en l'année 694. de Rome; & ce fut en ce tems-là que se firent ces Mariages si pernicious à la Republique, je veux dire celui de Julie fille

## PREFACE.

de Cesar avec Pompée, & celui de Cesar avec Calpurnie fille de Pison. Cependant il n'est pas possible que Catulle soit mort la deuxième année du Gouvernement de Cesar dans les Gaules, puis qu'il nous apprend luy-même qu'il avoit veû l'expédition de Cesar en Angleterre, qui ne se fit qu'en la quatrième année de son Gouvernement des Gaules, & l'an 698. de Rome; ce qui se prouve par ces Vers.

*Sive trans altis gradietur Alpes,  
Cesaris visens monumenta Magni,  
Gallicum Rhenum, horribiles, &  
ultimosque Britannos*

De



## PREFACE.

de Cesar avec Pompée, & celui de Cesar avec Calpurnie fille de Pison. Cependant il n'est pas possible que Catulle soit mort la deuxième année du Gouvernement de Cesar dans les Gaules, puis qu'il nous apprend luy-même qu'il avoit veû l'expédition de Cesar en Angleterre, qui ne se fit qu'en la quatrième année de son Gouvernement des Gaules, & l'an 698. de Rome; ce qui se prouve par ces Vers.

*Sive trans altis gradietur Alpes,  
Cesaris visens monumenta Magni,  
Gallicum Rhenum, horribiles, &  
ultimosque Britannos.*

De

## PREFACE.

De plus, il paroît par ces  
autre Vers de l'Epigramme  
contre Cesar,

*Socer generque perdidistis omnia.*

Que nôtre Poëte a vû les  
Guerres Civiles de Cesar & de  
Pompée, & les revolutions  
que ces Guerres ont causées.  
Or ces Guerres ne commence-  
rent qu'en l'année 704. de  
Rome, & la Bataille de Phar-  
sale se donna l'an 705.

Enfin il paroît encore par  
ces Vers de la même Epigram-  
me,

*Paterna primum lancinata sunt  
bona.*

## PREFACE.

*Secunda prada Pontica; Inde ter-  
tia  
Hibera.*

Que Catulle a survécu à la Victoire que Cesar remporta sur Pharnace, Roy de Pont, qui fut si prompt, que lui-même s'étonnant de son bonheur, écrivit à Rome ces trois mots fameux, *Veni, vidi, vici*. Or cette Guerre est marquée l'an de Rome 706. il paroît qu'il avoit vû encore la Guerre d'Espagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome: car on peut dire qu'en cette Epigramme les Guerres de Cesar sont racontées de suite: *Rectus est ordo omnium  
Bel.*

## PREFACE.

*Bellorum quæcumque profi-*  
*gavit Cæsar, primum Galli-*  
*ci, deinde Britannici, tertio*  
*Pontici, quarto Hispanici,*  
*quæ omnia gradatim recen-*  
*set prout tempore gesta sunt.*  
Comme dit Scaliger sur ces  
Vers, sans qu'il nous aver-  
tisse néanmoins combien ce-  
la est contraire à ce que dit  
S. Jérôme, touchant la vie  
& la mort de Catulle. De  
tout cela il s'ensuit, que ce  
Poëte a vécu douze ans a-  
près l'année où l'on a mar-  
qué sa mort; & partant, ou  
qu'il est né plus tard que  
nous ne l'apprenons en cette  
célèbre Chronique; ou qu'il

## P R E F A C E.

a vécu plus de trente ans ; ce que j'estimerois le plus vray - semblable. J'appelle toujours Cesar Dictateur ; car encore qu'il ait possédé la Dictature à diverses reprises, puisque les Medailles l'appellent *Dictator quartum*, Dictateur pour la quatrième fois ; neanmoins ce fut une continuation non interrompuë , depuis que cette Dignité luy eut été déferée par le Senat pour la seconde fois, après la Bataille de Pharsale , lors qu'il étoit en Egypte : tellement qu'à la fin il fut déclaré Dictateur perpetuel ; au lieu que la premiere fois qu'il fut  
nom.

## P R E F A C E.

nommé par M. Lepidus ; il se déposa luy-même , après l'avoir été seulement onze jours.

La peinture que je fais de luy à la fin de mon Second Livre , ne paroîtra peut-être pas trop conforme à l'idée qu'on a de ce grand Homme ; cét habillement de demi-Dieu , ces pierreries dont je dis qu'il étoit couvert ; enfin cét air de galanterie que je luy donne , sembleront peut-être indignes de Cesar.

Il est vray que tout cela n'étoit guère convenable à son âge , ny au rang qu'il tenoit dans le Monde.

Mais

## PREFACE.

Mais cette magnificence & cette galanterie m'a semblé si fort de l'humeur & du caractère de Cesar, du goût & des manieres du siecle dans lequel il vivoit, que je n'ay pû me résoudre à retrancher la description que j'en fais.

Suetone dit, que Cesar étoit *circa curam corporis Morosior*, c'est à dire, qu'il avoit un peu trop de soin de luy-même : *Etiam cultu notabilis ferunt*, dit le même Auteur : Il étoit remarquable par sa parure & par son ajustement, *Munditiarum lautitiarumque studiosissimum multi prodiderunt*. Il aimoit la propre-

## PREFACE.

preté & la politesse avec excès: *Gemmas, toreumata, signa, tabulas operis antiqui semper animosissimè comparasse.* Il ajoûte un peu après, *Immensò pretio, & cujus etiam ipsum puderet;* c'est à dire, qu'il avoit une passion pour les Bijoux, les Perles, les Pierres précieuses, & les Ouvrages antiques; qui luy faisoit faire une dépense incroyable, & dont il avoit honte luy-même.

Enfin tout ce que je dis de la magnificence & de la galanterie de Cefar, est tiré presque mot à mot de Suetone, qui raporte des choses que ce Dictateur fit pour Cleo.

## P R E F A C E.

Cleopatre, aussi étranges que je luy fais faire pour les Dames qui étoient en Bithynie.

Au reste, l'habillement de demi-Dieu, qui pourroit paroître une chose extraordinaire dans nôtre siècle, ne l'étoit point dans celuy de Cesar. Ce que Plutarque rapporte dans la vie d'Antoine, qui se promenoit par les Provinces habillé en Bacchus ; & ce que Suetone dit d'Auguste, qui se travestissoit en Apollon, & qui habilloit en Dieux & en Déesses les personnes qui étoient de ses plaisirs, doit justifier ce que je dis de l'ajustement de Cesar, qui est bien plus

## P R E F A C E.

plus raisonnable & plus modeste que celuy d'Auguste ; parce qu'enfin les demi-Dieux n'étoient que des Hommes illustres, dont on pouvoit imiter la figure sans impiété.

Il y a encore beaucoup d'autres objections que je me suis faites à moy-même , & que j'ay détruites aussi par des considerations assez fortes, que j'expliquerai peut-être un jour, s'il arrive que des gens desinterez ayent les mêmes scrupules que j'ay eus.

J'avoüë pourtant que j'abandonne mon Livre avec quelque forte de confiance , & que je ne crains point la malignité

## PREFACE.

gnité de certains petits faiseurs d'Historiettes qui ont commencé à le critiquer avant que de l'avoir veû. Je ne puis croire que leur sentiment soit plutôt suivi que celui d'un des plus sçavans Hommes de nôtre siecle, à qui cét Ouvrage a eu le bon-heur de ne pas déplaire ; je veux dire Mr. CHARPENTIER, qui fait un des principaux ornemens de l'Academie, & qui s'est acquis tant de gloire & tant de reputation par ses beaux Ecrits, où l'érudition & la pureté du langage brillent également. Je luy suis redevable de la meilleure partie des éclair-

## P R E F A C E.

clairciffemens fur la Chronologie, & des reflexions que je donne dans cette Preface.

Et quoy que je ne doute pas que fa modestie ne lui fasse condamner la liberté que je prens de publier les obligations que je luy ay, je ne fçauois m'empêcher de donner mille loüanges à l'exaétitude & à l'honnêteté avec laquelle il s'acquitte de l'Employ que Mr. LE CHANCE-  
LIER luy a donné pour la re-  
vifion des Livres. Il y a peu de perfonnes à qui il ne communique très agréablement les lumieres qu'une longue étude luy a acquifes; & fi ses  
bon-

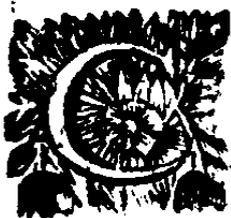
## PREFACE.

bonnes intentions ont quel-  
que effet, le Public luy aura  
l'obligation d'avoir purgé la  
Librairie d'un nombre infini  
de méchans Livres, & d'Hi-  
stoires falsifiées, à qui la fa-  
cilité des Lecteurs, & d'au-  
tres raisons moins honnêtes,  
avoient donné la vogue dans  
le Monde.

LES



L E S  
A M O U R S  
D E  
C A T U L L E.



CATULLE si estimé des  
Anciens, à cause du  
tour aisé & délicat  
qu'il donnoit à tou-  
tes ses pensées, na-  
quit

*Tome I.*

A . . . . . quit

quit auprès de Verone, dans une agréable presqu'Isle, où son Pere avoit une maison. Il étoit encore fort jeune, lorsque Manlius le demanda pour le mener à Rome. Il y passa une partie de sa jeunesse; & la beauté de son esprit luy acquit l'amitié de tout ce qu'il y avoit de Gens illustres dans cette célèbre Ville, qui étoit alors dans le plus florissant état où elle ait jamais été.

Il étoit d'une Famille illustre, son Pere étoit intime amy de Jules Cesar, qui vivoit avec luy, comme avec un de ses égaux; enfin Catulle avoit autant de bien, & autant de qualité qu'il en faut pour se distinguer dans le monde: cependant comme il se sentit du genie pour les Vers, il se donna tout entier à l'étude de la Poësie, & il y réussit de la maniere que tout le monde sçait. 11

Il commençoit à jouir de cette haute reputation qu'il s'étoit acquise dans Rome, lors qu'il luy prit tout d'un coup un dégoût si furieux du monde, que sans qu'on en sceût les raisons, en un tems où il devoit être fort content de luy-même, il resolut d'abandonner Rome, & de faire un voyage en Asie. Il partit donc malgré ses amis, qui firent tous leurs efforts pour le retenir; à peu près dans le même tems que Jules Cesar qui étoit devenu le Maître du monde, après avoir heureusement terminé les affaires d'Egypte, partoit d'Alexandrie pour retourner à Rome, où sa présence étoit nécessaire. Catulle après avoir erré assez long-tems, se laissant conduire au hazard, & au chagrin qui le devoroit, fut enfin jetté par une tempête sur les côtes de l'Asie Mineure, & Cesar

qui se trouva pour lors en Bithynie, le receût avec beaucoup de marques d'estime & d'amitié. Ce fameux Conquerant avoit fait ses premières campagnes dans cette Province, où les grandes affaires qu'il fut obligé de régler, le firent séjourner quelque tems. Comme il aimoit le plaisir, ce ne furent que Fêtes & que parties de divertissement en Bithynie durant tout le tems qu'il y fut. Catulle étoit beaucoup plus jeune que luy, & moins emporté dans la joye. Cefar y prit garde, il s'apperceût même qu'il quittoit souvent la compagnie pour aller rêver dans quelque lieu solitaire; il luy en fit la guerre; & Catulle pour donner quelque honnête prétexte à sa mélancolie, luy dit qu'il travailloit à un grand Ouvrage qu'il avoit depuis long-tems entrepris, & qu'il étoit  
bien

bien aise d'achever avant que de retourner à Rome. Cesar fit semblant de se contenter de cette réponse; mais comme il connoissoit autant bien que personne du monde tous les caprices & toutes les bizarreries d'amour, il se persuada malgré la dissimulation de Catulle, qu'il étoit occupé de quelque amoureuse affaire, & il fit ce qu'il pût pour s'en éclaircir. Un jour que Catulle à son ordinaire alloit rêver dans le jardin du Palais, où Cesar logeoit, il le suivit, sans être appercu, jusques dans un Cabinet, où se croyant en liberté, cet Amant infortuné après avoir soupiré long-temps, tira des tablettes, sur lesquelles il écrivit quelques Vers qui luy vinrent en pensée; il alloit les reserrer lorsque Cesar qui s'étoit toujours tenu caché, l'en empêcha. Au moins, luy dit-

il en prenant ses tablettes , vous ne me refuserez pas le plaisir de lire quelques endroits de cét admirable Ouvrage qui vous occupe si fort ; car je ne doute pas que vous n'y travailliez maintenant. Catulle rougit & voulut retirer ses tablettes , mais il n'y eut pas de moyen , & Cesar y lût ces Vers.

Miser Catulle desinas  
ineptire.

*Catulle, mal-heureux Catulle,  
Rappelle ta raison,  
N'affecte point hors de saison  
Une constance ridicule.  
Tes beaux jours sont passez, & tes  
soins superflus  
Ne rappelleront point l'heureux temps  
qui n'est plus ;  
Cette ingrato beauté que ton ame char-  
mée* *A*

de Catulle.

7

A toujours trop aimée,  
Venoit jadis dans des lieux écar-  
tez,  
Soulager l'ardeur qui te presse,  
Et permettre à ta tendresse  
Mille petites libertez.  
Maintenant l'inconstante est lasse de  
te plaire,  
Elle n'écoute plus tes vœux;  
Cesse à ton tour d'aimer cette beauté le-  
gere,  
Et ne t'obstine point à vivre mal-  
heureux.  
Adieu donc inhumaine,  
Tu ne riras point de ma peine:  
Catulle ne veut plus t'aimer,  
Et d'une immortelle haine,  
Contre toy va s'armer.  
Non, non, je n'irai plus en Esclave  
timide,  
Adorer une perfide;  
Je ne t'offrirai plus d'encens,  
Et mes yeux languissans

A 4.

No

Ne t'entretiendront plus de ma peine  
secrète ;

Mais que tu souffriras à ton tour de  
chagrins !

Un reste de pitié fait qu'encor je te  
 plains :

Tu vas traîner une vie inquiète,  
Exposée à mille tourmens,

Sans appuy, sans Amans.

Ton crime te rendra moins belle,  
Tes attraits n'auront plus de pouvoir  
sur les cœurs,

Tu cesseras en vain de faire la cruelle,  
Et tu voudras en vain prodiguer tes  
faveurs,

Tous tes adorateurs

Fuiront une infidelle,

Et mes Rivaux auront le soin de me  
venger :

Mais, c'en est trop, Cécille, il n'y  
faut plus songer.

Cesar après avoir lu ces Vers,  
ne douta plus que son Amy ne fût

amoureux , & que le voyage qu'il avoit entrepris ne fût un effet de quelque dépit d'Amant mal-traité. Mais comme il étoit luy-même très-sensible à l'Amour , & qu'il est naturel aux Amans de se plaire à entendre les aventures de ceux qu'ils regardent comme leurs compagnons de fortune, il eut une forte curiosité de sçavoir celles de Catulle. Cét Amant affligé eut beau luy dire que le recit qu'il luy feroit de ses Amours, ne serviroit qu'à le faire penser à une ingratitude qu'il vouloit oublier, & qu'il ne luy étoit rien arrivé d'assez considérable pour meriter son attention. Cesar ne se paya point de ces raisons. Non , mon cher Catulle, luy dit-il, il ne doit rien y avoir de secret entre de parfaits Amis, & je ne vous demande rien que je ne sois prêt à vous accorder.

Vous m'avez autrefois témoigné quelque envie de sçavoir mes aventures secretes , je vous promets de vous les apprendre dès que vous m'aurez appris les vôtres. Catulle se fust bien passé de sçavoir les galanteries de Cesar, & pour taire les siennes, il eût volontiers consenti à ignorer celles de ce Dictateur ; mais Cesar luy fit tant d'instances, qu'enfin il se disposa à le satisfaire, & après avoir un peu rêvé, il parla de la sorte.





# HISTOIRE

DE

# CATULLE

ET DE

# LESBIE.



Il y avoit sept ou huit  
ans que je demeurois  
à Rome, lorsque  
quelques affaires  
particulieres m'obli-  
gerent de faire un voyage à Veron-

A 6

ne.

ne. J'en étois sorti si jeune, que lorsque j'y retournai je fus comme étranger dans mon propre país, personne ne m'y connoissoit, & je n'y connoissois personne. Ce n'est pas que la renommée qui fait les choses presque toujourns plus grandes qu'elles ne sont, ne m'eût rendu d'assez bons offices. On parloit de moy comme d'un homme extraordinaire, & il y avoit peu d'honnêtes gens qui ne souhaitassent de me connoître. Un de ceux qui en eurent le plus d'empressement, fut Gellius : c'étoit un homme parfaitement bien-fait, fort aimé du beau sexe, & en qui une complaisance générale pour tout le monde tenoit lieu de mérite ; car enfin ce n'étoit pas un des plus spirituels hommes du siècle : cependant sa bonne mine & ses manieres obligantes, l'avoient

si bien établi parmi les Dames, qu'à moins de vouloir se brouiller avec elles, il faisoit nécessairement dire du bien de luy. Il me vit avec tant d'assiduité, il eut tant d'empressement pour me faire divertir, que je ne pûs luy refuser mon amitié. Je n'avois encore fait aucunes visites que pour mes affaires, lors qu'il vint un matin me prendre pour aller au Temple; il me dit que toutes les Dames y seroient ce jour-là, & qu'il y auroit du plaisir à les voir, parce qu'il se faisoit une fête de Vesta, où elles avoient coutume de paroître ajustées & parées avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Je me laissai conduire où il voulut, & nous ne fûmes pas plutôt entrez dans le Temple, que je fus regardé de toutes les Dames, d'une manière qui me fit comprendre, qu'il n'y en avoit point qui ne fist des-

sein sur mon cœur. Je vous dis les choses peut-être trop ingénument, & je craindrois que vous ne me soupçonnassiez de quelque vanité, si vous ne connoissiez mieux que moy les petites façons, & les manieres des femmes, qui jalouses les unes des autres, se disputent la conquête des cœurs, & se font un honneur d'engager les gens qui ont quelque reputation. Je fus attaqué par tant de beautez, que le nombre de mes ennemis fit que je me sauvai, & que mon cœur ne sçachant à qui se rendre, demeurera libre. Le soir toutes les Dames s'assemblerent chez Quintilie, où Gellius ne manqua pas de me mener.

Quintilie est une grande femme, dont les traits sont assez reguliers; mais il luy manque je ne sçay quoy, qu'on ne sçauroit bien dire,

dire, & les gens de bon goût ne la trouvent point belle : Elle est trop tirée, tout ce qu'elle fait sent l'affectation ; & elle étudie un certain air de majesté , qui luy ôte tout l'agrément qu'elle pourroit avoir ; Elle se pique de ne laisser échaper personne ; elle veut que tout le monde soit amoureux d'elle ; & quoi qu'elle soit fière, elle ne laisse pas d'avoir une certaine facilité, qui attire chez elle tout ce qu'il y a de galand dans l'Italie : Il passe peu d'Etrangers de considération, qui ne la voyent ; enfin c'est une de ces Femmes, qui veulent faire les honneurs de tout un pais. Je vis chez elle presque toutes celles que j'avois veües au Temple : Je ne sçay si dans sa Salle leur beauté avoit un jour plus avantageux ; mais je sentis qu'elle faisoit plus d'effet sur mon cœur. J'allai me  
pla-

placer auprès de deux aimables filles, qui paroissent fort bonnes amies: c'étoient Iphitille & Lesbie; cette dernière a un autre nom, mais les Vers que j'ay faits pour elle, depuis que j'en suis devenu amoureux, ont rendu celui-cy si célèbre, qu'on la connoît mieux sous le nom de Lesbie, que sous celui de sa famille. Lesbie & Iphitille sont toutes deux très-belles, quoy que leurs traits soient fort differens; l'une est d'une taille grande & dégagée, & a l'air aisé, quoy que majestueux; l'autre est petite, & avec un embonpoint qui ne gêne point sa taille, elle a une fraîcheur sur le visage, qui luy donne un air de jeunesse tout-à-fait engageant; l'une est un peu plus sérieuse, & l'autre plus enjouée, mais toutes deux ont infiniment de l'esprit. Je fus charmé de leur  
con-

conversation, & en les quittant, je sentis bien que je devenois amoureux; mais ce qu'il y a de rare, c'est que je ne pûs démêler à laquelle des deux je me donnerois. Je demeurai quelques jours dans cette incertitude, contant mes raisons, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. J'allois régulièrement chez *Quintilie*, pour les voir; & cette femme prévenue de son mérite, s'imagina que j'étois amoureux d'elle, mais son erreur & mon incertitude ne durèrent pas long-tems. *Lesbie* enfin l'emporta; cette inconstante, qui cause à présent tous mes chagrins, s'empara tellement de mon cœur par ses fausses bontez, que je ne pense pas que je puisse jamais rien aimer autant que je l'ay aimée. Il y a à *Verone* un Jardin public, le plus agréable que j'aye encore vû; les Dames durant  
la

la belle Saison , vont s'y promener presque tous les jours, & leurs Galands ne manquent pas de s'y trouver. On diroit que ce lieu-là n'est fait que pour les Amans; il y a des allées de Myrtes & d'Orangers qui font respirer un air délicieux; on y voit des figures passionnées d'Amans favoritez, & de Maîtresses sensibles; les transports & les plaisirs amoureux sont si naturellement dépeints dans leurs postures & sur leurs visages, qu'elles inspirent de la tendresse aux plus severes. On y trouve presque par tout des jets d'eau, des canaux & des grottes très-commodes pour les rendez-vous.

On dit qu'un homme fort riche ayant passé toute sa vie à faire l'Amour dans plusieurs pais differens, se retira enfin à Verone, où il fit faire cét admirable Jardin, qu'il con-

consacra à l'Amour, comme pour reconnoître les faveurs qu'il avoit receûs de luy, & le donna en mourant, au public, afin que les Amans qui y viendroient avec leurs Maîtresses, y fissent éternellement regner l'Amour. Ce fut dans ce lieu charmant que je trouvai un jour Lesbie, qui avoit choisi une allée assez écartée pour s'y promener seule; j'entendis en m'approchant d'elle, qu'elle chantoit une Ode que je fis autrefois à Rome, en l'honneur de Diane, dont si je m'en souviens, les Vers étoient à peu près conceûs en ces termes.



ODE

O D E  
 POUR  
 D I A N E.

*Diana sumus infide.*

*J*eunes filles & jeunes gens,  
 Dont le cœur n'a rien de profane,  
 Avec moy dans vos chants,  
 Célébrez à l'envi la puissante Diane.

— 65 —

*O* fille du grand Dieu des Dieux,  
 Vous que Latone pour suivie  
 D'un Moïstre furieux,  
 Mit au monde en tremblant dans les  
 bois de Délie.

*Vous*



*Vous dont les fleuves & les bois,  
Depuis cette heureuse naissance,  
Ont reconnu les Loix,  
Et dont tout l'Univers adore la puis-  
sance.*



*Vous faites ce que fait Junon,  
Et souvent les femmes enceintes  
Vous en donnent le nom,  
En vous offrant leurs vœux entrecon-  
pez de plaintes.*



*Vous-même brillez à nos yeux,  
Et la nuit sous le nom de Lune,  
En parcourant les Cieux,  
Du craintif Laboureur vous faites la  
fortune.*

*En-*



*Enfin sous tant de noms divers,  
Toujours sainte & toujours sacrée,  
Soumettez l'Univers  
Aux Romains qui vous ont de tout  
tems adorée.*

En verité, Madame, lui dis-je en l'abordant, après qu'elle eut cessé de chanter, il fait bon travailler pour les Dieux; ils sçavent nous récompenser lorsque nous nous y attendons le moins. Quand je fis ces Vers pour Diane, je ne pensois pas que j'aurois un jour la gloire de vous les entendre reciter. Si la Déesse, me répondit-elle, ne vous fait aucune autre faveur, vous êtes assez mal payé. La Déesse, repris-je, lit dans nos cœurs, & sçait bien qu'elle ne peut  
rien

rien faire de plus satisfaisant pour moy, que de mettre mes Vers dans vôtre bouche. J'ay peine à croire, reprit-elle, que vous soyez aussi sensible que vous dites, au plaisir de m'entendre chanter vos Vers. Hé! d'où vient, Madame, interrompis-je brusquement, & d'un air inquiet, que vous me soupçonnez de peu de sincérité? Comment voulez-vous que je croye tout ce que vous dites sur ce chapitre, interrompit-elle à son tour; vous qui depuis que vous me connoissez, n'avez pas fait un seul Vers pour moy? Pensez-vous, ajouta-t'elle en riant, que je n'aimasse pas mieux chanter mes loüanges, que celles de Diane? Mais vous seriez bien fâché qu'on eût vû le nom d'une Provinciale dans vos Ouvrages. Vous autres gens du Parnasse, accoutumez à vivre à la Cour, vous  
avez

avez si méchante opinion des Provinces, que vous ne croyez pas seulement qu'on y connoisse l'esprit; & quand vous êtes obligez d'y venir, vous voudriez pouvoir laisser le vôtre à la Cour, tant vous êtes persuadé que c'est quelque chose d'inutile en Province, que l'esprit. Hé! plutôt à Dieu, Madame, interrompis-je, que j'eusse pû du moins laisser mon cœur à Rome, il y eût couru moins de danger qu'icy; il seroit encore libre & tranquille; je vous eusse regardée impunément, & vous n'eussiez pas eu la gloire d'inspirer de l'amour à un indifférent de profession, qui avoit bravé toutes les beautés Romaines. Mais, ajoutai-je, en la regardant d'un air passionné, dût-il m'en coûter tout le repos de ma vie, je ne scaurois me repentir de vous avoir apporté un

cœur

cœur digne de vous, & il ne tiendra point à mon esprit que votre victoire ne devienne aussi célèbre qu'elle est entière. Pourquoi me donnez-vous le change, me dit-elle, je ne me mets point en peine de votre cœur, & je ne voulois parler que de votre esprit? Hé bien, Madame, repartis-je, il faut donc vous faire voir que mon esprit ne m'a point abandonné. Je fus quelque tems sans parler, & puis je luy dis ces Vers, qui me vinrent sur le champ.

Ille mi par esse Deo  
videtur.

**L** Es Dieux de l'Olympe habitans,  
Ne sont point plus heureux, &  
si j'ose le dire,  
En beuvant leur Nectar ne sont point

B

si

si contents  
 Que moy, quand je vous vois  
 sourire.

— — — — —  
 — — — — —  
 — — — — —

Cet air serein & gracieux,  
 Qu'un aimable enjouement, donne à  
 votre visage,  
 Pénètre dans mon cœur, m'enchan-  
 te par les yeux,  
 Et des sens me ravit l'usage.

Puisque les Vers vous coûtent  
 si peu, dit Lesbie en riant, je  
 prétens bien que vous en fassiez  
 pour mon Moineau: c'est peut-  
 être de tous les petits Oiseaux ce-  
 luy qui merite le plus d'être im-  
 mortalisé. Il est vray que ce Moi-  
 neau, pour qui elle me deman-  
 doit des Vers, étoit la plus jolie  
 chose du monde: il y a des Escla-  
 ves,

ves, que leurs Maîtres ont pris grand soin d'élever à leur façon, qui ne sont pas si bien instruits, qu'il l'étoit; il avoit une obéissance & une docilité, que ces ames serviles n'ont presque jamais; il faisoit cent petites gentilleses, qui marquoient un discernement merveilleux; & s'il y a quelque chose qui puisse prouver que l'instinct des bêtes vaut bien quelquefois la raison des hommes, c'est assurément l'exemple de ce Moineau. Mais je ne fus point content que Lesbie s'avisât de me parler de luy, lorsque je voulois l'entretenir de choses qui me sembloient de plus grande importance. Quoy, Madame, luy dis-je, en prenant un ton fort serieux, ne m'emploirez-vous jamais qu'à faire des Vers, & pensez-vous que je ne sois capable d'autre cho-

se, que de louer un Moineau? Ah! Catulle, interrompit-elle, j'ay voulu plaisanter, & non pas faire injure à votre merite; je vous estime autant, & peut-être plus que je ne dois, ajoûta-t'elle, en rougissant. J'allois luy répondre, & l'obliger à s'expliquer plus clairement, lorsque deux ou trois personnes, qui vinrent l'aborder, m'en empêcherent.

Je me retirai fort satisfait de ma journée, & flatté des plus agréables idées du monde, je ne doutai point que Lesbie n'eust un peu de bonté pour moy, & je ne songeai qu'à profiter des dispositions favorables où il me sembloit qu'elle étoit. Je fis des Vers pour son Moineau, & je les luy envoyai le lendemain, avec un Billet pour elle. Voicy à peu près le sens du Billet, & les Vers du Moineau.

C A.

## CATULLE

A

## LESBIE.

*J*E connois trop l'amitié que vous avez pour vôtre Moineau, & j'aurois peur en me broüillant avec luy, de me faire un trop puissant ennemy auprès de vous; je vous envoie des Vers, où je tâche de faire connoître toutes ses aimables qualitez; il ne tiendra point à moy, que la posterité, en les lisant, ne soit charmée de sa gentillesse long-tems après sa mort. S'il est aussi reconnoissant, & aussi raisonnable que vous dites quelquefois, c'est à luy maintenant à me le témoigner, en vous faisant connoître que

B 3

la

*la passion que j'ay pour vous , est la  
plus violente & la plus respectueuse  
que vous ayez jamais inspirée.*

V E R S

POUR

LE MOINEAU

D E

LESBIE.

Passer delitiæ meæ  
Puellæ,

*H* *Heureux Moineau , trop heuren-*  
*se Lesbie ,*

*Que vôtre sort est doux ,*

*Et*

Et qu'à bon droit j'en suis jaloux !  
 Sans chagrin, sans mélancolie,  
 L'un de l'autre contents vous passez  
 votre vie,  
 Tous les jours sont sereins pour  
 vous ;  
 Sur le sein de sa Maîtresse  
 Le Moineau voltige sans cesse,  
 Il prend mille plaisirs,  
 Dont elle me défend jusqu'aux  
 moindres desirs,  
 Si je veux à mon tour folâtrer avec  
 elle.

Quand le Moineau sensible à mon  
 tourment,  
 Semble ailleurs occupé me céder un  
 moment,  
 Aussi-tôt la cruelle  
 Me quitte, & le rapelle,  
 D'un doigt qu'elle luy tend, & qu'il  
 vient becqueter,  
 En se frappant de l'aîle ;  
 Pour le mieux arrêter,

Elle se plaît à l'irriter.

Heureux Moineau, trop heureuse  
Lesbie,

L'un & l'autre, dit-on, par ces jeux  
innocens,

Vous sçavez adoucir les maux les plus  
pressans.

Un destin si tranquille est bien digne  
d'envie,

Que ne puis-je, comme elle, en  
jouant avec luy,

Bannir de mon esprit la tristesse mor-  
telle,

Ou comme luy badinant avec elle,  
Soulager quelquefois mon amoureux  
ennuy.

Ces Vers eurent tout l'heureux  
succès que je pouvois souhaiter;  
Lesbie m'en scût bon gré, &  
commença à vivre avec moy,  
comme avec un homme qui ne lui  
étoit pas indifferant. J'allai chez  
elle l'apresdînée, j'y trouvai  
Quin-

Quintilie, & trois ou quatre de ses amis, qui donnerent à mes Vers plus de loüanges qu'ils n'en meritoient; & Lesbie, en s'approchant de moy, me dit à l'oreille: Je n'estime pas moins vôtre Prose que vos Vers, mais je n'ay garde de la montrer; je suis bonne, & ne veux point vous faire d'affaire avec vôtre belle Maîtresse. Elle vouloit parler de Quintilie, qui luy avoit fait bonnement confidence de la passion qu'elle s'imaginait que j'avois pour elle. Les douceurs, continua-t'elle, que vous me dites dans vos Vers, ne tirent point à conséquence; c'est le stile de la Poësie, on n'y fait pas même reflexion: mais la Prose n'est point si privilegiée, & on est obligé de dire la verité, quand on ne parle pas le langage des Fables. Pensez-vous, Madame, re-

partis-je, que je ne la dise pas, quand je vous dis, que jamais personne ne vous a autant aimée que je vous aime? La bouche peut quelquefois mentir; ajoutai-je, on luy fait dire ce qu'on veut; mais les yeux qui parlent presque toujours, malgré nous, ne savent point déguiser; & quand le cœur ne languit pas, ils ne sont point languissans. Je ne scay, continuai-je, si vous avez bien voulu observer les miens; mais si vous l'avez fait, vous y avez vu tant d'amour, & tant de respect, que vous ne scauriez sans injustice, douter de la sincerité de mes paroles. Si vous voulez que je vous croye, répondit-elle, il faut que vous me persuadiez qu'on peut aimer également en deux lieux differens: car enfin vous dites à Quintilie les mêmes choses que vous

vous me dites. Ne faites point l'étonné, ajouta-t'elle, en voyant que je paroissais surpris; Quintilie est moins mystérieuse que vous, & elle ne fait point de façon d'avouer que vous êtes amoureux d'elle. Je ne sçay, Madame, luy dis-je, si Quintilie s'imagine que je suis amoureux d'elle, mais je sçay bien que je suis fort éloigné de l'être. Voyez, ajoutai-je, en luy montrant mes Tablettes, quels sont mes sentimens pour elle; je ne pouvois pas deviner que vous m'en parleriez, & je n'avois pas dessein de vous faire voir le Portrait peu avantageux que j'en ay fait. Elle prit mes Tablettes avec empressement, & y lût ces Vers.

Quintilia formosa est  
multis.

**O**N dit que Quintilie est belle,  
Pour moy je juge autrement  
d'elle ;

Elle est droite, elle est grande, elle a  
de la blancheur,

Mais l'agrément luy manque, &  
c'est une statue,

Qui peut plaire à la veüe,  
Et qui ne touche point le cœur.

Comme il y avoit une espee  
de jalousie entre Quintilie & elle,  
elle fut très-satisfaite de ces Vers ;  
& quelque instance que je pûsse  
faire pour ravoïr mes Tablettes,  
elle ne voulut point me les ren-  
dre, & me promit seulement que  
personne ne les verroit ; mais elle  
me

me tint mal sa parole, tout le monde les vit, & Gellius qui étoit parent de Quintilie, vint un jour m'en faire de grandes plaintes. Je ne scûs d'abord que luy dire, mais comme nous étions parfaitement bons amis, je luy avouai ingenuement la passion que j'avois pour Lesbie, & je luy dis que les Vers dont il se plaignoit, étoient un caprice d'Amant prévenu, qui croyoit devoir tout sacrifier à sa Maitresse. La confiance que je luy fis de mon Amour, l'obligea à me pardonner; Quintilie elle-même ne me témoigna aucun chagrin; mais & Gellius & elle se vangerent peu de tems après bien cruellement. Cependant lorsque je voulus me plaindre à Lesbie de la petite infidélité qu'elle m'avoit faite; au lieu de m'en faire des excuses, elle m'embarqua dans

de nouvelles affaires. Une jeune personne étoit arrivée depuis peu à Verone, elle n'étoit point belle, mais elle avoit un certain air de coqueterie, & certaines façons libres, qui luy attiroient une infinité de soupirans : Ces gens se tuoient de dire du bien d'elle, & ils établirent si bien sa reputation, qu'elle passoit pour une des plus belles personnes du monde ; quoy qu'elle eût de très-grands défauts, dans la taille & dans le visage ; car on ne pouvoit pas dire de quelle couleur étoient ses yeux, elle avoit le nez trop petit, les mains fort seches, & les doigts extrêmement courts, & à l'observer de près, elle étoit un peu boiteuse.

Cependant Acmé, c'est ainsi qu'elle se nommoit, devint suffisante & glorieuse, elle traitoit toutes

tes

tes les Dames qu'elle voyoit, avec une hauteur terrible, & Lesbie ne fut pas plus privilegiée que les autres, quoy qu'elle fut infiniment plus belle. La fierté de cette indiscrete fille l'irrita tellement, qu'elle me dit que si je l'aimois, il falloit que je la vangeasse, & que par des Vers les plus aigres que je pourrois faire, j'appriſſe à cette orgueilleuse à se mieux connoître. Quelque peu d'inclination que j'eusse à la Satire, il falut obeir à Lesbie; & voicy les Vers que je fis contre Acme.

Salve nec minimo puel-  
la naso.

*A Vous la Nymphé aux yeux couleur d'Olive,  
Dont la bouche ne peut retenir la satire;*

*A*

*A vous la Nymphe au petit nez,  
 Dont les pieds mal tournez  
 Font que le corps chancelle;  
 A vous dont les doigts sont trop  
 courts;  
 A vous enfin qui n'êtes pas trop belle,  
 Et qui faites icy la Reine des Amours.  
 Hé quoy! vous avez la folie  
 De vous oiroire jolie?  
 Et la voix du Peuple en ces lieux,  
 Vous compare à Lesbie?  
 O qu'en Province on a de méchans  
 yeux!*

Ces Vers furent répandus par  
 toute la Ville, il y eut peu d'hon-  
 nêtes gens qui n'en eussent des co-  
 pies, & j'eus bien-tôt sur les bras  
 tous les adorateurs d'Acme, qui  
 se declarerent hautement mes en-  
 nemis; les gens même de sang froid  
 n'approuverent pas mon procedé;  
 & beaucoup de personnes qui  
 avoient

avoient auparavant de l'amitié pour moy, commencerent à me craindre, & à ne m'aimer plus. On me regarda comme un homme dangereux, avec qui le plus sûr étoit de n'avoir aucun commerce, afin de n'être point exposé aux traits d'une Muse satirique. Les Meres un peu severes défendirent ma compagnie à leurs Filles, & les Maris délicats à leurs Femmes; enfin je devins la terreur de tout le beau Sexe. On me faisoit de grandes honnêtetez par tout où je me trouvois; mais je remarquois bien que les Dames s'observoient avec moy, & qu'elles étoient continuellement sur leurs gardes, de peur qu'il ne leur échappât quelque chose qui pût me mettre en méchante humeur contre elles.

J'eusse été fort à plaindre si les  
bon-

bontez de Lesbie ne m'eussent consolé de cette disgrâce ; mais il est vray qu'elle commença à m'accabler de tant de faveurs , que le chagrin que j'eus d'abord d'être haï de tout le monde , fut bien-tôt dissipé par le plaisir d'être aimé de la seule personne à qui je voulois plaire. Elle inventoit tous les jours pour moy de nouvelles manieres de tendresse , & Ipsitille à qui elle confioit tous ses secrets , m'a dit qu'elle ne luy parloit d'autre chose que de moy ; qu'elle étoit inquiète & rêveuse , lors qu'elle ne me voyoit pas , & qu'enfin il étoit difficile d'aimer mieux qu'elle m'aimoit alors. Je me trouvois aussi le plus heureux homme du monde , & je ne me plaignois que de ce que je n'étois pas assez souvent avec elle , & que tant de gens incommodes luy rendoient visite ,  
que

que je passois quelquefois des journées entières sans pouvoir l'entretenir; mais elle fit bien-tôt cesser ce petit sujet de plaintes.

Nous prîmes si bien nos mesures ensemble, que nous nous trouvions tous les jours à une certaine heure dans ce jardin dont je vous ay parlé, & que personne ne s'apercevoit du rendez-vous. On sçavoit bien que j'étois amoureux de Lesbie, & que Lesbie me souffroit; mais on ne s'imaginoit pas que je fusse aussi bien auprès d'elle que j'étois; & parce qu'on me voyoit tous les jours chez elle, on n'alloit pas penser que nous nous vissions ailleurs. Un jour que j'étois venu au rendez-vous à l'heure ordinaire, j'attendis long-tems Lesbie; & après m'être fort ennuyé, enfin j'allai chez elle assez inquiet, pour sçavoir ce qui avoit

pû

pû la retenir. Je la trouvai dans un état qui d'abord m' alarma extrêmement : elle versoit des larmes en si grande abondance, que je crûs qu'il luy étoit arrivé quelque malheur extraordinaire. Jem'affligeai d'abord avec elle, & peu s'en falut que je ne pleurasse comme elle, sans sçavoir ce qui la faisoit pleurer : Enfin elle me dit que son Moineau étoit mort. J'avoüe que mon étonnement fut encore plus grand qu'il n'avoit été, je n'avois pas crû jusqu'alors que la mort d'un Oiseau, quelque aimable qu'il pût être, dût causer de si violentes douleurs. J'admiraï la tendresse de Lesbie, & après tout, je luy sceûs bon gré d'être si sensible. Si la mort d'un Moineau luy fait verser tant de pleurs, disois-je en moy-même, à quelles extrémitéz la perte d'un Amant

ne

ne la porteroit-elle point ? Et si elle aimoit une bête si tendrement, avec quelle passion ne dois-je point croire qu'elle m'aime ? Ces reflexions m'occupoient si agréablement, que la joye de mon cœur se répandit sur mon visage, & que Lesbie qui s'en apperceût, crût que je ne compâtissois pas assez à son affliction, & me reprocha ma dureté. Je me plaignis à mon tour de ce qu'un malheur si léger luy avoit fait oublier que je l'attendois; & après ces reproches mutuels, nôtre conversation finit par de mutuelles assurances de fidélité & d'amour.

Ipsitille vint un moment après, & nous passâmes le reste de la journée à consoler Lesbie. Tandis que ces deux belles personnes s'entretenoient ensemble, je m'approchai de la table, & je fis des Vers  
sur

sur la mort de ce Moineau si regretté. Lesbie en fit faire plusieurs copies, & je pense que la memoire de ce petit Oiseau durera long-temps après nous, si toutefois je dois croire que les applaudissemens qu'on donna aux Vers que vous allez entendre, ont été sinceres.



PLAIN.

PLAINTE  
SUR  
LA MORT  
DU  
MOINEAU  
DE  
LESBIE.

Lugete , ô Vénères Cupidi-  
nesque.

**P**leurez Graces & Jeux, pleurez  
tendres Amours,  
C'en est fait, la Parque ennemie  
Vient

Vient de trancher le cours  
D'une innocente vie.  
Cet Oiseau si charmant, dont j'enviois  
le sort,  
Le Moineau de Lesbie est mort.  
N'est mort, ce Moineau si cher à sa  
Maîtresse,  
Et si digne de sa tendresse;  
Docile, & soumis à ses loix,  
Il étoit instruit à luy plaire,  
Et venoit à sa voix,  
Comme un Enfant à celle de sa Mere,  
Toujours sur ses genoux;  
Jamais libertin & volage,  
Il fit ses plaisirs les plus doux,  
D'aller rendre souvent en son petit  
ravage,  
A sa Maîtresse une espee d'hommage.  
Falloit-il qu'avec tant d'attraits,  
Pour n'en revenir jamais,  
Il prit un triste vol vers l'infèrnal  
rivage?

Affren-

*Affreuse nuit du trépas !  
Où les cruels Destins font tôt ou tard  
descendre,  
Tout ce qui respire icy bas ;  
-Noir cahos, qui détruis les plus-char-  
mans appas !  
-Lieux d'horreur, où nos vœux ne  
se font point entendre !  
Puisque vous nous ôtez nôtre innocent  
Moineau,  
Fussiez-vous confondus dans vos pro-  
pres abîmes,  
Et privez de Victimes,  
Ne voir plus ériger ny bucher ny  
tombeau !  
Et toy trop malheureux, & trop  
aimable Oiseau,  
Dont mes Vers feront vivre à jamais  
la mémoire,  
Ton sort est encor plein de gloire ;  
Lesbie abandonnée à d'ameres dou-  
leurs,  
A depuis ton trépas les yeux baignez de  
pleurs. C      Peu*

Peu de jours après cet accident, une parente de Lesbie l'engagea à venir passer quelque tems dans une Maison de campagne qu'elle avoit, & j'étois si bien avec toute la famille, qu'on me mit de cette partie. Ce fut là que Lesbie commença à s'abandonner toute entière à la passion qu'elle avoit pour moy; elle ne se contraignit plus, & se laissant conduire à sa tendresse, elle prévenoit souvent mes desirs, & m'accordoit des faveurs que je n'eusse peut-être pas osé demander. Ce fut là aussi que je fis ces Vers libres & passionnés, qui ont été cause de mon malheur.

VERS

V E R S

A

L E S B I E.

Vivamus, mea Lesbia, atque  
amemus.

**N**E songeons qu'à la joye, aimons-  
nous, ma Lesbie,  
Laissons moraliser ces Stoïques vieil-  
lards,  
Qui condamnent souvent jusqu'aux  
moindres regards,  
Et goûtons à longs traits les douceurs  
de la vie.  
Le Soleil meurt, & renaît tous les  
jours;  
Mais de nos courtes années,  
Les cruelles Destinées

C 2

Ont

Ont autrement réglé le cours.  
Quand nous mourons, nous mourons  
pour toujours,  
Et déjà la mort s'est saisie  
De tous nos jours passez, bien ou mal  
employez.  
Ménageons donc le tems, & si vous  
m'en croyez,  
Faisons par nos plaisirs desespérer l'en-  
vie,  
Rendons des curieux tous les soins  
superflus ;  
Ma Lesbie, accordez tant de bai-  
sers confus,  
A l'Amant qui pour vous sou-  
pire,  
Tant de fois par milliers sans ordre  
redoublez,  
Que nos jaloux en soient trou-  
blez,  
Et qu'incertains du nombre, ils n'o-  
sent en rien dire.

Je

Je fis encore d'autres Vers que  
je vais vous dire, où les bontez de  
Lesbie sont plus clairement ex-  
primées.

V E R S

A

L E S B I E.

Quæris quot mihi basiationes:

*Que mon bon-heur est grand, &  
que ma joye est grande!*

*Ma Lesbie enfin me demande,  
Combien l'ardent Catulle, afin d'être  
content,*

*Exige de baisers? dix mille à châ-  
que instant,*

*Ou s'il faut en Amour me rendre  
plus traitable,*

C 3

*Autant*

*Autant que l'Océan roule de grains  
de sable,  
Autant que l'Univers a vu passer de  
jours,  
Autant que quand la nuit étend ses  
sombres voiles,  
Le Ciel fait paroître d'Etoiles,  
Qui suivant leur paisible cours,  
Prennent plaisir à voir nos furtives  
Amours.*

*Je veux autant de baisers, ma  
Lesbie,  
Qu'un curieux oisif, mit-il à suppu-  
ter  
Tous les momens de sa vie,  
Ne puisse jamais conter ;  
Et dont la pâle Satire,  
Qui répandant par tout un venin  
plein d'horreur,  
Donne à la vertu même une noire  
couleur,  
N'ose jamais rien dire.*

Ces Vers vous font aisément  
comprendre que j'étois alors dans  
le plus heureux état du monde ;  
mais il semble qu'il soit nécessaire  
que tous les biens qui coûtent si  
peu de peine à acquérir, en coûtent  
infiniment à conserver, &  
qu'il y ait une espece de fatalité  
qui se plaise à détruire les fortunes  
qui ont été établies en peu de  
tems. Quoy qu'il en soit, il est  
certain que je ne tardai guères à  
éprouver que ces passions qui sont  
d'abord si violentes, consomment  
tout leur feu en moins de rien, &  
ne sont pas fort longues ; & sans  
doute j'étois inspiré des Dieux,  
lorsque je fis ces Vers sur l'incon-  
stance du Sexe.

## V E R S

S U R

L'INCONSTANCE

D U

S E X E.

Nulli se dicit Mulier mea nu-  
bere malle.

*M*A Maîtresse aujourd' huy m' em-  
brassant tendrement,  
Me jure qu'elle m'aime,  
Et qu'elle quitteroit pour moy Jupiter  
même;  
Mais cette ardente foy ne dure qu'un  
moment.

Etc

*Et l'on peut bien écrire avec ce beau  
serment,*

*Sur le sable léger, ou sur l'onde  
agitée,*

*Tout ce qu'une femme emportée,  
Dir de rendre & de doux à son credu-  
le Amant.*

Le jour même que je retournaï de la Campagne avec Lesbie, un de mes meilleurs amis arriva à Verone pour me voir; c'étoit Licimius Calvus, dont vous connoissez sans doute l'esprit & le merite; il fait des Vers avec une justesse & une facilité admirable; & vous n'ignorez pas qu'il compose des discours; dont le stile est si pur & les pensées si brillantes, que quoy qu'il soit encore fort jeune & d'une taille peu avantageuse, il les prononce avec tant de grace & tant de vehemençe, que le fameux

Cicéron, à qui son éloquence a acquis tant de gloire, commence à l'apprehender. Au reste, il n'a guères moins d'agrémens dans l'humeur, que de charmes dans l'esprit. Il est bon, honnête, & civil; il aime ses amis presque autant que ses Maîtresses, quoy qu'il ait le cœur fort tendre, & fort sensible à l'Amour; & s'il avoit pû surmonter une inclination furieuse qu'il a à médire & à reprendre avec une hardiesse terrible les défauts des personnes les plus Illustres, ce seroit peut-être l'homme du monde le plus agréable & le plus propre à la société. Nous nous étions veûs à Rome, où il commença à faire des Vers en même tems que moy; & ce qui sembloit devoir jeter entre nous de la jalousie & de l'émulation, servit à nous rendre meilleurs amis.

Nous

Nous nous communiquions nos Ouvrages, & nous n'avions rien de secret l'un pour l'autre. Il m'avoit plusieurs fois pressé par ses Lettres de revenir à Rome, & comme il vit que les miennes ne luy faisoient point esperer mon retour, il resolut de venir me trouver luy-même. Le soir même qu'il arriva, je le menai chez Lesbie, afin de luy faire voir ce qui m'avoit arrêté si long-tems en Province. Ah! mon cher Catulle, me dit il, après qu'il l'eut un peu regardée, que vous avez grande raison de préférer le séjour de cette Province à celui de Rome, & que je crains de devenir votre Rival, si vous ne vous hâtez de me donner au plutôt quelque autre Maitresse. Lesbie qui entendit ce qu'il me disoit, luy répondit fort obligeamment pour

moy, qu'elle ne luy conseilloit pas de me faire cette perfidie, & qu'elle haïssoit si fort les infidelitez, qu'elle se feroit un plaisir de le mal-traiter, & de me vanger. J'aurois crû, Madame, au contraire, reprit-il, que vous me sçauriez bon gré de vous avoir sacrifié le meilleur de mes amis. Je ne donnai pas le tems à Lesbie de répondre, & prenant la parole pour elle, je dis ces Vers que je fis sur le champ.

*Quelque ardent Amour qui nous  
presse,*

*Le crime n'est jamais permis;*

*Et qui trahit ses amis,*

*Trahiroit bien sa Maîtresse.*

Lesbie approuva cette Maxime, & voulut que je la misse sur ses Tablettes: Elle me les donna, aussi-tôt, & après que j'eus achevé  
d'é-

d'écrire, Licinius les prit, & y  
écrivit aussi ces quatre Vers.

*A causer quelque grand transport,  
L'honneur d'un bel Objet consiste;  
Et l'Amour n'est gueres fort,  
A qui l'amitié resiste.*

Lesbie louä extrêmement la  
maniere spirituelle dont il défen-  
doit une méchante cause. Et Li-  
cinius l'interrompant, que voulez-  
vous donc, dit-il, que fasse un  
mal-heureux, qui malgré tous ses  
efforts devient Rival de son Amy.  
Elle se tourna de mon côté sans  
rien dire, & me regarda d'une ma-  
niere qui me fit connoître qu'elle  
vouloit que je répondisse pour elle.  
Je le fis encore en quatre Vers.

*Qu'il ferme son coeur & ses yeux,  
Et s'il ne peut plus se défendre*

*Contre un Objet victorieux,  
Qu'il fuye, & qu'il aille se pendre.*

Licinius rit de cette maxime ; & après m'avoir dit que j'avois une vertu bien farouche, & une délicatesse d'amitié bien terrible, il ajoûta ces Vers pour répondre aux miens.

*D'un Amy se voir le Rival,  
Est une extrémité cruelle ;  
Mais mourir est un plus grand  
mal,  
Que de devenir infidelle.*

La conversation continua encore quelque tems sur le même pied, & nous emplîmes les Tablettes de Lesbie de Vers, & de Maximes opposées.

Le lendemain, comme je me trouvai éveillé, beaucoup plutôt  
que

que Licinius, qui étoit fatigué de son voyage, jem'avisai de lui écrire un Billet en Vers, que je fis mettre dans sa chambre par un Esclave. Voici ce que je lui mandois.

# CATULLE

A

## LICINIUS.

Hesterno, Licini, die  
otiosi.

*Q*ue nos petits jeux d'hier,  
Mon char Licinius, doivent vous  
rendra fier;  
Les Tablettes de ma Maîtresse,  
Pleines

Pleines de mille Vers,  
Que nous fîmes tous-deux sur cent  
sujets divers,  
En faisant admirer vôtre délicatesse,  
Font craindre à mon Amour quelque  
fâcheux revers.  
Malgré l'amitié qui nous lie,  
Cher Amy, je vous porte envie,  
Et je sens un secret dépit,  
Quand vous faites voir tant d'esprit.  
Charmé de vous pourtant, à regret  
je vous quitte,  
Et la nuit seme en vain ses humides  
parvois,  
Quand je ne vous vois point, je n'ay  
point de repos:  
Inquiet, dans mon lit je me tourne  
& m'agite,  
Et le jour me tarde à venir,  
Pour vous entretenir.  
Ce matin fatigué d'une longue insomnie,  
J'expliquois dans ces Vers la crainte  
de mon cœur;

*Un Rival tel que vous dans les fers  
de Lesbie,*

*Me feroit mourir de douleur.*

*Quittez donc le dessein, injuste &  
temeraire,*

*De devenir l'Amant de ma Ber-  
gere:*

*Et si de vôtre Amy vous troublez la  
bon-heur,*

*Craignez que Nemesis, vangeresse  
des crimes,*

*Ne punisse bien-tôt vos feux illegiti-  
mes.*

Licinius ayant trouvé ces Vers  
sur la Tablette, vint aussi-tôt dans  
ma chambre, & me pria de luy  
faire voir quelque autre beauté  
que Lesbie; afin, me dit-il, qu'il  
pût s'engager ailleurs, avant que  
de retourner auprès d'elle. Je le  
menai l'apresdînée chez Quintilie,  
elle avoit déjà oui parler de luy,  
&

& des Vers que nous avons faits le soir précédent chez Lesbie. Elle témoigna tant d'empressement pour les voir, que Licinius qui a une memoire admirable, s'étant fait apporter des Tablettes, les écrivit tous en sa présence, & lui donna encore ceux que je viens de vous dire, que j'avois faits pour lui.

Quintilie le remercia avec des manieres si engageantes, que dans ce moment même il devint éperdûment amoureux d'elle. Comme il n'étoit pas homme à soupirer long-tems sans le dire, il fit aussi tôt sa declaration; mais avec tant d'esprit, que Quintilie qui se sentoit aussi du penchant pour lui, ne manqua pas de répondre très-favorablement; & on peut dire que leur intrigue commença & s'établit parfaitement en ce seul jour,

jour, & depuis ils s'aimèrent avec une tendresse, & une constance merveilleuse. Licinius ne songeoit qu'à plaire à Quintilie, & il n'y a rien que Quintilie ne fist pour conserver sa conquête; de sorte que comme elle vit que le grand monde qui venoit tous les jours chez elle, ne plaisoit pas à son Amant, elle fit si bien, qu'elle écarta tous ces Galans oisifs, dont elle avoit tant aimé la cohue.

Nous étions fort heureux mon ami & moi, lors que son indiscretion nous ruina l'un & l'autre. Nous nous rendions tous les jours un compte exact de tout ce qui se passoit entre nos Maîtresses & nous. Nous nous montrions tous les Billets qu'elles nous écrivoient, & tous les Vers que nous faisons pour elles, nous nous en donnions même des copies. Quintilie

lie en eut quelque soupçon, & comme elle n'avoit pas oublié les Vers desobligeans que j'avois faits sur elle, elle ne perdit pas l'occasion de s'en vanger. Elle obligea Licinius, qui ne devinoit pas son dessein, de lui mettre entre les mains tous mes Vers amoureux pour Lesbie: Elle les garda quelque tems, afin de mieux couvrir son entreprise; & lors qu'elle crût qu'il ne se souviendrait plus de les lui avoir confiés, elle les donna à Gellius, avec qui je commençois à n'être plus si bien.

Gellius par des voyes détournées, les fit rendre à Lesbie, à qui on ne manqua pas de dire, que je publiois dans le monde les faveurs qu'elle me faisoit. On lui montra même quelques-uns des Billets qu'elle m'avoit écrits. Ses parens & ses meilleurs amis s'as-  
sem-

semblèrent, & firent si bien par leurs beaux raisonnemens, qu'elle ne douta point que je ne fusse le plus indiscret de tous les hommes; & qu'elle resolut de me hair autant qu'elle m'avoit aimé.

Le jour qu'elle prit cette resolution, je me trouvai à une promenade où elle étoit, & je voulus l'aborder avec la même familiarité que nous avions coutume d'avoir ensemble; mais elle me reçût d'une façon qui me fit d'abord comprendre tout mon malheur. Elle eut dessein de me quitter sans me rien dire, & fit quelques pas en arrière; mais elle changea aussi-tôt de sentiment, & se rapprochant de moy, elle me dit que j'étois un ingrat & un perfide, qu'elle ne me vouloit voir de sa vie; elle me quitta brusquement en achevant de prononcer

ces

ces paroles foudroyantes. Je demeurai immobile, appuyé contre un arbre, qui m'empêcha de tomber, & je n'eus ny la hardiesse de lui répondre, ny la force de l'arrêter, ou de la fuïre; & cette espee d'évanouissement eût peut-être encore duré long-tems, si Ipsitille, qui d'un endroit assez proche du lieu où j'étois avoit remarqué tout ce qui s'étoit passé, ne fût venuë m'aborder.

Ma mauvaise fortune avoit voulu que cette fille, que je n'avois regardée jusqu'alors que comme l'amie de ma Maîtresse, & la confidente de ses Amours, avoit pris pour moy des sentimens un peu trop tendres; & comme je l'ay sceu depuis, avoit beaucoup contribué à me mettre mal dans l'esprit de Lesbie, s'imaginant qu'elle profiteroit de nôtre division

sion, & que je deviendrois amoureux d'elle, pour me vanger de l'injustice qu'on me faisoit.

Elle me dit d'abord tout ce qu'elle pût pour me consoler; mais je n'étois guères en état d'écouter ce qu'elle me disoit. Non, Madame, lui dis-je enfin, après l'avoir laissé parler assez long-tems sans l'interrompre, il n'y a que la mort qui puisse finir les douleurs qui me tourmentent. Pensez-vous que je puisse vivre haï de Lesbie; moy, qui toute injuste qu'elle est, l'adore encore au moment que sa cruauté me rend le plus malheureux des hommes? Quoi, pour suivis-je, je ne verrai plus cette adorable personne; moy qui comptois pour des siècles, tous les momens que je ne passois pas auprès d'elle? Vous m'abandonnez donc, inhumaine Lesbie, m'é-

m'écriois-je; après cela vous m'ôtez mon repos, ma joye, mes plaisirs; & que ne m'ôtez-vous en même tems cét Amour trop violent que vous m'avez donné? Mais, non, je veux vous aimer & vous adorer malgré vous. Je veux opposer à vôtre legereté, une fidelité inviolable: Vous auriez ce que vous souhaitez, si je changeois à mon tour, & je vous punirai mieux en vous aimant toujours, qu'en vous abandonnant comme vous m'abandonnez.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu par tout, & Licinius s'étoit joint à Ipsitille pour me consoler. A peine après bien des prieres, pût-il obtenir de moy, que je souffrissè qu'on me remenât chez moy. Il ne me quitta point tout le reste du jour, que je passai dans un accablement de  
dou-

douleur difficile à exprimer. Je ne fus guères plus tranquille les jours suivans, & mon affliction alla à un tel excès, que je tombai dans une fièvre aiguë, qui fit craindre pour ma vie.

Ce qui acheva de me desesperer, fut que Licinius, que j'avois prié de voir Ipsitille de ma part, & de la prier d'obliger Lesbie à m'apprendre du moins les causes de son changement, me rapporta que Lesbie ne vouloit pas même qu'on prononçât mon nom en sa présence. J'avouë que je fus frappé de cette réponse, comme d'un coup de foudre, & tous mes Amis crurent que j'allois mourir. Quintilie elle-même, qui me punissoit si cruellement, sans que je le sceûsse, & qui étoit venue me voir pour jouir de sa vengeance, a avoué qu'elle fut touchée du pitoyable état où j'étois, & que peu

s'en falut qu'elle ne se repentit de tout ce qu'elle avoit fait pour me perdre.

Cependant je commencai à reprendre mes forces, lors qu'on s'y attendoit le moins. Ipsitille vint me voir, & comme elle avoit effectivement beaucoup de tendresse pour moy, elle me parut compatir avec tant de bonté à mes malheurs, elle me dit des choses si obligeantes, & elle accompagna tout ce qu'elle me disoit, de certains regards si languissans & si passionnez, que je sentis je ne scay quelle émotion secrète, qui dissipa pour quelque tems cette profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Je commençai à prendre du plaisir dans son entretien, ce qui ne m'étoit point encore arrivé avec personne depuis ce funeste jour, auquel Lesbie me prononça l'arrêt de ma mort; car c'est

c'est ainsi que j'ay toujours appelé le cruel discours qu'elle me tint. Je me repentis, de ce qu'au lieu de suivre mon premier penchant, qui sembloit m'entraîner du côté d'Ipsitille, je m'étois attaché à une inhumaine, qui apprenoit les tristes nouvelles de ma mort, sans donner les moindres marques de pitié.

Je soupirai deux ou trois fois, & regardant languissamment Ipsitille, qui avoit pris une de mes mains, qu'elle tenoit entre les siennes: Ah! luy dis-je, les Dieux sont justes, & ils ont raison de me punir de l'injustice que je vous ay faite; ils vouloient que je vous aimasse, mon cœur même sembloit être d'accord avec eux. Je leur ay résisté, j'ay combattu mes propres sentimens, pour me donner tout entier à une ingrate, qui m'abandonne aujourd'hui, qui me fait mourir.

Je l'ai bien mérité, ajoutai-je encore, en soupirant. Ipsitille soupira aussi, sans me répondre, & me pressa la main, en rougissant. L'embarras où elle étoit; cette douleur amoureuse qui paroïssoit dans ses yeux, son silence même; tout cela fut pour moy une espece de langage, qui me persuada mieux que tous les discours du monde n'eussent pû faire. Je l'envisageai avec des yeux moins prévenus, & comme elle étoit dans un état à toucher les plus insensibles, je la trouvai plus aimable qu'elle ne m'avoit jamais paru: Je me dis à moy-même, qu'il y auroit bien du plaisir à me vanger de l'inconstance de Lesbie, en la quittant, pour aimer une personne aussi charmante qu'Ipsitille. Ce dessein me plût, & si je ne commençai pas d'abord à aimer certe belle fille, j'eus du moins envie de le faire. Ce-

Cependant je me trompai moy-même, & je la trompai aussi. J'étois aussi éperduément amoureux de Lesbie, que j'aye jamais été; & dans ce même moment, où je prenois la résolution de me vanger d'elle, je ne la haïssois que parce que je l'aimois avec ferveur, si j'ose parler ainsi. Je vous dis là des choses difficiles à concevoir; mais l'état auquel j'étois est encore plus difficile à exprimer. Je ne sçauois à présent, que je suis un peu plus tranquille, vous donner une idée assez forte des cruelles agitations de mon cœur, des passions contraires qui le déchiroient, de mes irresolutions, de mes retours & de mes foib'esses, de mes emportemens & de mes fureurs. Pour vous en faire connoître une partie, il faut que je vous recite quelques-uns des Vers que je fis dans le tems que j'étois le plus tourmenté.

D 3      V E R S

## VERS

A

## LESBIE.

Dicebas quondam solum te  
nosse Catullum.

*TU m'as juré vent fois une ardeur  
éternelle.*

*Tu me trompois, je te croyois fidelle,  
Et je t'aimois alors,*

*Non comme une Maîtresse,*

*Mais avec des transports,*

*Plus ardens & plus forts,*

*Que ceux que peut causer la commu-  
ne tendresse.*

*Je te connois enfin ; enfin j'ouvre les  
yeux,*

Da

De ton perfide cœur toute la honte  
éclate,  
Et malgré toutefois ton parjure o-  
dieux,  
Je ne puis te haïr, ingrâte.  
Quel charme est donc le tien ?  
Tu me trahis ; je t'aime : & tu sçais  
dans ton crime,  
Conserver mon Amour en perdant  
mon estime ;  
Mais plus je t'aime enfin, moins je  
te veux de bien.

En voicy encore d'autres d'un  
stile & d'un caractere peu diffé-  
rent.



## V E R S

A

## L E S B I E .

Odi & amo, quare id faciam  
fortasse requiris.

*J'* Aime & je bais, toujours à moy-  
même contraire ;  
*Je* veux au même Objet & du bien  
& du mal ;  
*Je* cherche à l'outrager, & je vou-  
drois luy plaire ,  
*Et* tel est de mon cœur l'égarement  
fatal,  
*Que* je ne suis jamais d'accord avec  
moy-même.  
*Je* ne sçay comme quoy,

Des

*Des transports si divers ont pu s'unir  
en moy;*

*Mais je souffre un tourment extrême,  
Et je scay seulement que je hais, &  
que j'aime.*

Voilà quels étoient mes véritables sentimens, lors que je promis à Lepitille de l'aimer. — car enfin, après que nous eûmes assez long-tems gardé un silence, qui n'étoit guères tranquille ny de part ny d'autre: Si vous pouviez, luy dis-je, oublier mon égarement, & recevoir dans vos fers un mal-heureux, qui n'est peut-être que trop puni de la résistance qu'il vous a faite, vous seriez aimée avec tant de tendresse & tant de constance, que vous n'auriez point sujet de vous repentir de vôtre bonté. Mais non, poursuivis-je, sans luy donner le tems de répondre, vous n'avez garde de dérober à Lesbic u-

ne infortunée victime ; que vous avez peut-être vous-même condamnée à la mort. Et cette ingrâte, dont l'inconstance m'a presque mis au desespoir, ne me quitte peut-être que pour vous vanger. Non, Catulle ; non, me dit Iphigénie, je n'ay aucune part aux injustices qu'on vous fait ; je n'ay jamais connu ce penchant secret que vous dites que vous aviez pour moy, & quand je l'eusse connu, je ne punis pas si cruellement le mépris qu'on fait du peu de beauté que les Dieux m'ont donné. Si ce que vous m'apprenez est vrai, vous êtes d'autant plus à plaindre, que vous avez vous-même causé tous vos maux, & que pouvant être fort heureux, vous vous êtes rendu le plus malheureux des hommes. Car enfin, poursuivit-elle, en passant la main sur son visage, pour me cacher sa rougeur, je

je n'eusse peut-être pas été plus insensible que Lesbie, & j'eusse été plus constante. Elle voulut se lever après cela pour me dire Adieu; mais en l'arrêtant par le bras: Achevez, Madame, luy dis-je, & après ce que vous venez de m'apprendre, si vous voulez que je meure, ne souffrez pas que ma mort soit le long & pénible effet du regret que j'aurai de ne vous avoir pas aimée assez tôt. Accablez-moy tout d'un coup, en me disant que vous ne voulez point d'un Encens si inutilement prodigué ailleurs, & que le vil rebut d'une beauté moins parfaite que la vôtre, est trop indigne de vous pour être accepté; ou bien si quelque pitié vous touche, rappelez-moy à la vie, en me permettant de vous aimer. La maladie vous donne des privilèges, qu'on ne vous accorderoit point

si vous étiez en santé, répondit agréablement Ipsitille. Allez, Catulle, continua-t'elle, en me donnant une main, qu'elle souffrit que je portasse sur ma bouche: S'il ne faut pour vous guerir, que vous permettre de m'aimer, il ne tiendra point à moy qu'un des plus agréables hommes du monde ne meure pas misérablement, lors qu'il ne fait encore que commencer à vivre. Aimez-moy donc si vous voulez, & songez à vous guerir, si vous voulez que je vous aime. Je ne répondis à ces paroles que par des caresses & des transports qui me firent croire que j'allois être plus amoureux d'Ipsitille, que je ne l'avois jamais été de Lesbie.

Je m'occupai tellement de ma nouvelle passion, j'eus tant d'envie de la faire au plûtôt éclater, afin de desesperer Lesbie, dont je connois-

sois

sois l'humeur fière & glorieuse, que sans le secours des Medecins j'achevai de me rétablir en peu de tems. Cependant j'appris une nouvelle qui m'affligea sensiblement, & qui me fit bien connoître que Lesbie ne m'étoit pas autant indifferente que je voulois croire. Elle apprehenda, après m'avoir banni, que je n'insultasse à sa solitude, si elle demeueroit sans Amant, & elle fit si bien qu'elle engagea Gellius. Licinius fut celui qui m'apporta cette fâcheuse nouvelle; & comme il vit qu'elle faisoit un effet sur mon esprit, auquel il ne s'étoit point attendu. Hé quoy! me dit-il, ne m'avez-vous pas juré que vous haïssez Lesbie? D'où vient que vous êtes jaloux de ceux qui s'attachent à elle? Oui, Licinius, repris-je, je hais Lesbie encore plus que je ne l'ay aimée; mais je ne puis souffrir

D 7 que

que Gellius, qui m'a toujours fait office d'ami, devienne l'Amant d'une ingrante, que je voudrois que tout le monde abandonnât comme moy. Gellius est un perfide, ajoutai-je, un traître, que je dois haïr, puisqu'il aime ceux que je deteste. Ah ! Carulle, s'écria Licinius, vous aimez encore Lesbie. Vous m'offensez, interrompis-je brusquement, si vous me croyez assez lâche pour conserver le moindre sentiment d'amitié envers une infidelle, qui me préfere Gellius. Moy, j'aurois encore cette perfide ? Ah Dieux ! l'Enfer n'a point de furie qui me paroisse si horrible qu'elle. Licinius sourit, & comme il vit que je ne pouvois parler sur ce chapitre sans émotion, il ne me répondit rien. Je ne fus pas plûtôt seul, que je fis contre Gellius les Vers les plus sanglans du monde ; où je luy re-

reprochois la honte de sa famille,  
qui, à ce qu'on dit, s'aime d'une  
maniere peu innocente. En voicy  
quelques-uns.

## V E R S

A

## GELLIUS.

Non ideo Gelli sperabam te  
mihi fidum.

*S*I trop long-temps flatté d'un espoir  
temeraire,  
Je n'avois pu penser qu'en ce fatal  
Amour,  
Qui m'a presque réduit à ne plus voir  
le jour,  
Gellius me seroit contraire,  
Et que Lesbie enfin auroit de quoy luy  
plaire. Ce

Ce n'est pas qu'en effet je luy conusse  
un cœur

Jaloux d'une vertu severe,  
A qui tout crime fait horreur ;  
Mais l'ingrate n'étoit ny sa sœur ny  
sa mere,

Et ce fameux Amant,  
Que jamais on ne vit aimer innocem-  
ment,

Devoit brûler de feux moins legi-  
times,  
Et dans les grands forfaits, de tout  
tems affermy,

Ne se pas abaisser à trahir un Amy.  
Mais Gellius aime si fort les crimes,  
Que leur nom seulement échauffe ses  
desirs,

Et les moindres forfaits luy font de  
grands plaisirs.

AUTRES,  
CONTRE  
GELLIUS.

Gellius est tenuis , quidni ,  
cui tam bona mater.

*G*ellius est tout maigre ; Hé quoy !  
tu t'en étonnes ?  
Le moyen qu'il soit gras ?  
Il a des parentes trop bonnes.  
Et sa Tante & sa Mere ont encor des  
appas ,  
Sa Sœur est charitable & belle ,  
Amy n'en doutons point.  
Si sa Famille étoit tant soit peu plus  
cruelle ,  
Il en auroit plus d'embon point.

Tan-

Tandis que ces Vers couroient dans le monde, & que chacun en raisonnoit diversément, selon les divers interêts qu'on prenoit dans cette affaire, ou pour Gellius, ou pour moy; Je commençai à sortir, & la première visite que je fis fut chez Ipsitille; elle me fit de grands reproches sur la maniere dont j'en usois avec Gellius. Hé quoy! Madame, luy dis-je, se peut-il que le plus scelerat de tous les hommes soit de vos amis? Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous eussiez autant d'indifference pour Lesbie, que j'en ay pour Gellius; mais si vous n'aimiez point Lesbie, vous ne hairiez pas Gellius. Catulle, poursuivit-elle, si j'en ay point assez de meritè pour me faire aimer de vous, je vous témoigne peut-être assez de bonté pour meriter de n'être pas trompée. Je sens bien que je  
com-

commence à vous aimer; mais peut-être que je puis encore surmonter mon amour, avant qu'il devienne plus fort. Avouez-moy, de bonne foy, si vous n'avez pu effacer Lesbie de votre cœur, je vous servirai auprès d'elle en bonne amie, & je ne songerai plus à être votre Maîtresse. Tant de sincérité me toucha, & je fus sur le point de la déromper en me détrompant moy-même, & de la prier de me raccommoder avec Lesbie; mais la honte de répondre si mal aux bontez qu'elle m'avoit témoignées, me ferma la bouche.

Mon irresolution dura quelques momens, & Ipsitille qui observoit mon visage, devinant ce qui se passoit dans mon cœur, s'écria d'une manière tendre & douloureuse: Lesbie est toujours aimée, & Ipsitille aime en vain. Malheureuse, qu'ay-

qu'ay-je fait aux Dieux, pour prendre si aisément de l'amour, & pour n'en pouvoir donner? Catulle, continua-t'elle, en me regardant avec des yeux gros de pleurs, qu'elle ne pouvoit presque plus retenir; je ne m'oppose point à vôtre bonheur, allez trouver vôtre infidelle, vous vous raccommoderez aisément; mais au moins ne luy racontez point ma honte. Ne vous présentez plus à mes yeux, & aidez-moy à étouffer l'inutile tendresse que j'ay pour vous. Des paroles si touchantes dissipèrent cette espece d'assoupissement où j'étois.

Ah! Madame, luy dis-je, en me jettant à ses genoux, & en les embrassant: Avez-vous oublié que c'est vous seule qui m'avez conservé la vie? Sans vous je serois mort; la permission que vous m'accordâtes de vous aimer, me fit

re-

resoudre à vivre ; je ne vis que pour vous, & je mourrai de douleur, si vous doutez de mon amour. Je luy fis alors tant de protestations, je luy jurai tant de fois que je n'aimois qu'elle, & que je haïssois Lesbie ; j'animai mes discours de tant de passion & de tant de tendresse, que persuadée que je l'aimois effectivement, elle ne me fit guères languir, & m'accorda bien tôt plus de faveurs, que je n'en avois jamais eu de Lesbie.

Il est mal-aisé de vous dire avec combien de marques d'indifference & de mépris cette inconstante aprit mon engagement auprès d'Ipsitille ; elle ne luy en parla jamais, & défendit à Gellius, qui, à ce qu'on dit, vouloit me quereller, d'en venir à cette extrémité. Cette moderation me desespéroit ; car je ne souhaitois rien tant que quelque  
grand

grand éclat ; qui pût attirer un éclaircissement entre elle & moy ; je n'avois point encore pû deviner les raisons qu'elle avoit eües pour me quitter d'une maniere si cruelle , & j'esperois qu'en lui faisant tous les jours de nouveaux outrages , je l'obligerois à dire les sujets de plainte qu'elle avoit contre moy ; mais elle oppofoit à tous mes emportemens une insensibilité si dédaigneuse , que toutes les mesures que je prenois pour la faire parler , m'étoient inutiles. Elle m'évitoit même avec tant de soin , que je ne pûs la voir que long-tems après ma disgrâce , lors qu'elle se prépara à faire un voyage à Rome.

Il étoit survenu une affaire dans sa Famille , qui obligea une Tante , auprès de qui elle avoit toujours demeuré depuis la mort de son Père & de sa Mere ; à aller à Rome. Il

y avoit long-tems qu'elle avoit envie de voir cette superbe Ville, & je pense que la joye qu'elle eut de se disposer à un voyage souhaité tant de fois, ne contribua pas peu à dissiper le chagrin que nôtre brouillerie pouvoit luy donner.

Je me trouvai chez Ipsitille, lors qu'elle vint luy dire Adieu. Et quoy que je fusse fort préparé à cette entreveüe, cependant je parus déconcerté & interdit en la voyant, Ipsitille même s'apperceût de mon embarras, & en eut du chagrin. Pour mon ingrante, elle ne changea point de visage, elle me regarda comme un homme qu'elle n'auroit jamais veü, & elle commença la conversation avec autant de tranquillité & d'assurance, que si je n'eusse pas été présent.

Je connus bien néanmoins qu'elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit  
pour

pour me chagriner ; elle ménagea la conversation avec tant d'adresse , qu'elle la fit tomber sur Gellius. Elle en dit mille biens , elle loua sa douceur , sa complaisance & son honnêteté pour tout le monde ; mais elle éleva sur tout sa bonne mine & sa beauté. J'écoutai tous ces Eloges fort paisiblement , & sans y rien répondre ; mais ayant apperceû des Tablettes sur une Table , auprès de laquelle on étoit assis , je les pris , & y écrivis quatre Vers , d'un caractere si gros , qu'il étoit impossible que Lesbien ne les lût , si elle jettoit les yeux dessus. Voicy les Vers.

Gellius est pulcher.

*IL faut bien qu'il soit beau , cés heureux Gellius ,*

*Dont les rares talens ne sont pas trop connus ;*

*Puis*

*Puis qu'enfin sans scrupule,  
On préfère son corps, à l'esprit de Ca-  
tulle.*

Je tournai les Tablettes de son côté, & je connus bien-tôt qu'elle avoit lû ces Vers. Elle rougit, & fut quelque tems sans parler, mais ce qu'il y eut de fâcheux pour moy, c'est que Ipsitille les lût aussi, & qu'elle m'en témoigna son chagrin après que Lesbie fut sortie.

Elle eut tant de dépit de ce qu'en sa présence je n'avois pû m'empêcher de faire paroître encore quelque reste de passion pour sa Rivale; que peu s'en falut qu'elle ne rompit avec moy. Je ne l'ay jamais veüe si en colere; elle ne me parla point, comme autrefois, en Amante étonnée, qui craignoit de me perdre; mais en Maîtreſſe absoluë, qui vouloit me punir de mes infidelitez.

Tome I.

L

Des



Des Vers que j'envoyai le lendemain à cette Belle irritée, firent cesser l'orage. Il faisoit un des plus beaux jours du monde ; j'en avois passé une partie avec Licinius, qui donnoit à manger à deux ou trois de nos amis ; & j'eusse bien voulu l'achever avec Ipsitille, afin de joindre aux plaisirs d'une spirituelle & honnête débauche, ceux de l'Amour & de la Galanterie. Mais comme après ce qui étoit arrivé le soir précédent, je ne sçavois pas si ma visite luy plairoit, je luy écrivis ces Vers, pour la prier de me permettre d'aller chez elle.

V E R S

A

I P S I T I L L E.

Amabo, mea dulcis Ipsitilla.

*MA Reine, mon Amour,  
Ma charmante Ipsitille;*

*Hé*



gagement avec elle dureroit long-tems; cependant je la quittai bien-tôt de la maniere que je vais vous dire. Lesbie étoit arrivée à Rome, & on ne me mandoit rien d'elle qui ne fût capable de me la faire haïr éternellement. Comme elle étoit parfaitement belle, elle fit du bruit dans Rome, elle eut grand nombre d'Adorateurs, dont les manieres différentes de celles des Provinciaux, l'ébloüirent & l'aveuglerent tellement, que ce qui arrive presque à toutes les jeunes Provinciales qui viennent à la Cour, ne manqua pas de luy arriver; c'est à dire, que l'envie de plaire luy fit faire plus de chemin qu'elle ne vouloit, & qu'elle poussa trop loin la coqueterie. Je fis sur cela des Vers très-outrageans pour elle, & je les adressay à un de mes Amis & des siens, qui s'apelle Cælius. Les voicy.

VERS

## V E R S

A

## C Æ L I U S.

Cæli Lesbia nostra, Lesbia illa.

*Qui l'eust crû, mon cher Calius,  
Ceste ingrate & fière Lesbie,  
Que j'aimois autant que ma vie,  
Oubliant son orgueil dans Rome & ses  
vertus,  
Des Chevaliers Romains brigue la con-  
noissance,  
Et gagne des Amis en perdant l'in-  
nocence.*

Ipsitille ayant vû ces Vers, ne  
craignit plus que je me raccommo-  
dasse avec Lesbie, & elle ne douta  
point que je ne l'eusse entièrement  
effacée de mon cœur. Un jour  
que cette indiscrete fille, un peu  
trop emportée dans sa tendresse,

E 3.

avoit.

avoit un de ces épanchemens de cœur, qui font dire tout ce qu'on pense aux personnes qu'on aime bien, après m'avoir fait mille caresses, & m'avoir assuré qu'elle n'avoit pas attendu que je l'aimasse pour m'aimer, elle s'avisâ de m'apprendre toute la mal-heureuse intrigue de ma brouillerie avec Lesbie; elle crût se faire un grand mérite auprès de moy, en me disant qu'elle avoit dit moins autant contribué que Quintilie, à me mettre mal avec ma Maîtresse. Je vous aimois, me dit-elle, & j'étois au desespoir de ce qu'une autre vous possédoit tellement, qu'il sembloit que vous n'eussiez d'yeux que pour elle; j'embrassai donc avec joye l'occasion que Quintilie m'offrit de vous arracher à cette heureuse Rivale, à qui je portois envie; & je crûs que vous me sçauriez un jour bon gré de

de cette tromperie, qui au lieu d'une Maîtresse fière & orgueilleuse, qui ne vous aimoit que par vanité, parce qu'il luy étoit glorieux d'engager un homme tel que vous, vous donne une Aman- te tendre & délicate, qui n'aspi- re en vous aimant, qu'au plai- sir de vous aimer. Elle accom- pagnoit tout ce qu'elle disoit d'une infinité de caresses passionnées, que je receûs avec une froideur à gla- cer. Ah! Madame, m'écriay-je, après l'avoir écoutée sans l'inter- rompre, qu'avez-vous fait, & que m'avez-vous dit? Je la quittai après cela, tout éperdu, sans luy rien dire davantage, & je la laissai dans un état peu différent de celui auquel j'étois.

Elle connut la faute qu'elle ve- noit de faire, & après avoir pleuré son indiscretion, elle vint conter

son malheur à Quintilie, à peu près dans le même tems que j'allai trouver Licinius, pour luy apprendre ce qui venoit de m'arriver. Ah! Licinius, luy dis-je, en l'abordant, c'est vous qui m'avez perdu, c'est vous qui m'avez mis mal avec Lesbie. Il ne me répondit que par un silence plein d'étonnement; & je continuai à luy dire tout ce qu'Ipfitille m'avoit avoué. Je ne sçaurois vous faire comprendre les regrets sensibles qu'eut ce cher Amy, de ce que la confiance que j'avois eüe en luy, m'étoit devenue si funeste par son indiscretion: Son chagrin eut même des suites bien terribles, & il sembla que les destins prissent plaisir à nous affliger l'un par l'autre, pour détruire cette belle amitié qui étoit entre nous.

Il y avoit dix ou douze jours que Quintilie étoit tourmentée d'une fié-

fièvre qui la retenoit au lit. Et Licinius, sans songer que ce qu'il alloit faire pouvoit aigrir le mal de sa Maîtresse & le rendre dangereux, me quitta brusquement, & courut chez elle pour luy reprocher sa perfidie & sa cruauté. Comme il est d'une humeur un peu violente, il luy parla d'une manière si aigre, il luy dit tant de fois qu'elle étoit indigne de son amour, après ce qu'elle avoit fait, que cette belle malade apprehenda de le perdre. Après donc qu'il fut sorty, elle s'abandonna à des excès de douleur si grands, en présence d'Ipsitille, qui n'étoit pas en état de la consoler, que sa fièvre augmenta étrangement, & que dès le même jour on craignit pour sa vie.

Cependant nous étions dans ma chambre, mon Amy & moy, & nous tâchions de nous affermir dans

l'amitié d'un de Père malgré la fortune qui vouloit nous diviser, lors qu'Isitille entra toute en pleurs, & s'adressant d'abord à Licinius: Allez, luy dit-elle, illustre Amy: Allez voir l'état auquel vous avez réduit une malheureuse personne qui vous aimoit avec trop de tendresse; Quimilie se meurt. Mais vous, ingrat, poursuivit-elle, en se tournant de mon côté, vous n'aurez pas le plaisir de me voir mourir de honte & de douleur, pour n'avoir pû, après tant de bontez, me faire aimer d'un cruel. Les Dieux, à qui je veux me consacrer, me donneront assez de force pour me surmonter moy-même, & pour vous hair plus que je ne vous ay aimé.

Elle sortit après cela, sans écouter ce que nous luy disions Licinius & moy. Le soir même elle alla se renfer-

31-  
105  
11  
fermer dans une Maison de Vestales,  
où elle est encore, & où, quelques  
instances que j'aye pû luy faire,  
elle n'a jamais voulu consentir que  
je la viffe.

Licinius me quitta avec toute la  
précipitation que peut avoir dans  
une pareille rencontre un homme  
veritablement amoureux. On luy  
dit chez Quintilie, qu'elle n'étoit  
plus en état d'être veuë, & que la  
moindre émotion étoit capable de  
la faire mourir. Il revint affligé,  
comme on peut penser, ayant laif-  
fé deux Esclaves chez sa Maîtresse,  
qui venoient à tout moment luy en  
dire des nouvelles. Comme on ne  
luy rapportoit rien qui pût le re-  
mettre, il n'y a point de deffein  
violent qu'il ne formât contre luy-  
même; & j'eus toutes les peines du  
monde à l'empêcher d'avalier un  
poison; dont l'effet ne s'achevoit

qu'en deux ou trois jours. Il avoit resolu de le prendre, afin de mourir en même tems que Quintilie; car on luy avoit dit qu'elle ne devoit pas passer ce tems-là. Il s'étoit déjà retiré dans un cabinet sans me rien dire, & après avoir relû, en pleurant, toutes les Lettres que cette belle mourante luy avoit écrites, il avoit pris son Portrait, qu'il baisoit amoureusement, & il portoit déjà la main sur la coupe fatale où étoit le poison, lors que j'entrai & luy arrêtai le bras. Il me regarda avec des yeux où la mort étoit déjà peinte: Et que vous ay-je fait, me dit-il, qui vous oblige à m'empêcher de m'assurer un remede certain contre les maux terribles que la fortune me prepare? Je luy dis tout ce que je pûs pour luy persuader de vivre, & je ne le quittay plus.

Nous avions déjà passé deux jours  
dans

dans le plus pitoyable état du monde, lors qu'on vint nous dire que Quintilie étoit abandonnée des Medecins, & qu'elle demandoit à nous voir l'un & l'autre. Nous allâmes chez elle mon amy & moy; Licinius s'approcha le premier de son lit, & s'étant mis à genoux, il prit une de ses mains qu'elle luy tendit, & après l'avoir baisée en la mouillant de ses larmes, il dit des choses si tendres, que tous ceux qui l'entendirent en furent touchez, & que Quintilie même, toute mourante qu'elle étoit, sentit une joye secrete, qui parut même sur son visage, & qui luy fit trouver la mort moins affreuse.

Mon cher Licinius, dit-elle, d'une voix languissante, je vous aime, & quoy que les reproches que vous me fistes il y a deux jours, m'ayent peut-être mise dans l'état

où vous me voyez, je ne vous veux point de mal de ma mort, puisque malgré la perfidie que j'ay faite à votre Amy, vous ne me haïssez point. Moy, Madame, interrompit-il, après avoir essuyé ses larmes, moy, je vous haïrois? Ah! malgré mes emportemens indiscrets, je suis si éloigné de le faire, que si les Dieux ne vous donnent la vie, je ne tarderai guères à mourir. C'est moy qui ne songe plus qu'à mourir, répondit Quintilie; mon heure est venue, il faut que j'obeisse aux Loix de la Nature; mais si vous m'aimez encore, je vous ordonne de vivre pour l'amour de moy, afin que vous m'excusiez auprès de Lesbie & de Catulle, & que ma memoire ne leur soit point si odieuse. Pour lors s'ayant fait approcher: Catulle, me dit-elle, les Dieux me punissent bien des méchans offices que je vous  
ay

ay rendu auprès de Lesbie, ne poussez point votre vengeance plus loin qu'eux, & cessez de me hair, quand je cesserai de vivre. Je vous recommande votre Amy, continua-t'elle, prenez soin de sa vie, elle vous est nécessaire, puisque je l'ai prié de defabuser Lesbie.

En nous parlant de la sorte elle commença à s'affoiblir, & à sentir les approches de la mort, ses yeux se fermèrent, tout son corps devint immobile, & elle ne parla plus qu'un moment avant que d'expirer, lors qu'ayant un peu entrouvert ses yeux appesantis, elle apperceut Licinius auprès d'elle, & voulut luy dire Adieu. Je meurs, luy dit-elle, en vous aimant toujours; vivez, au nom des Dieux, en m'aimant aussi: Adieu, mon cher Licinius, ajouta-t'elle en poussant le dernier soupir, & en luy serrant la main qu'el-

qu'elle tenoit. Ainsi mourut dans la fleur de son âge la malheureuse Quintilie, regrettée après sa mort de ceux même qu'elle avoit offenzé durant sa vie. Ce fut un spectacle bien douloureux, que de voir le corps d'une jeune personne, à qui la mort n'avoit point encore ravi tous ses attraits, étendu sur un lit, & Licinius panché sur ce corps qu'il baignoit de ses larmes, s'obstiner à vouloir mourir de douleur; car il n'y eut pas moyen de l'arracher de ce lieu de tristesse, jusqu'à ce qu'on enlevât le corps de Quintilie pour le brûler. Il l'accompagna jusqu'au bûcher, où il se fut jetté sans doute, si ses amis ne l'eussent retenu.

Nous demeurâmes encore quelque tems l'un & l'autre à Verone, où le seul plaisir qu'il put prendre étoit de faire des Vers sur la mort de Quintilie, qu'il regrette encore

avec

avec les mêmes emportemens de douleur qu'il avoit le jour qu'elle mourut. Quoy que je fusse fort troublé d'un accident si extraordinaire, & d'ailleurs fort inquiet pour mes propres interêts, je ne laissai pas de faire aussi des Vers sur l'affliction de Licinius.

V E R S

A

L I C I N I U S .

Si quicquam mutis gratum, acceptumve sepulchris.

*Si dans les tristes lieux où la mort  
les envoie,*

*Les manes des mortels,*

*A qui nôtre douleur érige des Autels,  
Peuvent encor sentir le chagrin ou la  
joye,*

*Mon cher Licinius,*

*Tes pleurs ne sont plus superflus.*

*Sur*

*Sur les bords d'Acheron la triste Quin-  
tilie,*

*Avant le tems ravie,*

*N'accuse plus le Sort*

*Qui termina trop tôt sa vie,*

*Puisqu'elle est dans ton cœur vivante  
après sa mort.*

C'est ainsi qu'en la flattant, je tâ-  
chois d'endormir, pour ainsi dire,  
la douleur de mon Amy. Cependant  
comme il n'y avoit rien à Verone  
qui ne servît à nous affliger, nous  
retournâmes à Rome, où j'esperois  
me raccommoder avec Lesbie, mais  
elle étoit si irritée des Vers que j'a-  
vois faits contre elle, qu'elle ne  
voulut voir ny Licinius ny moy, &  
que je me trouvai plus malheureux  
que je n'avois jamais été: car enfin  
je sentoisi malgré moy, que j'aimois  
toujours cette inconstante, qui au  
lieu d'écouter ma justification, ne  
fon-

songeoit qu'à faire tous les jours de nouveaux Amans pour me desesperer.

Enfin, après bien des combats, je résolus de l'oublier, & je crûs que l'éloignement étoit le seul remède qui pût me guerir. Voilà la raison qui m'a fait venir dans ces lieux, où j'ay tous les sujets du monde de me louer de la Fortune, puis que j'ay eu le bon-heur de vous y rencontrer.

Catulle ayant ainsi fini son Histoire, fut remercié de César en des termes très-obligeans. Je ne souffriray point, luy dit après cela ce nouveau Dictateur des Romains, que Catulle soit ainsi exilé de Rome; je veux vous y remener avec moy, & faire votre accommodement avec Lesbie. Non, Seigneur, interrompit Catulle, je ne veux plus penser à cette ingrata, l'absence a déjà

déjà commencé à la chasser de mon cœur ; souffrez que je demeure icy jusqu'à ce qu'elle en soit entièrement bannie. Voyez, ajoûta-t'il, par la manière dont j'écris à mes Amis, quels sont les sentimens que j'ay pour elle. En disant cela, il tira une Lettre qu'il adressoit à Furius & à Aurelius, deux de ses meilleurs Amis. Cesar la prit, & y lut ces Vers.

C A T U L L E

A

F U R I U S,

ET A

A U R E L I U S.

Furi & Aureli comites Catulli.

*C*Hers Amis de Catulle, & compa-  
gnons fidelles,

*Toujours prests à suivre ses pas ;  
Soit qu'il luy plaise aller dans les ter-  
res nouvelles, OÙ*

Où l'Inde foule aux pieds l'or qu'il ne  
connoît pas :



Soit que de l'Hircanie, ou bien de  
l'Arabie,

Il visite les habitans ;

Soit qu'il suive le Nil, dont la rive  
fleurie

Fut l'azile des Dieux poursuivis des  
Titans :



Soit que le long du Rhin dans les  
Gaules vaincues,

Et déjà faites à nos Loix,

Il cherche de César les traces reconnues,  
Aux vestiges recens de ses fameux  
Exploits.

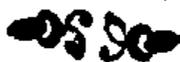


Amis, je ne veux point qu'au gré de  
mes caprices,

L'amitié vous fasse une Loy,

Et

Et je n'exige point ces pénibles offices ;  
 Mais daignez seulement dire deux  
 mots pour moy.



Allez trouver Lesbie, & dites à l'ingrate,  
 Qui sçait abuser mille Amans,  
 Dont chacun en secret d'être aimé seul  
 se flate,  
 Qu'elle peut à son gré soulager leurs  
 tourmens.

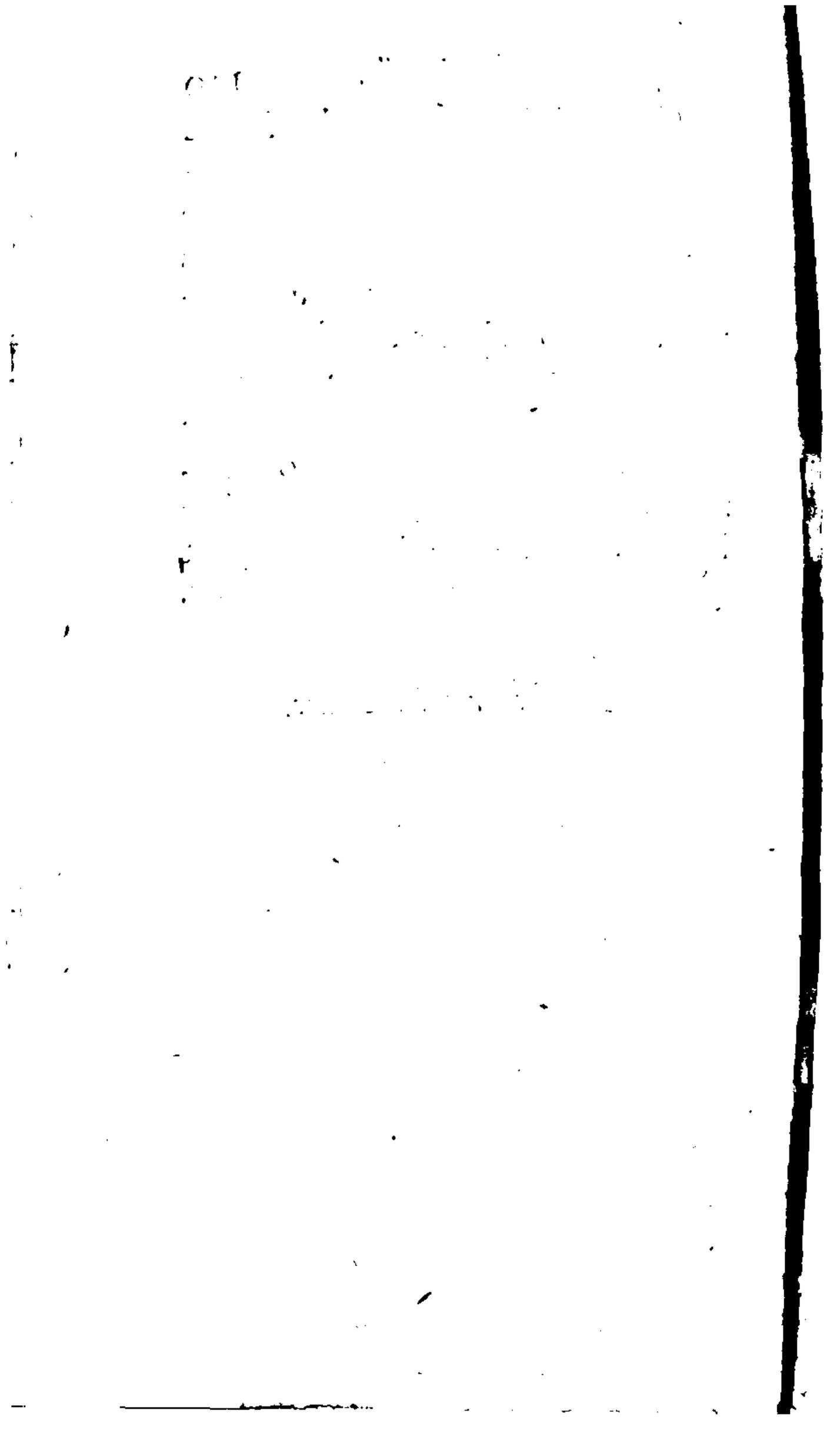


Qu'elle vive à son gré, je ne vis plus  
 pour elle ;  
 Elle a fait mourir dans mon cœur  
 Les restes malheureux d'un Amour  
 trop fidelle,  
 Comme le fer tranchant fais mourir  
 une fleur.

Ce-

Cesar alloit encore parler à Catulle, lors qu'on vint luy dire, qu'un vaisseau nouvellement arrivé de Rome, avoit apporté des Dames Romaines, qui demandoient à le voir. On luy ajoûta, qu'entre ces Dames il y en avoit une dont la beauté attiroit les regards de tout le monde. Il étoit trop galant pour faire attendre plus long-tems de belles Dames. Il alla donc où on luy dit qu'elles étoient, & Catulle le suivit.

*[Fin du Premier Tome.]*



LES AMOURS  
DE  
CATULLE,

Par MR. DE LA CHAPELLE.

TOME SECOND.

Tom. II. F.

THE AMERICANS

NO. 1

CATULLE

THE AMERICAN

FOR THE

I

THE AMERICAN



LES  
AMOURS  
DE  
CATULLE.



OMME ils alloient en-  
trer dans une grande  
Salle magnifiquement  
meublée, où le Di-  
ctateur donnoit ses  
Audiences; un Esclave vint tirer  
Ca-

Catulle , & luy dit , qu'Aurelius un de ses deux Amis , auxquels il adressoit cette Lettre que Cesar venoit de lire , étoit arrivé , & qu'il l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Il se démêla d'une foule de Courtisans oisifs , qui étoient venus se joindre à luy , & courut embrasser son Amy.

Après qu'il luy eut fait les caresses ordinaires , il ne luy demanda point les raisons de son voyage , il le connoissoit assez pour les deviner de luy-même. Aurelius étoit un de ces agréables débauchez ; que tous les honnêtes gens aiment , qui sont de toutes les parties de plaisir , & qui n'ont point d'autre employ que celui de se divertir , & de porter par tout de la joye. Il étoit assez maltraité de la Fortune ; cependant il ne laissoit pas de faire de  
la

la dépense , & il vivoit comme s'il eût eu beaucoup de bien ; le sçavoir-faire luy tenoit lieu de patrimoine. Furius avec qui il étoit comme avec son frere , n'étoit guères plus accommodé que luy , & on disoit que la liberalité des Dames les faisoit subsister l'un & l'autre. Catulle leur reprochoit quelquefois assez agréablement leur pauvreté & leur débauche, témoin ces Vers qu'il envoya un jour à Furius.

A

## FURIUS.

Furi cui neque servus est neque arca.

*C* *Hec Furius , qui n'as ni valet ,  
ni servante ,*

F 3

Ni

Ni terre , ni maison , ni rente ,  
 Tu vis agréablement ,  
 Tu dois à ton destin donner mille  
 louanges ;  
 Tu dors tranquillement ,  
 Sans craindre que la nuit le feu pren-  
 ne à tes granges :  
 Je te trouve assez heureux ,  
 Qu'on fasse la paix ou la guer-  
 re ,  
 Tu ne crains ni procès , ni grêle , ni  
 tonnerre ;  
 Tu n'as point d'embarras , tu loges  
 où tu peux ;  
 Ton ventre est toujours en haleine ,  
 Tes dents briseroient les cailloux ,  
 Et ton estomach en courroux ,  
 Les digererait sans peine .  
 Tu pourrais vivre un siècle entier ,  
 Sans craindre le poison d'un avide  
 héritier ;  
 Trop d'embonpoint , ni trop de bien-  
 ne chere ,

No

*Ne nuisent point à ta santé ;  
 Ne peste point contre ta pauvreté ;  
 Tu demandes du bien : Hé , qu'en  
 voudrois-tu faire ?  
 Va , ne t'épuise point en inutiles  
 vœux ,  
 Jouï de ta misère ,  
 Je te trouve assez heureux .*

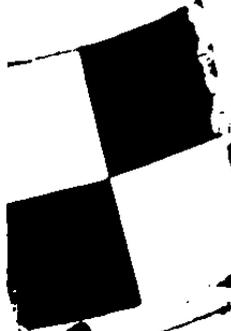
Catulle n'eut donc pas de peine à comprendre qu'Aurelius avoit accompagné les Dames qui étoient venues pour voir le Dictateur ; mais il ne pouvoit deviner qui elles étoient. Et comme les Amans sont toujours occupez de leur passion , & que les choses les plus éloignées & les plus indifferentes , ne laissent pas quelquefois de leur faire concevoir des esperances qui les flattent ; il y avoit des momens où Catulle s'imaginoit que cette Dame , dont la beauté avoit déjà frappé

les yeux de ceux qui étoient venus avertir Cesar , étoit sa Lesbie ; il se repaissoit sur cela de mille belles chimeres ; il donnoit au voyage de cette Belle les causes qui luy sembloient les plus avantageuses pour son amour ; il luy tarδοit fort qu'il ne la vît. Un moment après il apprehendoit ce qu'il avoit souhaité , & il se repentoit d'avoir pû se réjouir de revoir une infidelle qu'il vouloit hair , & qu'il croyoit effectivement hair , quoy qu'il l'aimât peut-être plus qu'il n'avoit jamais fait.

Aurelius le tira de l'inquietude où il étoit , en luy apprenant le nom de cette inconnue qui avoit paru si belle. Vous avez bien ouï parler , luy dit-il , de Crastinus qui commandoit une partie de la Cavalerie de Cesar le jour de la  
fa-

fameuse Bataille de Pharsale; le succès de cette grande journée est dû à la bravoure de cet illustre Chevalier Romain, qui donna le premier dans les rangs ennemis & les enfonça. D'abord que les Armées furent en présence, il s'avança à la tête de ses Cavaliers, & faisant briller à leurs yeux son épée toute nue: Allons, Camarades, leur dit-il, répandre, s'il le faut, jusques à la dernière goutte de notre sang pour la gloire de notre Empereur; voicy la dernière occasion que nous aurons de luy faire connoître notre fidélité & notre courage. Si nous en sortons victorieux, il n'aura plus d'ennemis qui lui disputent la suprême puissance, & nous n'aurons plus de tyrans qui nous fassent craindre la perte de notre liberté. En même tems se tournant du côté

de César : Seigneur , luy dit-il , je vais faire en sorte que vous me rendrez des actions de grace , soit que je perde la vie , soit que je sorte heureusement des dangers où je me precipiterai. Ses actions répondirent à ses paroles , il alla fondre sur l'aisle gauche de Pompée avec tant de furie , que quoy qu'il ne fût pas suivi de deux cens Cavaliers , il l'ébranla tellement , qu'elle ne pût se remettre. Son exemple & le desordre des Troupes ennemies encouragerent si fort ceux de son party , que la victoire ne balança point de ce côté-là. Et que Pompée lui-même épouvanté du peu de resistance que faisoient ses gens , se retira dans son Camp , où craignant la défaite entière de son Armée , & voulant pourtant attendre le succès de la Bataille , il



se renferma seul dans sa tente ,  
agité de mille pensées diverses ,  
& ayant bien de la peine à tenir  
sa grande ame dans une situation  
digne de luy.

Cesar avoua qu'il étoit rede-  
vable à Crastinus du gain de la Ba-  
taille ; mais il ne pût pas luy en  
témoigner sa reconnoissance. Ce  
vaillant homme fut trouvé parmi  
les morts , blessé d'une épée qui  
luy traversoit le gosier. Sa perte  
a été d'autant plus sensible à sa  
famille , que sa bravoure com-  
mençoit à la tirer de cette obs-  
curité où elle avoit été jusqu'à  
présent. Ce qu'il y a de plus  
fâcheux , c'est qu'il a laissé à ses  
enfants plus de sujets de fierté , que  
de moyens pour soutenir cette  
fierté , que leur inspire la haute  
reputation de leur père.

La belle Crastinie sa fille, & Plancie sa femme, sont les Dames que j'ay accompagnées jusques ici, où elles viennent se jeter aux pieds de Cesar, & le prier d'avoir soin de la malheureuse famille d'un homme qu'il honoroit de son estime & de son amitié durant sa vie. Je ne doute pas que la consideration du père & la beauté de la fille ne fassent de grands effets dans l'esprit de Cesar, qui, comme vous sçavez, est naturellement galant, & liberal. Aurelius ayant parlé de la sorte voulut changer de discours, & regardant Catulle: Hé bien, luy dit-il, ne regrettez-vous point Rome & l'Italie? A quoy passez-vous icy les journées? & que fait votre Muse? Je vous assure, luy répondit Catulle, que je ne m'apperçois quasi pas que

que je suis à plus de deux cens mille de Rome; le séjour de César dans cette Province y a attiré une infinité de Romains, & je pense que Rome est plus deserte, que cette solitude. Au reste je n'ay pas le tems de m'y ennuyer; je vais regulierement tous les jours faire ma Cour au Dictateur, je lis, j'écris, je rêve, j'ome promene: Il ne me manque, ajouta-t'il en rougissant, qu'un petit engagement du cœur pour avoir toute sorte de plaisirs; mais je n'aime plus rien. Mais encore, reprit Aurelius, quel Ouvrage occupe à présent votre Muse? car il faut que vous sçachiez qu'à Rome on attend de grandes choses de votre retraite. Cependant, repliqua Catulle, je suis toujours le même, haïssant les Ouvrages d'haleine, ne voulant rien faire qui sente la  
con-

ille, &  
les Di-  
ces ju-  
nent le  
& le  
beu-  
qu'il  
son  
ute  
ère  
ent  
e-

contrainte & l'étude , & ne travaillant que par boutade , ici comme ailleurs. Lors qu'il se présente quelque occasion de faire de petits Vers libres , soit pour louer quelqu'un de mes Amis , soit pour berner quelque malheureux qui m'aura déplû , je ne la manque pas. Il faut que je vous montre , continua-t'il , de quelle maniere je regalai l'autre jour Suffene , que vous connoissez. En disant cela , Catulle tira de sa poche un papier , & y lût ces Vers.

V E R S

## V E R S

A

## V A R U S.

Suffenus iste , Vare , quem  
probè nosti.

*S*uffene qui fait l'agréable ,  
Mon cher Varus , & que tu con-  
nois bien

Pour un fort grand diseur de rien ,  
Seroit toutefois supportable ,

S'il avoit guéri son esprit

De la fureur d'écrire ,

On s'il pouvoit au moins s'empêcher  
de nous lire

Tous les méchans Vers qu'il écrit.

Se ,

Ses Livres ont toujours de belles cou-  
vertures,

Ils sont superbes en dorures ;

Mais lors qu'on les veut lire : Ah !  
grands Dieux ? quelle horreur ?

Ce qu'il pense a si peu de grace,

Son expression est si basse,

Qu'on le prendroit pour un vray Cro-  
cheteur,

Sa verve cependant en sottises fecon-  
de,

Le rend le plus heureux du monde ;

Il s'admire en secret,

Se louë, & s'applaudit des pauvre-  
tez qu'il fait.

Nous sommes tous les duppes de nous-  
mêmes,

On croit valoir plus qu'on ne vaut,

Et l'on prend des pëines extrêmes

Pour se persuader qu'on n'a point de  
défaut ;

L'Amour propre nous en impose ;

Et

*Et chacun est Saffene en quelque chose.*

Voilà, continua Catulle, sans donner le temps à son Amy de louer ses Vers ; voilà, dit-il, à quoy s'occupe ma Muse, ce n'est pas qu'il faut vous avouer que j'ay voulu m'essayer sur les grands Ouvrages ; j'ay fait depuis peu un Poëme, que j'appelle le Mariage de Pelée & de Thetis, je l'ay travaillé avec un très-grand soin, & il me semble que je n'ay rien oublié de ce qui peut rendre ces sortes d'Ouvrages accomplis. Je commence par raconter l'entreprise des fameux Argonautes : Je feins que Thetis sortant de la Mer avec les Nereides, étonnées de voir une maison flotante sur les eaux, je feins, dis-je, que cette Nympe a donné de l'amour à Pelée,  
& en

& en prend en même temps pour luy : Leur Mariage se conclut à l'occasion des Fêtes qu'on fait pour le célébrer, dont je décris les préparatifs le mieux que je puis : Je raconte les Amours & le Mariage de Bacchus & d'Ariadne : Enfin les Parques viennent chanter l'épithalame de Pelée, & prédire les aventures d'Achille, qui doit sortir de cet heureux Mariage. Voilà à peu près tout l'ordre & toute l'économie de mon Poëme. Je ne vous le montre point, ajouta-t'il, parce que ces sortes de pieces-là ne sont pas du goût de tout le monde, & que souvent elles ennuyent, au lieu de divertir. Pour moy je ne les aime point, & en vérité je n'y réussis pas comme dans les petites pieces libres. Mais, continua-t'il, que de choses inutiles nous avons di-

dites depuis que nous sommes ensemble , sans que vous m'avez parlé de celles qui me touchent le plus: Que fait-on ? que dit-on à Rome ? n'y ay-je plus ny Amis ny Amies ? Aurelius qui connut bien que Catulle vouloit qu'il luy parlât de Lesbie , & qui avoit ses raisons pour ne le pas faire si-tôt, luy répondit , que tous ses Amis attendoient son retour avec beaucoup d'impatience ; & puis changeant de discours, il se mit à luy raconter une aventure qui faisoit alors beaucoup de bruit à Rome.

Vous sçavez , luy dit-il , quel étonnement la retraite de la belle Servilie causa à tout le monde. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle étoit veuve , & on croyoit qu'elle pensoit à un second Mariage , lors qu'elle sortit de Rome , & alla se renfermer dans une maison

son de campagne qu'elle avoit auprès de Tuscule, où elle vivoit comme une Vestale, ne recevant des visites que d'une seule personne qui avoit toujours été dans sa confiance. Enfin elle est morte; & cette personne qui la voyoit, se croyant dégagée par sa mort, du Serment qu'elle avoit fait de luy garder un secret inviolable, a publié l'avanture qui l'avoit obligée à se séparer du monde.

Lucrece dont vous admirez tous les jours les beaux Vers, cet Auteur si profond & si délicat tout ensemble, dont l'esprit & les Ouvrages ont plus fait d'honneur à sa famille, que les grands emplois qu'il a toujours eus; Lucrece donc étoit devenu amoureux de Servilie, peu de temps après qu'elle fut veuve, il eut le bon-heur de s'en faire aimer; mais il avoit des considérations d'in-  
té-

térêts & de famille qui l'empêchoient de se marier ; Servilie & luy dans cét embarras prirent le party que leur passion leur fit paroître le plus raisonnable , ce fut de vivre ensemble comme s'ils eussent été mariez , & de tenir leur commerce fort secret ; ils passerent quelque tems dans les plus grands plaisirs du monde , & il n'y eut que l'excès de leur amour qui troubla leur bon-heur. Servilie aimoit éperduëment Lucrece , elle l'accabloit de caresses , & elle trouvoit qu'il ne luy en faisoit jamais assez ; elle luy reprochoit souvent sa froideur : enfin elle luy dit un jour qu'il falloit qu'il eût quelque autre Maîtresse , & qu'il seroit impossible qu'étant aimé autant qu'il l'étoit , il répondît avec aussi peu d'ardeur à ses tendresses , si son cœur n'étoit point partagé.

Lu-

Lucrece qui l'aimoit autant qu'il étoit capable d'aimer, & qui eust bien voulu que ses forces eussent été aussi grandes que son amour, afin de pouvoir rendre à sa Maitresse emportement pour emportement, resolut de se fortifier par des secours étrangers; il prit un breuvage amoureux, mais si violent, qu'il fit le plus terrible effet du monde. D'abord qu'il l'eut avalé, il alla chez Servilie, & la regardant avec des yeux égarez, & qui faisoient connoître qu'il étoit hors de luy-même. Enfin, Madame, luy dit-il d'une voix mal-assurée, vous ne vous plaindrez plus de moy; je vais vous prouver que je vous aime, & que je n'aime que vous. En disant cela, au lieu de luy faire des caresses, il tira son épée, & se l'enfonça dans le cœur: Je vous aime, belle Servilie, dit-il encore en tombant

bant ; ce furent là les dernières paroles que prononça cet Amant infortuné.

Servilie tomba presque en même tems que luy ; elle l'embrassoit tout mort qu'il étoit , & il y a apparence que son desespoir luy eût fait entreprendre quelque chose de funeste contre elle-même , si elle ne se fût évanouïe sur ce corps tout sanglant qu'elle pressoit entre ses bras. Son Amie qui entra dans ce tems-là , crût la Maîtresse morte , aussi bien que l'Amant ; elle la releva , & s'étant apperceüe qu'elle respiroit encore , elle la fit revenir. D'abord qu'elle eut repris l'usage des sens , elle fit des cris si pitoyables , elle répandit tant de larmes , & se plaignit d'une manière si touchante , que son Amie qui ne crût pas qu'elle pût vivre dans de si grands transports  
de

de douleur , se repentit quasi de l'avoir tirée de son évanouissement.

Cependant il falloit mettre ordre à cacher la mort de Lucrece , & à faire porter son corps chez luy ; la chose ne fut pas si difficile qu'on pourroit penser. L'Affranchi qui avoit suivi son Maître chez Servilie , étoit entierement dans les intérêts de cette Dame ; il y avoit une fausse porte derrière le logis de Lucrece , qui répondoit à celle de Servilie , il passoit toutes les nuits par cette porte , suivi seulement de son Affranchi , sans qu'aucun de ses gens s'en apperçut. Comme il y avoit peu de chemin à faire , & que la nuit étoit fort obscure , l'Affranchi se chargea du corps de son Maître , le porta dans son appartement , & ne fut veû de personne. Le lendemain étant entré à son ordi-

ordinaire dans la chambre , il en ressortit aussi-tôt , & courut tout effrayé chez les Parens de son Maître , auxquels il dit l'état où il l'avoit trouvé , & qu'il y avoit apparence qu'il s'étoit tué luy-même. Ils étoient si persuadez de la fidelité de cét homme , qu'ils n'eurent pas le moindre soupçon contre luy ; ils le prièrent de leur aider à cacher cette mort si étrange. On sçavoit que Lucrece avoit un si grand feu d'esprit , que lorsqu'il faisoit des Vers , il sembloit qu'il fût agité d'une espece de fureur ; ils apprehenderent donc que cela , & le genre de sa mort ne le fissent passer pour fou.

Tandis qu'on le portoit au bûcher , Servilie prenoit la resolution d'aller achever le reste de sa vie dans cette solitude où elle est morte il y a peu de mois ; elle

ne garda auprès d'elle que deux femmes pour la servir, & ne voulut être veüe que de cette seule personne dont je vous ay déjà parlé, qui avoit soin de luy envoyer tout ce dont elle avoit besoin. On dit des choses fort surprenantes de la maniere dont elle vivoit; elle avoit fait tendre de noir toutes les chambres de son appartement; au dessus des portes & des cheminées ces Vers étoient écrits en gros caracteres.

*J'ay fait mourir mon Amant,  
Et je ne veux plus vivre  
Que pour pleurer à tout moment:  
Jusqu'à ce que touché de mon cruel  
tourment,  
Il daigne m'ordonner luy-même de  
le suivre.*

Les fenêtres de sa chambre don-  
noient

noient sur un petit jardin, où elle avoit eu soin de ne faire planter que des Cyprés & des Soucis: Au bout de ce jardin étoit une grotte qui n'avoit point d'autre ouverture que celle par où on entroit. Les murailles étoient peintes de noir, & semées de larmes, d'espace en espace: On voyoit des Amours qui pleuroient, & qui étoient appuyez sur des tombeaux. Dans le fonds de la grotte étoit le Buste de Lucrece, fait au naturel, une petite lampe suspendue au milieu ne donnoit qu'autant de lumière qu'il en falloit pour découvrir tous ces objets de tristesse: On lisoit en deux ou trois endroits ces Vers:

*Loin d'icy jeux & plaisirs,  
La mort que j'attens à toute heure,  
Dans cette triste demeure,*

G 2

*Est*

*Est l'objet de tous mes desirs.*

Servilie alloit tous les jours dans cette grotte , où il y avoit pour tout meuble une petite cassette , qui renfermoit tous les Billets qu'elle avoit receûs de son Amant , & tous les Vers qu'il avoit faits pour elle. Elle les relisoit tous , & puis s'appuyant sur ce Buste qui étoit dans le fonds de la grotte , elle l'embrassoit , & passoit dans cet état des heures entieres à pleurer. Après cela elle s'adressoit à Lucrece , comme s'il eust pû l'entendre , & luy disoit les choses du monde les plus touchantes & les plus passionnées : Elle le conjuroit de luy pardonner ses reproches , & ses emportemens indiscrets , qui avoient été la cause de sa mort , & de vouloir bien luy permettre d'aller le rejoindre.

Après

Après avoir vécu plusieurs années de cette manière ; elle envoya un jour querir son Amie, & l'ayant priée de s'asseoir auprès de son lit, elle luy raconta une vision qu'elle croyoit avoir eüe. Enfin, luy dit - elle, Lucrece, mon cher Lucrece m'est apparu cette nuit ; j'ay voulu l'embrasser, mais il m'a d'abord repoussée, en me témoignant qu'il se souvenoit des injustices qui ont été cause de sa mort ; je me suis mise à pleurer, & j'ay veü qu'insensiblement il se laissoit attendrir par mes larmes. Alors je luy ay protesté que je l'adorois toujours. Hé bien, m'a-t'il dit, si vous m'aimez, je vous attends dans les Champs Élysées. Il a disparu, après m'avoir dit ces mots, & m'a laissée dans une tranquillité d'ame que je n'avois point encore

euë depuis sa mort. Ma Chere, continua-t'elle, en serrant la main de son Amie, je ne veux point differer, il faut que je parte, & je vous ai mandée pour vous dire le dernier Adieu; ne me pleurez point après ma mort, réjouïſſez-vous plutôt de ce que je vais trouver un Amant si amoureux, & si chèrement aimé. En disant cela, elle prit un poison qu'elle portoit toujours avec elle, & l'avala, sans que son Amie fist de grands efforts pour l'en empêcher, soit qu'elle crût qu'il valoit mieux qu'elle mourût, que de vivre comme elle vivoit, soit qu'il luy tardât d'être maîtresse des grands biens dont elle la faisoit héritiere par son testament. L'effet du poison fut très-prompt, Servilie expira, en baissant un petit Portrait de Lucrece

ce, qu'elle portoit attaché au bras. Helas ! dit languissamment Catulle, après qu'Aurelius eût cessé de parler, personne n'est exempt des malheurs que cause l'Amour, & si l'on examinait bien les choses, peut-être qu'on trouveroit qu'il n'y a d'heureux, ny de malheureux dans le monde, que ceux que l'Amour fait. C'est la pensée d'un de nos premiers Auteurs de Théâtre, qui met ces beaux Vers dans la bouche d'un de ses Personnages.

G 4

VERS

## V E R S

T I R E Z

## D E P L A U T E .

Diva Astarte hominum Deorumque vis.

**L'**Empire de Venus s'étend sur tout  
 le Monde,  
 Ses Ordres font mouvoir les Cieux,  
 la Terre & l'Onde ;  
 Tout ce que nous voyons, qui respire  
 ici bas,  
 Se laisse, tôt ou tard, surprendre à  
 ses appas.  
 Au Barreau, dans le Temple, au  
 Cirque, à la Ruelle,  
 On n'agit que pour elle, & l'on n'a-  
 do-

dore qu'elle ,  
 Quand il plaît à Venus , on aime la  
 laideur ,  
 Et la beauté ne sert qu'à donner de  
 l'horreur ,  
 Elle fait des mortels , que son pou-  
 voir surmonte ,  
 Et les maux & les biens , & la gloi-  
 re & la honte.  
 Ses bontez , ses rigueurs , ses capri-  
 ces divers ,  
 Ont d'exemples fameux rempli tout  
 l'Univers.  
 Il en est que toujours sa haine perse-  
 cute ,  
 Et que de son service enfin elle rebu-  
 te.  
 Il en est qu'au contraire , accablez de  
 faveurs ,  
 Attachent à son Char d'éternelles dou-  
 ceurs.  
 Mais elle fait du bien , lors qu'elle  
 est inhumaine ,

Et l'on doit souhaiter son courroux  
& sa haine.

Heureux ceux qu'elle afflige, ils  
quittent ses Autels,

Et leur sagesse acquiert l'estime des  
mortels ;

Mais elle perd enfin ceux qu'elle fa-  
vorise,

Un tems vient où chacun à l'envy  
les méprise.

Comme ils ne sont jamais plus char-  
mez de plaisirs,

Que lors que tout succede à leurs  
honteux desirs,

Au comble du bonheur, lors qu'ils  
pensent atteindre,

C'est alors qu'aveuglez, ils sont le  
plus à craindre.

Dans un mal si commun, & si per-  
nicieux,

Tombent également, les jeunes & les  
vieux.

Les uns impatiens, & fiers de l'avan-

-tâge,  
 Que leur donne par tout la coutume  
 & leur âge,  
 Dont les moins complaisans excusent  
 les erreurs,  
 Font confidence à tous du secret de  
 leurs cœurs.

Ils gravent en tous lieux le nom de  
 leurs Maîtresses,  
 L'éclat & le fracas suit toujours leurs  
 tendresses.

Les autres dont les sens par l'âge sont  
 glacez,

Lors qu'ils sont amoureux sont les  
 plus infensez.

Cependant d'un vieux fou l'ardeur ex-  
 travagante,

Vaut bien d'un vieux bours la froi-  
 deur trop prudente,

Lors qu'en un siècle entier quelque du-  
 sîters vieillard,

Aux pièges de l'Amour échape par  
 hazard,

A tout le genre humain il se rend in-  
 commode,  
 Il voudroit que ses fils vécussent à sa  
 mode.  
 Ennemi des plaisirs qu'il quiste mal-  
 gré luy,  
 Et censeur toujours prest à juger mal  
 d'autruy.  
 Contre les mœurs du tems il declame  
 sans cesse,  
 Il ne pardonne rien aux foux de la  
 jeunesse,  
 Et ne scauroit souffrir qu'on goûte  
 bonnement  
 Les plaisirs qu'il prenoit jadis bruta-  
 lement.

La pensée de ces Vers, conti-  
 nua Catulle, me parut si juste &  
 si belle; lors que je les leûs, qu'ils  
 me sont toujours demeurez dans  
 la memoire. Si vous vouliez, lui  
 dit Aurelius; en riant, vous pour-  
 riez

riez écrire avec autant de justesse sur le Chapitre de l'Amour, que vous connoissez autant bien que personne. Helas! reprit douloureusement Catulle, je ne le connois que trop en effet. Mais d'où vient, mon cher Aurelius, poursuivit-il, en l'embrassant, que vous ne me parlez point de mes affaires amoureuses? Faloit-il attendre que je vous en demandasse des nouvelles? Et ne deviez-vous pas me prévenir sur cela? Mais vous-même, repliqua Aurelius, ne deviez-vous pas m'apprendre l'état de votre cœur? Car enfin, tant que je ne le sçaurai point, je craindrai toujours en vous parlant, & je me tairai de peur de vous en trop dire. Je vous ai déjà dit, reprit Catulle, que je n'aimois rien: Je vous redis de nouveau, que je suis parfaitement

gueri. J'ai pendant long-tems haï mon Infidelle Lesbie, mais à présent je n'ai plus que de l'indifférence pour elle; ainsi ne craignez point de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur son sujet. Puisque vous êtes si tranquille, répondit Aurelius, je vais vous satisfaire. D'abord que Lesbie fut arrivée à Rome, elle fut visitée par tout ce qu'il s'y trouva alors de gens de qualité & de gens d'esprit: Les Vers que vous avez faits pour elle, luy avoient donné tant de réputation, qu'il n'y eut personne qui n'eût la curiosité de la voir. Elle se défit bien-tôt de ce grand monde qui l'accabloit, & il n'y eut plus que quatre ou cinq de vos meilleurs amis, qui continuèrent à aller chez elle. Helvius Cinna étoit un des plus assidus auprès d'elle, & nous luy disions souvent qu'il devoit

vôtre Rival ; il entendoit assez rail-  
lerie sur ce Chapitre , & nous cro-  
yions tous qu'il ne luy en contoit  
que par amusement. Cependant  
nous fûmes bien surpris , lors qu'un  
matin il vint nous dire qu'il alloit  
épouser Lesbie. Leurs affaires s'é-  
toient trouvées disposées d'une cer-  
taine maniere , qu'il sembla à leurs  
Parens qu'ils ne pouvoient rien fai-  
re de mieux ni l'un ni l'autre pour  
leur fortune , que d'achever d'unir  
par le Mariage leurs intérêts , qui  
étoient déjà presque les mêmes.

Lesbie n'avoit encore donné au-  
cune marque d'affection particulie-  
re à Helvius Cinna. Cependant  
lors qu'on luy proposa de l'épou-  
ser , elle y consentit , & l'affaire  
fut concludé en fort peu de tems.  
Elle est donc mariée , interrom-  
pit Catulle , & c'est Helvius Cin-  
na qui me l'a ravie. Elle est ma-  
riée :

riée: Ah! justes Dieux! s'écria-t'il, en se laissant aller sur son siège, comme un homme demi-mort. Il demeura après cela long-tems sans parler, & Aurelius fort étonné luy-même, le regardoit, & ne sçavoit que luy dire.

Ce qui affligeoit le plus Catulle, c'étoit que Cinna, entre les bras de qui il envisageoit sa Maîtresse, avoit toujourns été un de ses meilleurs amis. Voici de quelle maniere il parle de lui, dans des Vers qu'il fit sur le sujet d'un Poëme, que cét heureux Mari de Lesbie avoit donné au Public, pendant que Catulle étoit encore à Rome.



SUR

SUR  
LA SMYRNE  
DE  
CINNA.

Smyrna mei Cinnæ nonam  
post denique messem.

**L**A Smyrne de Cinna commence à  
voir le jour,  
Cinna depuis neuf ans cloîé sur son  
Ouvrage,  
En reforme tantôt le stile & le lan-  
gage,  
Et tantôt au dessein fait prendre un  
autre tour.



Depuis neuf ans entiers tout son tems  
se

se consume,  
 A peser quelques mots; & polir quel-  
 ques Vers,  
 Tandis qu'Hortensius sur cent sujets  
 divers,  
 De ses Oeuvres d'un an a fait un gros  
 Volume,

Mais les Vers de Cinna seront lus  
 & relus,  
 Les siecles a venir seront pleins de sa  
 gloire;  
 Au lieu qu'un lustre ou deux détrui-  
 ront la mémoire,  
 Et des Hortensius, & des Volusius,

Ces malheureux Auteurs, rebut de la  
 Nature,  
 Verront de leur vivant tous ces me-  
 chans Ecris,  
 Fades productions de leurs petits es-  
 prits,

Aux

*Aux paquets des Marchands servir  
de couverture.*

•••••

*Qu'Antimaque orgueilleux de sa fé-  
condité,  
Fasse admirer ses Vers à l'ignorant  
vulgaire,  
On n'en fait jamais bien, quand on  
en veut tant faire,  
Et j'aime mon amy dans sa sterilité.*

Aurelius éant un peu revenu de l'étonnement que luy avoit causé la douleur de Catulle. Hé quoy, luy dit-il, vous me trompez? Vous me disiez que vous n'aimiez plus Lesbie, & je vois que vous en êtes plus épris que jamais? Ah! mon cher Aurelius, répondit Catulle, ne sçavez-vous pas que les Amans se trompent souvent eux mêmes, & qu'ils croient sou-  
vent

vent haïr ce qu'ils aiment éperdûment ; mais il est certain que je n'aime point Lesbie , & ce n'est point sa perte qui m'afflige , c'est la perte que je fais d'un de mes meilleurs amis : Car enfin je sens bien que je vais haïr Helvius Cinna , encore plus que je ne l'ai aimé. En verité , dit Aurelius , vous êtes incomprehensible dans vos sentimens. Si vous n'aimez point Lesbie , quelle raison avez-vous de haïr Cinna ? quel tort vous fait-il d'épouser une personne à qui vous ne pensez plus ? Ah ! s'écria Catulle , il m'ôte le plaisir de voir une ingrate , qui m'a abandonné , languissante , & abandonnée de tout le monde. Je voulois qu'après m'avoir trahi , elle ne trouvât ni Amant , ni Amis qui pussent la consoler de ma perte ; & s'il falloit qu'elle se mariât , je  
vou-

voulois qu'elle fût réduite à épou-  
ser quelque homme sans esprit &  
sans mérite , qui la fist rougir à  
tout moment. Mais Cinna la met  
en état de me braver , & de m'in-  
sultes avec impunité. Cinna m'em-  
pêche de me vanger , Cinna m'af-  
faffine en l'époufant. Non , con-  
tinua-t'il , je ne luy pardonnerai  
jamais cette perfidie ; car enfin,  
je ne puis traiter autrement un  
procedé si contraire à l'amitié qui  
étoit entre nous ; & je ne le re-  
garde plus , que comme le plus  
cruel de mes ennemis. Que de  
fausses raisons , & de vains détours,  
pour cacher la passion que vous  
avez toûjours pour Lesbie , inter-  
rompit Aurelius ; avoüez plutôt  
que vous l'aimez malgré vous ,  
& on ne trouvera point étrange  
que vous haiffiez son mari. Non,  
reprit Catulle ; non , je n'aime  
point

point Lesbic, & je hais Cinna, & dans le même temps que je ferai à cet infidelle Ami une guerre cruelle, je me rendrai amoureux de la première personne pour qui je me trouverai du goût, & je serai plus galant que jamais, afin qu'on sçache que ce n'est point un reste de mon ancienne tendresse, mais un pur sentiment de gloire qui me fait rompre avec Cinna.

Tandis qu'Aurelius & Catulle s'entretenoient de la maniere qu'on vient de dire, Cesar écoutoit la belle Crastinie avec une attention & une complaisance qui faisoient croire qu'il sentoit autre chose pour elle que la pitié ordinaire qu'inspirent les malheurs des personnes mêmes que nous ne connoissons presque pas. Il lui promit tout ce qu'elle pouvoit attendre de l'homme du  
mon-

monde qui étoit le plus en état de faire du bien, & qui avoit le plus de penchant à en faire; il la fit loger dans son Palais, & durant plusieurs jours il donna des Fêtes magnifiques pour elle.

Catulle étoit de toutes les parties, & Cesar ne pouvoit être un moment sans lui. Un jour qu'on prenoit le divertissement de la Chasse, les Dames mirent des habits d'homme, & monterent à cheval suivies d'un grand nombre de Cavaliers les plus lestes du monde, & qui par le soin qu'ils avoient eu de se parer, & par la magnificence de leur équipage, faisoient bien juger, que dans cette Chasse galante ce n'étoit pas aux bêtes qu'ils en vouloient.

Crastinie habillée en homme parut si belle aux yeux de Catulle, qu'il ne pouvoit se lasser de la regarder.

Au-

Aurelius s'en apperçût , & le tirant un peu à l'écart : je pense , luy dit-il , que nous ne tarderons guère à vous voir fortement amoureux , & Crastinie achevera de chasser Lesbie de vôtre cœur. Il est certain , répondit Catulle , que je me sens de grandes dispositions à aimer Crastinie , & si je n'appréhendois d'être le Rival de Cesar , je m'abandonnerois à mon inclination , & j'aimerois assésûrement cette belle personne plus que je n'ai jamais aimé mon ingrate. Quoy , reprit brusquement Aurelius , les galanteries de Cesar vous épouvantent ? Je vous croyois les sentimens moins vulgaires : Cesar , continua-t'il , qui n'aime que pour se réjouir pendant quelque tems , ne nuiroit point à un Amant qui aimeroit pour le Mariage. Je le croy , répondit Catulle , mais qui me

me répondra que Cesar n'aimera plus Crastinie, lors qu'elle sera ma femme? Ah! luy dit Aurelius en riant, je n'ai rien à vous répondre sur cela; quand on se sent d'un temperament jaloux, il ne faut point épouser de jeunes personnes qui sont belles, & qui aiment le monde; je pense même qu'on feroit bien de ne se point marier du tout. Vous me connoissez mal, reprit Catulle, je suis si peu jaloux, que si je me marie jamais, je veux que ma femme soit coquette, qu'elle aime le monde, qu'elle se pare, qu'elle s'ajuste, & qu'elle ait des Galans: je veux qu'elle reçoive des visites, & que tous les honnêtes gens soient bien venus chez elle; je ne prétens point me marier pour m'ensevelir avec une sauvage vertu, & je ne voy rien de plus dégoûtant dans le

Mariage qu'une prude, dont l'humeur chagrine vous accable tous les jours de reproches, si vous ne vivez pas en vray misanthrope comme elle. Après tout, je pense que celles qui voyent le plus de monde, sont celles qui font le moins de mal; elles ne sont entêtées que de je ne sçay quelque petite vanité, & elles sont contentes, pourvû qu'on dise qu'elles ont beaucoup de Galants: L'apprehension qu'elles ont d'en perdre quelqu'un, fait qu'elles les traitent tous également, & qu'elles n'accordent aucune préférence dont un mari puisse s'allarmer. A ce que je vois, dit Aurelius, vous seriez un mari fort commode. Si commode, reprit Catulle en riant, que si ma femme avoit de ces galanteries trop fortes, qui font de fâcheux éclats pour les maris, je

pen-

pense que je me contenterois de  
luy dire ce que Terence fit dire  
par un de ses Vieillards , à un  
fourbe de Valet.

# V E R S

T I R E Z

## D E T E R E N C E .

O DAVE itan' contemnor  
abs te.

*M* Eprises-tu si fort mon peu d'ex-  
perience ?

*Me* crois-tu si prive de toute con-  
noissance ,

*Et* si facile à dupper ,

*Qu'*avec un peu plus d'art , il ne  
faille pas feindre ?

*Ah !* quand tu voudras me trom-  
per ,

H 2

Fas

Fai au moins semblant de me  
craindre.

D'où vient donc, luy dit Au-  
relius, que l'attachement de Ce-  
sar auprès de Crastinè vous fait  
de la peine. C'est, répondit-il,  
parce qu'un Galant du rang de  
Cesar est toujours favorisé, ou du  
moins on-croit toujours qu'il l'est;  
il n'y a point de Rivaux qui osent  
luy disputer un cœur, il est tou-  
jours seul, & cent Galans ordi-  
naires ne font pas tant parler les  
gens, qu'un seul comme celui-  
là. Enfin vous penserez sur cela  
tout ce qu'il vous plaira; mais je  
n'aimerois point que ma femme  
eût un Amant pour qui je serois  
obligé d'avoir du respect.

Leur conversation n'eût pas  
fini si tôt, s'ils n'eussent été in-  
terrompus par un Chevalier Ro-  
main

main nommé Ravidus, qui étoit un de ces gens incommodes qui ne scauroient voir deux personnes s'entretenir ensemble avec plaisir, sans venir indiscrettement les aborder souvent, pour leur dire des pauvretez. Catulle & Aurelius pour se défaire de cet homme, rejoignirent le gros de la Compagnie, où la beauté de Crastinie faisoit l'entretien de tout le monde. Un de ceux qui en paroissoient les plus enchantez, dit que dans l'état où elle étoit, elle ressembloit à Juvencius. C'étoit un jeune homme de la première qualité de Rome, spirituel, aimable, honnête, & dont la beauté faisoit alors beaucoup de bruit; on trouva qu'il y avoit effectivement beaucoup de ressemblance entre elle & Juvencius; & Catulle depuis ce tems-là n'appella point autrement

Craſſinie que le beau Juvencius. Il adreſſa à Juvencius tous les Vers qu'il fit pour elle, & il n'y eut que très-peu de perſonnes qui en entendiſſent le myſtere. Écou- tez, dit-il tout bas à ſon Ami, tandis que les autres parloient en- core de cette reſſemblance; écou- tez des Vers que je viens de faire pour Juvencius. C'eſt à dire, pour Craſſinie, dit Aurelius. Ca- tulle ne luy répondit que par un ſigné de tête, & luy dit ces Vers;



VERS

## V E R S

A

## JUVENCIVS.

Mellitos oculos tuos, Juvenci.  
ci.

*SI le Dieu des Amans propice à  
mes desirs.*

*Me laissoit à mon gré le choix de  
mes plaisirs,*

*Il vous rendroit moins farouche,  
Et sur vos yeux charmans je calerois  
ma bouche ;*

*Je les baiserois mille fois,  
Le plaisir m'ôteroit l'usage de la voix,  
Et je pourrois, avant que mon ame  
ravie*

*Eût satisfait son amoureuse envie.*

H 4

Pren-

*Prendre plus de baisers que la bonne  
Cérés*

*Ne fait croître d'épics dans nos se-  
conds guereux.*

Aurelius se fit redire ces Vers deux ou trois fois; & voyant qu'il n'y avoit personne auprès de Crastinie, il s'approcha d'elle, & les luy recita. Elle les écouta avec plaisir, & se tourna du côté de Catulle, qu'elle regarda en sou-riant, & qui ne perdit pas cette occasion de l'entretenir.

Ravidus aussi indiscret qu'à l'ordinaire, vint encore l'interrompre en luy montrant une petite maison, dont la situation luy paroissoit jolie, & qui meritoit bien, à ce qu'il disoit, qu'on en fit la description en Vers. Catulle ne luy répondit rien, & s'adressant à Aurelius: Qu'ay-je fait à  
ce

ce miserable, dit-il, qui l'oblige  
à me persecuter si fort? J'ay bien  
plus d'envie, ajouta-t-il, de faire  
son portrait au naturel pour le  
punir, que la description de cette  
maison qu'il me montre. Il fut  
quelque tems sans parler après ce-  
la, & puis il dit ces Vers qu'il  
venoit de faire.

## V E R S

C O N T R E

R A V I D U S.

Quænam te mala mens, mi-  
selle Ravide?

*Quelle aveugle manie  
T'abandonne si fort à ton mauvais ge-  
nie?* H 5. *Quel*

Quel Dieu contraire à ton hon-  
 neur,  
 Malheureux, vient l'offrir à ma Mu-  
 se en fureur ?  
 Dequoy t'avises-tu de me mettre en  
 colere ?

Te connois-tu quand tu i' en prens  
 à moy ?  
 Quel est donc ton dessein, & que pré-  
 tens-tu faire ?

N'est-ce point que tu veux faire par-  
 ler de toy ?

Oüy, de quelque façon enfin que ce  
 puisse être,

Tu veux être connu :

Hé bien ! on te fera connoître,  
 Mes Vers exposeront tes sottises à nu.

Ravidus entendit ces Vers, il  
 comprit bien qu'ils étoient pour  
 luy, & il devint plus discret.

Cesar au retour de la Chasse don-  
 na un magnifique souper, & après  
 le

le repas on commença une des plus agréables conversations du monde. Il n'y avoit presque personne là qui n'eût infiniment de l'esprit : on parla d'abord de l'aventure de Lucrece , qui étoit alors l'entretien général de toutes les Compagnies. Cesar s'avisa de dire , qu'il n'y trouvoit rien de si nouveau ni de si étrange , & que ce n'étoit pas la première fois que les breuvages amoureux avoient troublé l'esprit de ceux qui les prenoient ; témoin , dit-il , l'Histoire ou la Fable d'Athis , qui est devenue un mystere de Religion : Car enfin , ajoûta-t'il , à parler des choses sagement , il y a bien de l'apparence que la bonne Cybelle étant déjà vieille lors qu'elle devint amoureuse du jeune Athis , luy donna quelque breuvage pour s'en faire aimer ; & que ce breuvage

trop violent fit faire à ce pauvre Garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit. Les Poètes qui ajustent toutes choses à leur maniere, content cette aventure autrement; mais à travers leurs fictions, on ne laisse pas d'entrevoir la verité telle que je viens de la dire; & si Catulle vouloit nous dire ce qu'il en pense, on verroit qu'il est de mon sentiment. Vos sentimens, répondit Catulle, sont si justes & si raisonnables, qu'il est impossible qu'on ne les suive en tout. Mais enfin, reprit le Dictateur, toute flatterie à part, que pensez-vous de l'Histoire d'Athis & de Cybelle? Il est mal-aisé, repliqua Catulle, d'en scavoir certainement la verité, les Historiens ne s'accordent point entre eux; les uns disent que Cybelle fille d'un Roy de Phrygie déjà âgée, devint amoureuse

reuse d'un jeune homme nommé Athis; elle eut avec luy un commerce secret, & devint grosse. Le Roy en fut averti, il fit prendre Athis, & le fit mourir. Cybelle fut si affligée de la mort de son Amant, qu'elle en devint folle, & alla courir les champs comme une furieuse, en faisant des cris pitoyables. Il y en a d'autres qui racontent la chose autrement. Pour les Poëtes, il n'y a point de sujet sur lequel ils soient moins d'accord que sur celuy-là; la plupart veulent qu'Athis étant aimé par Cybelle d'une manière toute pure & toute dégagée des sens, aima plus grossièrement la Nymphé Sangaride; & qu'après il eut tant de honte de s'être rendu par là indigne des innocentes caresses de Cybelle, qu'il se punit luy-même par l'endroit par où il avoit péché. Mais comme

on ne se pique pas trop au Parnasse de ne dire que la vérité, chacun a traité cette aventure à sa mode, & moy-même, qui ne me mêle guère de toucher aux anciennes Fables, je n'ay pas laissé d'ajuster celle-cy à ma façon. Ah! vrayment, dit Cesar, puisque vous avez travaillé sur le sujet d'Athis & de Cybelle, il faut que vous nous fassiez voir ce que vous avez fait. Nous ne sçaurions achever plus agréablement cette journée, qu'en écoutant un Poëme qui ne sçauroit être que très-beau, puis qu'il est de vôtre façon. Tout le monde témoigna la même curiosité que Cesar; & Catulle voyant qu'on faisoit un grand silence, commença à réciter ces Vers.

F A B L E  
D'ATHIS

ET DE  
CYBELLE.

Super alta vectus Athis celeritate maria.

**L'**Aimable Athis fuyant des chagrins  
inconnus,  
Qui causoient dans son cœur mille troubles  
confus,  
Résolut de quitter les lieux de sa nais-  
sance,  
Et chercha du repos dans une longue  
absence.  
Un Vaisseau sur la côte envoie par les  
Dieux,  
Comme

Comme il doutoit encor, vint s'offrir à  
ses yeux.

Il y monte, & ravi de cét heureux pré-  
sage,

Bien-tôt des Phrygiens il toucha le ri-  
vage ;

Il courut vers un Bois, solitaire séjour,

Où près du Mont Ida Cybelle tient sa  
Cour ;

Aussi-tôt il fremit, une fureur secrète

S'empara tout d'un coup de son ame  
inquiète ;

Plus il pénètre avant dans ce Climat  
fatal,

Plus un feu devorant envenime son  
mal.

Tels furent les excès de rage & de co-  
lere,

Qu'excita dans son cœur cette ardeur  
étrangere,

Que s'armant d'un caillou qu'il trou-  
va sous sa main,

Il s'arracha luy-même... Ah! qu'il fut  
inhumain ;

Mais

Mais il ne sentit point sa blessure mortelle.

Il fit pitié pourtant aux Nymphes de Cybelle,

Elles ne purent voir ce forfait odieux,  
Et de leurs belles mains se couvrirent les yeux ;

Cependant de jeune homme Arbis devenu femme,

A de nouveaux transports abandonna son ame.

Au défaut de ma voix, venez à mon secours,

Dit-il, en les prenant, Trompettes & Tambours,

Champêtres Instrumens consacrez à Cybelle ;

Et vous qui m'écoutez, qu'anime un même zele,

Fidèles Compagnons de mes travaux divers,

Qui cherchant la Déesse avez passé les Mers,

Et

Et qui de Cupidon méprisant tous les  
charmes,

N'avez plus rien en vous qui luy prêt  
des armes :

Femmes Bergers jadis, Bergeres desor-  
mais,

Que de profanes feux n'embraseront  
jamais,

Bannissons loin de nous le trouble & la  
tristesse,

Et jusques dans son Temple allons voir  
la Déesse ;

Il est dans le plus fort de ces vastes Fo-  
rêts ;

C'est là qu'en la servant, sous un  
feuillage épais,

On entend ses Hauts-bois, & ses dou-  
ces Musettes,

Qui se mêlent au son des bruyantes  
Trompettes :

Courons, il faut marcher d'un pas pré-  
cipité,

Elle veut de l'ardeur & de l'agilité ;

Hâ-

Hâtons-nous d'augmenter la troupe  
fortunée  
Des Nymphes, dont elle est toujours  
environnée,  
Qui couvertes de Pampre & de Lierre  
nouveau,  
Dansent en sa présence à l'ombre d'un  
Ormeau,  
Et qui jusques au Ciel poussant des voix  
aiguës,  
D'un bruit horrible & saint, font re-  
tentir les nuës.  
Il se teüt, & soudain de champê-  
tres Concerts,  
Par mille cris confus firent mugir les  
Airs.  
Athys qui s'érigeoit en nouvelle Bac-  
chante,  
Répondit d'une voix fatiguée & trem-  
blante;  
Et puis tournant par tout ses furieux  
regards,  
Et jettant sur son dos ses longs cheveux  
épars,

Il

Il part, & dans les Bois court à perle  
d'haleine ;

Ses Compagnons troublés suivent leur  
Capitaine.

Hardis dans leur fureur par de nou-  
veaux chemins,

Jusqu' alors inconnus au reste des hu-  
mains,

Ils arrivent enfin au Palais de Cybelle ;

Mais au lieu d'adorer leur Maitresse  
nouvelle,

Accablez de fatigue, & privés de  
raison,

Ils se laissent tomber sur des lits de  
gazon ;

Là dans un doux sommeil leur ame en-  
sevelie,

Laisse par le repos appaiser sa furie.

Leur sommeil dura peu ; mais quel  
fut leur réveil !

La nuit cedoit à peine aux rayons du  
Soleil,

Lorsque leurs yeux chargés ouvrirent  
la paupière ;

Il

Ils ne se sentoient point de leur fureur  
premiere,  
Leur rai on revenue éclairoit leurs  
esprits;  
Chacun se regardoit, triste, honteux,  
surpris,  
Chacun sans se trouver se cherchoit en  
soy-même;  
Ainsi que leur fureur, leur regret fut  
extrême.  
Atbis plus vivement ressentit ses  
malheurs,  
Et mêla le premier de longs cris à ses  
pleurs,  
Lors qu'il connût quels lieux une ver-  
ve indiscrete,  
L'obligeoit desormais à prendre pour  
retraite,  
Sans que d'aucun respect il pût être  
empêché,  
Il quitta ce Palais qu'il avoit tant  
cherché,  
Et vint en maudissant son humeur trop  
legere,  
Sur

Sur le bord de la Mer, déplorer sa mis-  
sere.

Là sur le sable assis, après mille san-  
glots,

A sa chere Patrie il adressa ces mots:  
Ne vous verray-je plus, ô ma chere  
Patrie!

Dans ces climats deserts finirai-je ma  
vie,

Sous des rochers affreux, & couverts  
de glaçons,

Qui font vivre l'Hyver dans toutes les  
Saisons,

Pleins de Monstres cruels que nourrit  
le carnage,

Uniques habuans de ce terroir sau-  
vage?

Mon aimable Pais que je cherche des  
yeux,

Sur quels bords êtes-vous, sous quel  
Ciel, en quels lieux?

Prisonnier, au milieu d'une Cour  
etrangere,

He-

Helas ! j'appelle en vain mes Amis,  
& mon Pere ;  
O Places de ma Ville ! ô superbes Pa-  
lais !  
Je vous ay donc quittez, & quittez  
pour jamais ?  
Ah ! miserable Athis, & cent fois  
miserable !  
Je ne puis trop pleurer un sort si dépla-  
rable ;  
Depuis qu'à mes Parens je me suis dé-  
robé,  
Dans quels égaremens ne suis-je point  
tombé ?  
J'ay mille fois changé de nom & de fi-  
gure,  
J'ay même violé les Loix de la nature.  
Jadis dans mon pais on me faisoit la  
Cour,  
J'étois de ma Famille & l'honneur &  
l'amour,  
Mille gens occupez du seul soin de me  
p'aire,

Châ-

Chaque jour me rendoient quelque  
hommage sincère ;  
On parfumoit souvent mon passage de  
Fleurs ,  
Par tout je ne trouvois que des adora-  
teurs.

Que je suis misérable, hélas ! de  
tant de gloire ,  
Il ne me reste plus que la triste mé-  
moire ;  
Je ne suis plus Atthis, si charmant &  
si beau ,  
Je suis une Ménade, un prodige nou-  
veau ,  
Un Etre à l'Univers, désormais inu-  
tile ,  
Et de moy-même enfin une moitié ste-  
rile ;  
Ministre de Cybelle, esclave dans ces  
lieux ,  
Victime dévouée au service des Dieux :  
Mais ne puis-je quitter cette affreuse  
demeure ,

Où

Où mille objets d'horreur m'allarme n.  
à toute heure ?

Non, non, mon cher País, je ne  
vous verrai plus :

O douleur ! ô regrets ! mais regrets  
superflus.

Cybelle à ses côtez, invisible & pré-  
sente,

Entendit malgré luy cette plainte inno-  
cente ;

Et soudain détachant un de ses fiers  
Lions,

Qu'on a vûs mille fois venger ses  
passions.

Ministre furieux de ma juste ce-  
lere,

Allez épouvanter, dit-elle, un te-  
meraire,

Qui pense follement se soustraire à mes  
Loix :

Faites qu'en vous fuyant il rentre dans  
mes Bois,

Qu'antour de vôtre col tous vos crins se  
herissent,

Afin qu'en vous voyant ses sens gla-  
cez fremissent.

Courez, & rugissant sur le bord de la  
Mer,

De mille horribles cris faites retentir  
l'air ;

Que les Monstres Marins, que l'Eau  
même insensible,

Que tout s'effraye enfin à vôtre aspect  
terrible.

Ainsi parla Cybelle, & d'un air me-  
naçant

Fit partir aussi-tôt le Monstre obéissant,  
Qui se battant les flancs, & secouant  
la tête,

Comme pour un combat & s'anime &  
s'apprête ;

Les arbres sont brisez par ses élance-  
mens,

Les Echos même ont peur de ses rugisse-  
mens,

L'air

L'air siffle autour de luy, tant sa course  
est rapide :

Il voit le pauvre Athis fugitif & timide,  
Dans sa douleur pouvant à peine respi-  
rer,

Il s'élançe aussi-tôt prêt à le devorer ;  
Tout malheureux qu'il est, Athis  
veut encor vivre,

Il fuit, & le Lion fait semblant de le  
suivre :

Il invoque Cybelle, & dans son Bois  
sacré

Il vient enfin chercher un azile assuré.

Cybelle en son Palais le reçoit, le ca-  
resse,

Le retient pour toujours, & le fait sa  
Prêtresse.

Déesse, exemtez-moy d'une telle  
fureur,

Et de qui vous voudrez allez saisir le  
cœur ;

Que jamais de vous voir il ne me pren-  
ne envie,

*Puis qu'il m'en coûteroit le bonheur de  
ma vie.*

On accabla Catulle de loüanges; mais personne ne le loüa avec tant d'empressement que Crastinie; elle s'approcha de luy, & luy dit à l'oreille mille choses obligantes. Comme il avoit infiniment d'esprit, & un grand usage du monde, il sceût bien profiter d'une occasion si favorable, & il dit à Crastinie, qu'il l'aimoit; mais il le dit d'une maniere si galante, qu'elle ne pût s'en fâcher. L'honnêteté & la douceur avec laquelle elle reçût sa déclaration, acheverent de l'engager, ou du moins de le tromper, & de luy faire croire qu'il étoit engagé: car effectivement il n'étoit pas capable d'aimer autre chose que Lesbie; mais l'envie qu'il avoit de changer, fai-

faisoit qu'il s'imaginoit souvent aimer ce qu'il n'aimoit pas.

Il se retira chez luy, resolu d'employer toutes choses pour se faire aimer de Crastinie; il luy sembloit qu'elle avoit assez de disposition à écouter; il y avoit même des momens où il croyoit avoir fait déjà de grands progrès dans son cœur; cét air de douceur & de facilité qu'il luy avoit trouvé la première fois qu'il l'avoit entretenüe de sa passion, l'avoit abusé, & il se laissa aveugler par une présomption indiscrete qui pensa le ruiner auprès d'elle.

Il crût qu'il y étoit assez bien pour prétendre à de petites faveurs; & un jour qu'on jouïoit chez elle un certain jeu qu'on appelloit l'Aveugle, parce qu'une personne de la Compagnie avoit les yeux bouchez, & étoit ensuite obligée de

de deviner qui étoient ceux qui venoient luy toucher la main. Crastinie faisant l'Aveugle, Catulle vint la baiser, & luy dit ensuite de deviner qui il étoit : Vous êtes, luy répondit-elle en levant le voile qui luy couvroit les yeux, & le regardant avec un air de mépris : Vous êtes, dit elle, le plus temeraire & le moins honnête de tous les hommes ; & vous me ferez plaisir de ne me point voir, tant que vous ferez aussi peu sage que vous êtes.

Catulle vit bien qu'il s'étoit trompé, & il luy demanda pardon de son indiscretion ; mais elle reçût ses excuses avec une hauteur qui le desespera. Il n'étoit pas accoutumé à être mal-traité, & on voyoit bien qu'il avoit dans l'ame un dépit mortel, & qu'il se faisoit une violence terrible pour s'empêcher d'éclater.

Après

Après tout, si l'action de Catulle fut un peu indiscrete, le ressentiment de Crastinie fut aussi trop grand; elle fit faire reflexion sur mille choses, auxquelles on n'eut peut-être point encore pensé. Comme les soins que le Dictateur luy rendoit, commençoient déjà à faire du bruit, on s'imagina que ce grand éclat qu'elle faisoit pour une bagatelle, étoit un jeu concerté pour donner à Cesar une idée avantageuse de sa vertu, qui s'effarouchoit des moindres libertez. Elle croit, disoit-on, que Cesar est également délicat sur le chapitre de ses Maîtresses & de ses Femmes; & elle a ouï parler de cette fameuse réponse qu'il fit un jour au Senat, qui luy demandoit pourquoy il repudioit sa Femme, puis qu'il disoit qu'il ne sçavoit rien de l'intrigue criminelle qu'elle

étoit accusée d'avoir avec Clōdius? Je crois, dit-il, que ma Famille doit être non seulement pure & nette de tout crime, mais exempte même du soupçon & de l'ombre du crime; & je repudie ma Femme, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'elle est accusée. Enfin on trouvoit que Crastinie faisoit un peu trop la severe à contre-tems, & ce procedé luy attira beaucoup d'envie. Cependant Catulle n'oublioit rien pour l'appaiser; & le lendemain n'osant encore aller la voir, il luy écrivit ce Billet, qu'on luy fit lire malgré elle.

C. A.

## CATULLE

AU BEAU

JUVENCIUS.

Surripui tibi dum ludis, mel-  
lite Juvenci.

*Q*'un larcin amoureux me fait  
souffrir de peine!  
Hé quoy! pour un baiser que j'ay pris  
malgré vous,  
Malheureux, me seray-je attiré  
vôtre haine?  
Et rien ne scauroit-il calmer vôtre  
courroux?

SSS

*Vous m'avez accablé de cruelles  
injures,*

I 5

Tati.

Tandis qu'en ma faveur on alloit vous  
 prier ;  
 Votre bouche à mes yeux se faisoit es-  
 suyer ,  
 Comme si mon baiser eût laissé des  
 souillures.

SS

Outre tant de mépris, ne contez-  
 vous pour rien,  
 Que d'un feu plus cuisant mon ame  
 est pénétrée ?  
 Que ce baiser m'a fait plus de mal que  
 de bien,  
 Et qu'un excès d'amour rend ma perte  
 assurée ?

SS

Daignez me regarder avec des yeux  
 plus doux ;  
 Puisqu'un baiser volé, que je suis prêt  
 à rendre,  
 Me fait ainsi punir, sans qu'on  
 daigne m'entendre,

Je

*Je ne vous prendrai plus de baiser malgré vous.*

Ce Billet ne servit qu'à irriter davantage Crastinie; elle trouva mauvais que Catulle l'eût appelée comme à l'ordinaire, le beau Juvencius. C'étoit, disoit-elle, une marque de familiarité qu'elle ne vouloit point luy souffrir, puis qu'il en abusoit, & elle s'offençoit de ce qu'il osoit encore luy parler d'amour. Il n'y eut personne qui ne vît bien qu'elle vouloit, qu'on la traitât en Maîtresse du Maître du Monde, & qu'on eût pour elle les mêmes égards & le même respect qu'on avoit pour luy: on conseilla même à Catulle de parler au Dictateur, & il resolut de le faire; mais Cesar le prévint.

Il le fit venir un jour dans son Cabinet, où il étoit seul, & luy

dit obligamment qu'il sçavoit ses démêlez amoureux, & qu'il vouloit faire sa paix. Catulle le remercia dans les termes qu'on peut s'imaginer; & Cesar l'interrompant: Ne pensez pas, luy dit-il, vous acquitter envers moy par des paroles, je vais vous prier de faire pour moy des choses qui sont bien plus de conséquence que les offices que je m'offre de vous faire auprès de Craftinie. Catulle ne répondit à cela que par une profonde reverence; & Cesar continuant son discours: je ne sçay, dit-il, si vous sçavez que durant le séjour que j'ay été obligé de faire en Egypte, je suis devenu éperduément amoureux de la Reyne Cleopatre; mais il est certain que je n'ay jamais senti de passion si violente que celle que j'ay pour elle: Il faut vous dire aussi que je n'ay peut-être

être jamais été aimé avec autant d'ardeur que je suis à présent aimé d'elle ; elle a en amour des délicatesses que je ne puis vous faire comprendre ; ce qu'on peut trouver à redire , c'est qu'elle est d'une humeur un peu trop jalouse. L'arrivée de Crastinie en ces lieux luy a donné l'allarme , elle m'écrit qu'elle est dans un chagrin mortel ; & comme je la connois , je n'ay pas de peine à le croire. Il faut , mon cher Catulle , que vous alliez la trouver de ma part , & que vous l'assuriez que je n'aime & ne veux jamais aimer qu'elle. Mais, Seigneur, interrompit Catulle, en riant, est-il bien vray que vous ne luy fassiez point d'infidélité, & ne mentirai-je point lorsque je l'assureray que la beauté de Crastinie ne vous touche point le cœur ? S'il est vray, reprit Cesar, que Ca-

tulle soit amoureux de Craftinie, comme on le dit, il connoitra bientôt par les bons offices que je luy rendrai, que je ne suis point son Rival. Au reste, ajoûta-t'il, le voyage d'Egypte n'est point encore tout ce que je veux de vous. Je me suis engagé à donner un Regal aux Dames le jour de la Feste de Venus, & je vous prie d'entreprendre le soin, & de faire en sorte qu'il soit également magnifique & galant. Catulle remercia Cesar de l'honneur qu'il luy faisoit, & luy promit d'exécuter ses ordres le mieux qu'il luy seroit possible; & ensuite comme il vit que ce Dictateur étoit en humeur de trouver bon tout ce qu'il luy diroit; Oseray-je, Seigneur, luy dit-il, vous faire ressouvenir que vous m'avez promis de m'apprendre quelque-une de vos aventures amou-  
reu-

reuses. Il est juste, répondit Cesar, que je vous tiennne ma parole, & puisque nous sommes dans un pais où j'ay fait mes premieres Campagnes & mes premieres Amours, je vais vous raconter mes aventures de Bithynie; je ne doute pas que vous n'en ayez déjà ouï parler, mais ç'aura été sans doute d'une maniere peu avantageuse pour moy. Comme peu de gens ont scû la verité de mon Histoire, & que quelques apparences assez fortes ont appuyé les calomnies que mes ennemis ont publiées, il y a peu de personnes qui n'y ayent ajoûté foy. Il faut donc que je vous dise ce qui a donné lieu aux jugemens injustes qu'on a faits, aux Vers qu'on chante encore tous les jours sur ce sujet, & aux invectives sanglantes de Dolabella, de Curion le pere, & de Bibulus, qui  
p ar

par une raillerie cruelle m'ont appelé la Reyne de Bithynie.

Cesar après cela ayant été quelque temps sans parler , reprit ainsi son discours.



H I.



# HISTOIRE

DE

# CESAR.

**J'**E TOIS encore fort jeune ;  
lors qu'on m'envoya servir en  
Asie, sous le Préteur Thermus,  
qui peu de tems après que je fus  
auprès de luy, m'ordonna d'aller  
en Bithynie faire équiper une flot-  
te, & ensuite de la luy amener. J'o-  
beïs le plus promptement que je  
pûs ; mais comme j'aimois le plai-  
sir,

fir, j'allay passer à la Cour du Roy Nicomede, le temps que je fus obligé de demeurer en Bithynie. Il y avoit peu de mois que ce Roy avoit épousé une belle & jeune Princesse, & les Fêtes de son Mariage n'étoient pas encore finies; il n'avoit aucune Guerre sur les bras, son Etat étoit florissant, ses Peuples vivoient dans l'abondance, & l'amour & les plaisirs faisoient toute l'occupation de sa Cour, qui n'avoit rien de barbare, car on y parloit nôtre langue comme en Italie, & on y voyoit d'aussi belles Dames qu'à Rome, & des Cavaliers qui ne nous cedoient point en bonne mine & en galanterie. Il n'y avoit point de Dame qui n'eût plusieurs Galants, & point d'Homme qui n'eût plusieurs Maîtresses. Je crûs que dans un pais si intrigué & si  
plein

plein d'amoureuses affaires, il me seroit honteux d'être oisif. Je m'attachai donc auprès d'une Parente de la Reine, qui me paroissoit fort enjouée; elle m'écouta le plus favorablement du monde, & elle fit si peu de mystere de ma passion, que toute la Cour en fut instruite, & qu'on ne parla plus d'autre chose. Tout le monde s'empressoit à me servir; & d'abord que j'entrois quelque part, on faisoit si bien que j'étois placé auprès de Cephise; c'étoit le nom de cette belle personne.

Il est certain que le mystere & les obstacles sont de grands assaisonnemens en Amour, & je ne me trouvois point heureux, parce que j'avois eu trop peu de peine à le devenir. Cephise avoit la même délicatesse que moy; nous nous disions à toute heure, que nous nous aimions,

aimions, & nous n'étions effectivement point contents, ny l'un ny l'autre, nous vivions dans une certaine tranquillité, qui approchoit fort de l'indolence.

Je me plaignois un jour de ce que je n'étois point assez aimé; & Cephise me répondoit, que voulez-vous donc qu'on fasse de plus pour vous que de vous voir & de vous écouter tous les jours avec plaisir? La Reine qui nous entendoit, vint se mêler à nôtre conversation, & s'adressant à sa Parente: Non, Cephise, luy dit-elle, vous ne sçavez point traiter l'amour comme il faut, & Cesar a raison de se plaindre. Madame, reparitt-elle en riant, je ne péche que par ignorance, & peut-être que si vous aviez la bonté de m'instruire, Cesar n'auroit pas lieu de se plaindre. Hé bien, reprit la Reine,

Reine, donnez-moy pouvoir de faire l'amour pour vous, & vous verrez de quelle maniere il s'y faut prendre. La proposition parut nouvelle & plaisante à Cephise, elle y donna son consentement, & nous commençâmes la Reine & moy une conversation très-délicate & très-tendre.

Je connus que cette Princesse avoit un esprit extrêmement fin, & un cœur très-capable d'une forte passion; je prenois un grand plaisir à l'entretenir, lorsque Zephirine, qui étoit la personne de la Cour pour qui elle avoit le plus de confiance, vint nous interrompre.

Cette femme avoit beaucoup d'enjouement & de discretion tout ensemble, elle venoit d'imaginer une maniere de divertissement qu'elle nous proposa de  
pren-

prendre, & qu'effectivement on prit. Elle avoit écrit sur autant de Billets qu'il y avoit d'hommes dans la Compagnie, divers ordres galans, & avoit fait mettre tous les Billets dans une Urne. Chacun tira le sien au hazard, & on trouva qu'il étoit ordonné à l'un de donner une Fête; à l'autre de nommer la Dame qu'il aimoit le plus; à un autre de faire des Vers galans. Pour moy, je trouvai cet ordre dans le mien: *Vous écrirez quelque chose sur les Tablettes de la Reine.*

Je ne me fis pas presser pour obéir; & la Reine m'ayant donné ses Tablettes, j'y écrivis ces Vers:



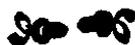
*En vain votre cœur s'examine,  
Il ne peut m'être contesté,  
Vous avez beau faire la fine,*

*Puis-*

*Puisque vous m'avez écouté,  
L'Amour ne veut point qu'on badine,  
Iris, le sort en est jeté.*



*Il n'est plus tems d'être severe,  
Vous avez approuvé mon choix :  
Iris, il est mal de défaire  
Ce que l'on a fait une fois ;  
Pour moy, quand vous seriez légère,  
Je vivrai toujours sous vos Loix.*



*On a veu vôtre ame adoucie,  
Me promettre un tendre secours,  
Ce n'est point une Comedie,  
Que vos feux & que mes amours,  
Ou si c'est une raillerie,  
Ah ! de grace, railions toujours.*

Ces Vers étoient une suite de la  
conversacion que nous venions d'a-  
voir, où elle m'avoit dit plusieurs  
fois

fois qu'elle m'aimoit, ils sont rudes & mal polis, & je ne vous les dis, que parce qu'il faut nécessairement que vous les sçachiez, pour entendre bien la suite de mon Histoire. J'étois jeune alors, & il ne faut pas s'étonner, si les Vers que je faisois n'ont pas toute la justesse imaginable: je me suis un peu exercé depuis, & je vous en montrerai d'autres quelque jour, qui ne me feroient peut-être point de tort dans le monde. Mais revenons à la Reine.

Elle souÿrit en lisant mes Vers, & ne voulut les montrer à personne. Peu de tems après elle me dit tout bas: Souvenez-vous, je vous prie, que je n'ai parlé que pour Cephise, & non point pour moy. Croyez, Madame, luy dis-je à mon tour, que je n'ay parlé qu'à vous, & non point à  
Ce.

Cephise. Oüy, continuai-je, en la regardant d'un air amoureux, e'est à vous que s'adresse tout ce que j'ay dit de tendre & de passionné; & je sens assurément tout ce que j'ay dit. Vous seriez fâché, reprit-elle, que je vous crûsse; & en verité quelle opinion voulez-vous me donner de vous? Et quel fonds pourrois-je faire sur l'amour d'un homme, qui change en si peu de tems? Ah! Madame, repartis-je, il n'y a point de changement en moy; mais je m'étois trompé, je croyois aimer Cephise, & c'étoit vous que j'aimois. La chose est assez nouvelle, dit-elle en riant, qu'on aime sans sçavoir qui l'on aime, & qu'on se méprenne, jusqu'à en conter à celle qu'on n'aime point: mais vous autres Romains, vous avez des finesse & des tours délicats en tout, qui

passent nos connoissances. Il ne faut point raisonner, luy dis-je, sur les effets de l'Amour, l'esprit le plus éclairé s'y perd; je ne sçay pas comment ce que je viens de vous dire a pû se faire; mais je sçay bien qu'il s'est fait, & qu'il n'y a rien de si vray que je vous aime avec toute Pardeur dont je suis capable.

Je luy dis encore une infinité de choses passionnées, qu'elle écouta assez doucement; & je fis si bien, qu'enfin elle crût que je l'aimois, & qu'elle me témoigna qu'elle n'en étoit point fâchée. Nous prîmes nos mesures, pour empêcher que ma passion n'éclatât. Zéphirine nous aida à la cacher, & je me rendis plus assidu que jamais auprès de Cephise.

Il se trouva que peu de jours après on célébra une Fête, où la coutume du Pais veut, que les

les Amans envoient des fleurs à  
leurs Maîtresses ; j'en envoyai à  
Cephise, & pour accorder aussi  
quelque chose à mon Amour,  
j'écrivis ce Billet à la Reine.

C E S A R

A L A

R E I N E

D E

B I T H Y N I E.

**I** Ris, apprenez ma raison,

Pourquoy dans l'aimable saison,  
K 2 On

Où la Nature se pare  
 De son email le plus rare,  
 On vous offre aussi peu de fleurs,  
 Que si l'Hiver selon exerceit ses  
 rigueurs.

Hier, j'en cherchai pour vous dans  
 l'Empire de Flore,

Mais Fleurs aussi-tôt se bâterent d'é-  
 clore,

Et je vis à l'envi voler entre mes  
 mains,

Lys, Roses, Oeillets, & Jasmins.  
 Flore en vain s'opposoit à ces nouveaux  
 miracles.

Mourir auprès de vous  
 Leur paroïssoit un sort si doux,  
 Qu'elles surmontoient tous obsta-  
 cles.

La Déesse enfin s'irrita :

Zephire, vengez-moy, dit-elle,  
 Des honneurs que reçoit une Beauté  
 mortelle.

Zephire alla venger aussi-tôt s'apprêta,

Et

*Et d'un souste rapido animant son ha-  
leino,*

*Vint enlever les fleurs, dont ma main  
étoit pleine.*

*Je vis avec plaisir ce bizarre con-  
roux,*

*Et Flore succombant à ce chagrin  
frivole,*

*Est un honneur pour vous,*

*Qui vaut mieux que les fleurs que son  
Amant me vole.*

Je ne scay par quel caprice Ce-  
phise, qui jusqu'alors avoit été assez  
tranquille sur mon chapitre, & qui  
m'avoit semblé souffrir plutôt mes  
galanteries par habitude & par  
amusement; que par inclination  
pour moy; s'avisa de devenir ja-  
louse à l'occasion de ce Biller, &  
m'en fit de grands reproches. Elle  
trouvoit, disoit-elle, qu'il étoit  
plus glorieux de recevoir des excu-  
ses si galantes, que de recevoir tou-

tes les fleurs du monde. Je luy fis mille protestations d'amour & de fidelité, mais elle ne me crût pas trop; & soit qu'elle eût du chagrin de ce que la Reine luy enlevoit un cœur qu'elle croyoit à elle; soit qu'effectivement elle m'aimât, elle fit tout ce que la jalousie la plus forte peut faire faire aux plus passionnées Amantes, elle épia mes démarches avec un soin extrême; & enfin elle découvrit ma véritable passion de la manière que vous allez sçavoir.

Il arriva en Bithynie un de ces hommes, qui se piquent de prédire des choses long-tems avant qu'elles arrivent; sa réputation se répandit d'abord à la Cour, & les femmes sur tout eurent une fort grande curiosité de le voir. La Reine fut une de celles qui eut le plus d'envie de l'entretenir; elle envoya chez moy

moy pour me demander si je vou-  
lois l'accompagner chez le Devin.  
Comme on ne me trouva pas, on  
laissa un Billet de sa part; j'avois  
été toute l'après-midi avec le Roy,  
que je quittai d'assez bonne heu-  
re, parce qu'il luy prit une fièvre,  
qui l'obligea à le mettre au lit.

Je ne retournai chez moy qu'à  
la nuit, & en entrant je trouvai  
le Billet de la Reine. Comme je  
n'ajoute pas grande foy aux Predi-  
ctions de ces Devins de profession,  
qui sont presque tous des impo-  
steurs, dont les rêveries font sou-  
vent bien de la peine à ceux qui les  
écoutent, je tâchai de détourner la  
Reine du dessein qu'elle me pro-  
posoit, & je luy envoyai pour cela  
certains Vers que j'avois faits autre-  
fois sur le sujet des Devins. Je  
m'en souviens encore, & il faut  
que je vous les dise.

C E S A R  
A LA  
R E I N E  
DE  
B I T H Y N I E.

**N**E portons point nos yeux sous ces  
voiles épais,  
Qui d'un long avenir nous cachent les  
secrets ;  
Ne nous amasons point à réduire en  
pratique  
Les préceptes trompeurs de cet Art  
chimerique,  
Qui promet aux mortels, curieux de  
leur sort,

De

De leur dire & le genre & l'heure de  
leur mort.

Iris, sans consulter cette vaine science,  
Vivons dans le repos d'une sage igno-  
rance;

Soit qu'il nous reste encor à vivre un  
siècle entier,

Ou bien que de nos jours nous voyions  
le dernier,

Ne nous repaissons point, d'un espoir  
temeraire,

Ménageons bien un tems, dont la  
course legere,

Fait avancer vers nous la vieillesse à  
grand pas,

Et détruit, sous les jours, les plus char-  
mans appas.

S'il s'offre des plaisirs, faisons-nous de  
les prendre;

Et croyons pour perdu ce qui se fait  
attendre.

Remettre au lendemain, n'est-ce pas  
un abus?

*Demain nous ne serons tous deux  
peut-être plus.*

Au dessous de ces Vers il y avoit quatre ou cinq lignes de lettres qui paroissent mises au hazard, & si bizarrement assemblées, qu'on n'eût pas crû qu'elles pussent faire un sens raisonnable; j'avois appris à la Reine cette maniere d'écrire, dont je me fers encore dans les affaires importantes; elle avoit une clef pour déchiffrer mes Lettres, & elle étoit si accoutumée à ces caracteres mystérieux, qu'elle les lisoit presque aussi aisément que les lettres ordinaires.

Je luy mandois, que j'étois d'avis de profiter de l'indisposition du Roy, & qu'elle congédiât sa Cour de bonne heure, parce que je ne manquerois pas d'aller à son appartement par l'escalier dérobé, par où  
j'a-

j'avois coûtume d'y aller; je donnai mon Billet à un Esclave, qui en avoit souvent porté de ma part à Cephise, laquelle par malheur sortoit de la chambre de la Reine, comme il y alloit entrer. Elle s'aperceût qu'il avoit un papier à la main, & luy demanda ce que c'étoit? Il ne fit point de difficulté de luy montrer mon Billet, & elle n'en fit point de l'ouvrir. Elle ne pût deviner ce que signifioient ces caracteres, dont je vous ay parlé; mais elle ne douta point qu'il n'y eût une grande liaison entre la Reine & moy. Et ne cherchant qu'à se vanger de l'outrage qu'elle croyoit qu'on faisoit à sa beauté, & qu'à nous embarrasser, elle ordonna à mon Esclave de me dire qu'on m'attendoit chez la Reine; ce qu'elle fit par la raison que vous allez voir.

Mon Esclave comprit bien alors qu'il avoit fait une faute ; mais il n'osa pas m'apprendre son étourderie, & se contenta de me rapporter qu'on luy avoit dit, que l'on m'attendroit. Comme cette réponse étoit juste à mon Billet, je ne luy fis aucune question, & me disposai à aller chez la Reine.

Cependant Cephise irritée au dernier point, resolvoit de perdre cette pauvre Princesse, & de me punir de mon infidélité. Elle m'avoit fait faire la réponse que je viens de vous dire, parce qu'elle ne doutoit point que je ne vinsse aussitôt, & qu'elle esperoit ainsi de nous avoir entre ses mains la Reine & moy, comme deux victimes qu'elle devoit à son ressentiment. Elle alla donc, fort assurée du succès de son entreprise, à l'appartement du Roy, & luy fit dire qu'elle avoit à  
luy

luy découvrir des choses qui importent extrêmement à son repos, à son honneur, & au bien de son Etat. On la fit entrer, & le Roy l'ayant fait asséoir auprès de son lit, elle commença par luy dire, qu'elle avoit une douleur extrême d'être obligée de luy parler contre des personnes qui luy étoient très-cheres; mais que comme elle voyoit trop clairement qu'on le trahissoit, & qu'elle ne sçavoit pourtant point de quelle nature étoit la trahison qu'on luy faisoit, elle avoit cru que son silence feroit criminel, d'autant plus, ajoûtoit-elle, Seigneur, qu'il y a peut-être quelque conspiration contre votre vie.

En achevant cette Harangue, elle luy mit mon Billet entre les mains, & luy raconta de quelle maniere il étoit tombé entre les siennes. Il ne comprit rien, non.

plus qu'elle, aux quatre ou cinq lignes qui étoient au dessous de ces Vers ; mais cela ne servit qu'à l'irriter davantage. Il étoit naturellement défiant & soupçonneux ; & ce qu'il s'imagina de plus doux dans cette aventure, fut que Sebastide, c'étoit le nom de la Reine, m'avoit promis de me le livrer, que je l'enverrois à Rome, & qu'on réduiroit en Province son Royaume, déjà tributaire & soumis à la République.

Plein de semblables pensées, il se leva tout furieux, & s'étant fait donner une Robbe, il passa chez la Reine, suivi de deux hommes seulement, & de Cephise. Comme elle ne sçavoit rien de tout ce qui se tramoit contre elle, & qu'elle n'avoit point de mes nouvelles, elle étoit fort tranquille dans sa chambre avec toutes ses Femmes. La  
pré-

présence du Roy, en l'état qu'il étoit, la surprit extrêmement; elle connut bien à sa maniere & à ses yeux troublez, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque chose de fort extraordinaire. Seigneur, luy dit-elle, en se levant toute effrayée, qu'avez-vous? Sommes-nous menacez de quelque malheur? Vous n'avez rien à craindre pour vous, luy dit-il, d'un ton aigre & irrité, vos nouveaux amis scauront bien vous conserver; mais daignez au moins par pitié m'apprendre tout ce que je dois craindre? Il luy montra en même tems mon Billet, & luy demanda l'explication de ces caracteres embarrassans.

Sebastide fut d'abord troublée, rêva quelque tems à ce qu'elle avoit à dire, pâlit & rougit plusieurs fois en un moment. Enfin; comme elle avoit une présence d'esprit ad-  
mi-

mirable, elle se remit, & répondit à Nicomede avec une douceur & une assurance qui l'étonnerent : Qu'elle m'avoit proposé d'aller voir le Devin ; que je n'avois pas été d'humeur à y aller ; que mes Vers n'avoient pas besoin d'interprétation ; que pour ces lettres mises sans ordre, & peut-être sans autre dessein que d'embarasser, elle n'y comprenoit rien non plus que luy ; que c'étoit une de mes galanteries ordinaires, & que Cephise qui me connoissoit, sçavoit bien que je faisois souvent mille choses pour me réjouir en donnant de la peine aux autres. Il a peut-être crû, continua-t'elle, que je me mettrois en tête de trouver un sens juste, où il n'y en a sans doute point, & qu'il auroit lieu de me railler de ma simplicité. Mais enfin, dit-elle encore d'un air à persuader, puisque  
cet-

cette plaisanterie vous fait de la peine, il faut aller trouver Cesar, & l'obliger à dire nettement ce qu'il a prétendu signifier par ces lettres sans suite & sans liaison.

La maniere dont elle parla déconcerta terriblement Cephise, & fit un peu revenir le Roi à lui; il étoit toujours amoureux d'elle; elle étoit ce soir-là plus belle que jamais, son trouble & sa rougeur ne servoient qu'à lui donner de Péclat; & plus il la regardoit, plus il s'adoucissoit. Il trouvoit tant d'innocence & tant de simplicité dans ses réponses, qu'il ne sçavoit plus que penser; il se tournoit tantôt du côté de Cephise, qui n'osoit plus rien dire; & tantôt du côté de sa Femme, qui s'appercevant de l'embarras où il étoit, se conduisit avec toute l'habileté possible.

Elle

Elle se mit à lui faire mille reproches des soupçons qu'il avoit contre elle, & en même tems elle laissa couler quelques larmes qui acheverent de desarmer Nicomede. Il se jeta à ses genoux, lui demanda pardon de ses emportemens, & la conjura d'oublier son injustice. Elle faisoit la difficile, & sa résistance embrazoit de plus en plus ce Prince credule. Enfin leur reconciliation alloit se faire, & Cephisetoute confuse songeoit déjà à se retirer, lorsque ma mauvaise fortune fit tout d'un coup changer de face aux affaires.

Il y avoit, comme vous l'avez pû connoître, par ce que je vous ai dit, un escalier dérobé à l'appartement de la Reine, dont personne n'avoit la clef qu'elle & le Roi; ceux qui avoient fait le Pa-  
lais

lais avoient ménagé ce dégage-  
ment secret pour servir dans ces  
occasions où les Rois sont quel-  
quefois obligez de prendre la fui-  
te, pour éviter la fureur d'un  
Peuple seditieux. Sebastide m'en  
avoit donné la clef, & je m'en  
servois pour aller la voir la nuit.

Comme mon Esclave m'avoit  
dit qu'elle m'attendoit, je ne  
manquai pas d'aller chez elle à  
peu près à l'heure où je crûs qu'il  
n'y auroit plus auprès d'elle que  
les personnes de nôtre confiden-  
ce. Je fus surpris de ne trouver  
personne au haut de l'escalier pour  
me recevoir. Zepherine avoit  
côûtume d'y être; je ne laissai  
pourtant pas d'avancer, m'affu-  
rant sur la réponse qu'on m'avoit  
faite.

Le Cabinet de la Reine avoit  
deux portes, l'une du côté de la  
cham-

chambre, qui par mal-heur étoit toute ouverte; l'autre du côté de l'escalier, laquelle répondoit en droite ligne à celle de la chambre. Sebastide étoit assis & avoit le dos tourné du côté de la porte de son cabinet, le Roi étoit à ses genoux, de sorte que sans que je le pussè voir il avoit la veüe sur la porte de l'escalier; je l'ouvris assez brusquement, & vous pouvez penser qu'au bruit que je fis, il n'y eut personne dans la chambre qui ne fremît, par des raisons différentes.

J'entre donc dans le moment que la Reine & lui se racommo-  
doient, & alloient s'embrasser:  
Ah! ma Reine, m'écriai-je, pen-  
sant n'être entendu que d'elle &  
de ses confidentes, que je suis  
heureux! Le Roi se leva brus-  
quement, & me voyant arriver  
par

par cet escalier secret dont il n'y  
avoit qu'elle & lui qui eussent la  
clef; il ne douta plus qu'il ne fût  
trahi; & la premiere chose qu'il  
fit, fût de se saisir du cimenterre  
d'un de ceux qui l'avoient suivi;  
il arrêta ensuite la Reine qui s'é-  
toit levée, & qui vouloit s'enfuir,  
& il leva le bras comme s'il eût  
voulu lui couper la tête.

Vous pouvez vous imaginer ma  
surprise & le trouble où j'étois;  
je jugeai d'abord que j'étois per-  
du si je faisois paroître la moin-  
dre frayeur du monde; je tirai  
donc l'épée & regardant Nicome-  
de avec des yeux menaçants: Je  
te declare, lui dis-je, que cette  
Princesse est sous la protection  
de la Republique; & si tu lui fais  
le moindre outrage, tu dois te  
préparer au plus honteux & au  
plus cruel de tous les supplices. Je  
par-

parlai si fierement, & avec tant d'autorité, que Nicomède ne s'imagina jamais que je fusse tout seul; il crût au contraire, que j'avois des troupes aux environs de son Palais, & qu'au premier signal mes gens entreroient par le même endroit par où j'étois venu. Dans cette opinion, il n'osa rien faire qui pût m'aigrir davantage; il se contenta de me dire, que si j'entreprendois de me saisir de sa Personne, il poignarderoit sa femme à mes yeux, & qu'après cela il ne se foucieroit guères de mourir. Il ajoûta, que si je voulois le laisser retirer, & me retirer moy-même sur mes vaisseaux, il étoit prêt de me jurer par tout ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, qu'il lui pardonneroit la perfidie qu'elle lui faisoit, & qu'il la considereroit comme une per-

personne que la Republique prote-  
geoit ; qu'il informeroit ensuite  
le Senat de toutes choses , & qu'il  
lui obéiroit en tout.

Je voulus l'obliger à souffrir  
que la Reine se retirât avec moi  
sur mes vaisseaux , ne croyant pas  
qu'elle pût être en seûreté auprès  
de lui ; mais elle-même n'y vou-  
lut jamais consentir , & me con-  
jura de la laisser avec le Roi son  
Epoux , & de prendre le parti  
qu'il m'offroit. Je me retirai  
donc ; & lui , à ce que j'ai sceû  
depuis , se contenta de lui dire  
qu'elle se preparât à aller le len-  
demain à un Château fort , qu'il  
lui nomma ; il la quitta ensuite ,  
& alla dans son appartement , où  
vous pouvez croire qu'il ne passa  
pas la nuit fort tranquillement.  
Pour moi j'allai droit à mes vais-  
seaux , agité des plus funestes pen-  
sées

ées qui puissent tourmenter un homme amoureux.

Sebastide tremblante & pâle, Nicomede furieux & ayant le bras levé pour la poignarder, étoient des images qui me suivoient par tout. Je passai sur mes vaisseaux deux jours entiers dans des frayeurs continuelles, sans pouvoir apprendre aucunes nouvelles certaines de la Reine ni de Zephirine; soit à cause du peu d'adresse de ceux que j'employai, soit à cause de la garde exacte que Nicomede faisoit faire aux portes du Palais. Enfin, vaincu par mon amour, je resolus de tenter la plus hardie entreprise du monde. J'étois assez jeune, & j'avois les traits assez délicats pour pouvoir me travestir en femme; Je le fis, & j'allai à l'appartement de Zephirine, qui ne me reconnoit qu'après  
que

que l'ayant tirée à l'écart, je lui eûs dit mon nom.

Comme nous nous entretenions de l'état de mes affaires, & qu'elle me faisoit espérer de me mener au Château où étoit la Reine, le Roi survint & entra si brusquement, que je n'eus pas le tems de me cacher; il jetta les yeux sur moi, & demanda qui j'étois. Zepherine lui répondit avec beaucoup de présence d'esprit, que j'étois la fille d'une de ses amies, qui demouroit à la campagne, & qui l'avoit priée de me donner à la Reine. Nicomede qui commençoit déjà à s'adoucir, parce qu'on lui faisoit entendre qu'il n'y avoit qu'un peu de legereté dans la conduite de sa femme; ce qu'il croyoit d'autant plus volontiers qu'il le souhaitoit, à cause du violent amour qu'il

*Tom. II.*

L

avoit

avoit toujours pour elle. Le Roi, dis-je, repliqua fort honnêtement, qu'il vouloit bien que la Reine me prît à son service.

Zephirine me mena dès le lendemain la voir. Cette belle Princesse étoit dans un accablement de douleur, qui faisoit pitié aux plus insensibles: La tristesse étoit peinte sur son visage, & elle pleuroit si souvent, que ses yeux étoient tout humides: Son visage étoit abatu, son teint étoit pâle, & il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit guères dormi depuis cette malheureuse nuit dont je vous ai parlé. Nous la trouvâmes seule dans un cabinet, qui étoit dans le jardin, au bout d'une grande allée de Citronniers. Sa parure étoit fort negligée, elle n'avoit qu'un petit habit de gaze noire; ses cheveux n'étoient point attachés,

chez ; & ils flottoient negligement sur sa gorge, qui étoit d'une blancheur à éblouir. Pour elle, elle étoit languissamment couchée sur un petit lit de repos, couvert d'un satin couleur de feu. Je vous avouë que dans cet état elle étoit si charmante, que je ne croi pas qu'il fût possible de la voir sans l'aimer. Elle embrassa Zéphirine en pleurant, d'abord qu'elle la vit ; & quoi que je me tinssé un peu éloigné, j'entendis qu'elle lui disoit en soupirant, que fait Cefar ? Zéphirine qui vouloit la surprendre agréablement, lui répondit ; Cefar est le plus content du monde, & je puis vous assurer que présentement son cœur nage dans la joye. Ah ! ingrat ; s'écria-t'elle ; & en même tems se mit à pleurer. Oüi, Madame, lui dis-je alors, en me jet-

tant auprès de son lit, & en baignant une de ses mains, ouï, César est le plus content & le plus heureux du monde, puis qu'il a veu vos beaux yeux répandre des larmes pour l'amour de lui. Elle tourna vers moi ses yeux baignez de larmes, & me reconnut aussitôt. Ah! mon cher César, dit-elle en pressant entre ses deux bras ma tête, que j'appuyois sur elle; vous vivez, mon cher César, & vous ne m'avez point oubliée? Moi, ma Reine, lui dis-je, vous oublier? La mort même ne sauroit effacer dans mon cœur votre image que l'amour y a gravée. Nous nous dîmes après cela tout ce qu'un violent amour peut inspirer de tendresses.

Zéphirine n'étoit point d'avis que je demeurasse auprès de la Reine; la Reine même que l'amour

mour rendoit encore plus craintive; me conseilloit de retourner avec Zephirine; mais ma passion l'emporta sur leur prudence: je demeurai auprès de ma belle Reine, & j'y passai quelques mois dans les plus grands plaisirs du monde.

Cependant Nicomede devenoit tous les jours plus traitable, il se rendoit aux raisons des plus sages de son Conseil, qui luy représentoient que s'il écrivoit au Senat, il se rendroit luy-même la Fable de tout l'Univers; que son aventure, où après tout il n'y avoit du côté de la Reine qu'un peu de jeunesse, seroit regardée d'une autre maniere; & qu'il auroit toute sa vie le chagrin d'avoir ruiné la reputation d'une jeune Princesse, qu'un peu de moderation pouvoit aisément ramener & guerir de ces petits entêtemens ordinaires

aux belles personnes de son âge.

Nicomede croyant donc que j'étois retourné auprès de mon Preteur, comme j'en avois fait courir le bruit, ne songea plus qu'à se raccommo-der avec Sebastide, & qu'à bien vivre avec elle. Il vint un jour la voir, & me trouva auprès d'elle. Leur entretien fut fort court; mais il s'approcha de moy, & soit qu'il eût envie de plaisanter, soit qu'effectivement je luy plusse, il me fit mille protestations, & m'offrit tout ce qu'un Roy amoureux peut offrir à une de ses Sujettes. L'aventure me parut réjouissante, & je resolu de la pousser plus loin: Je jouai donc mon rôle le mieux que je pûs, & le Roy s'en retourna fort passionné.

D'abord qu'il fut parti, je contai à la Reine ce qui venoit de m'ar-

m'ar-

m'arriver: comme nous étions tous deux eunes, & d'une humeur fort enjouée, nous ne fîmes pas grande reflexion aux suites que pouvoit avoir la malice que nous voulions faire au Roy; & il fut arrêté entre nous, que je n'oublierois rien de tout ce qui pouvoit servir à l'enflâmer davantage.

Je n'eus pas de peine à y reüssir, il venoit tous les jours nous voir, il me faisoit mille galanteries, & d'abord que je luy eus témoigné que la solitude où nous étions m'ennuyoit extrêmement, il nous ramena à la Cour. J'y soutins mon personnage avec la même hardiesse que j'avois fait jusqu'alors. Cependant on dit que des Gens d'Affaires de Rome, ayant quelque chose à régler avec Nicomede, me reconnurent parmy les filles de la Reine un jour qu'il leur donnoit à man-

ger ; & c'est peut-être le rapport de ces Gens-là qui a donné lieu aux calomnies de mes ennemis.

Il me pressoit extrêmement de satisfaire sa passion , & ne sçachant plus comment me démêler , je luy donnois des rendez-vous dont j'avertissois la Reine, qui ne manquoit pas d'y venir, & de faire tous les éclats que la jalousie a coûtume de faire faire. Nicomede étoit au desespoir, & ce qui le desoloit , étoit , qu'il prenoit avec moy des mesures dont il ne faisoit confiance à personne ; il croyoit que je n'étois pas moins exact que luy à garder le secret. Cependant , me disoit-il , la Reine sçait jusqu'aux moindres bagatelles que je vous dis. J'avouë que son embarras me réjouïssoit , & que j'eussè peut-être été d'humeur à le faire durer encore long-tems.

Mais

Mais je receûs des Lettres de ceux que j'avois envoyez avec la flotte au Preteur Thermus , qui me faisoient connoître qu'on parloit de moy dans les troupes d'une maniere très-defavantageuse , & que j'aurois peut-être bien de la peine à effacer la méchante impression que mon absence donnoit de moy. On me mandoit en même tems que l'Armée se préparoit à aller faire le siege de Mitylenes , & que si je ne me trouvois pas à cette occasion , il ne falloit pas que deormais je songeasse à porter les armes.

Il est certain que la bonne ou la méchante opinion que les hommes ont de nous , dépend presque toujours des premieres démarches que nous faisons dans le monde ; si elles sont heureuses , elles font naître pour nous une certaine esti-

me générale qui prévient tellement en nôtre faveur, qu'on s'aveugle ensuite, pour ainsi dire, sur les fautes que nous faisons. Au contraire, si nous entrons dans le monde par des faux pas, nous ne nous relevons presque jamais, & les actions du monde les plus éclatantes & les plus belles, qui acquerreroient une gloire infinie, si d'autres que nous les faisoient, évitent à peine le blâme & la censure, lors que nous les faisons. C'est à mon sens la chose du monde la plus injuste, que de vouloir juger de toute la vie d'un homme par sa jeunesse, c'est vouloir que le hazard en décide; ce qui est contraire à toute sorte de justice & de bon sens. Je dis que le hazard en décide, parce que je suis persuadé que la bonne ou la méchante conduite d'un jeune homme

me

me n'est qu'un pur effet du hazard; & il faut conter pour rien tout ce qu'on fait dans un âge où la raison n'est point assez formée pour faire un discernement juste du vray bien ou du vray mal; ny assez forte pour surmonter par reflexion un certain penchant qui nous fait trouver du goût dans le vice, & aimer le déreglement. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui surmontent ce penchant; mais c'est qu'ils ne le font point par reflexion; & que comme je vous ay déjà dit, les vertus, ou les vices de la jeunesse dépendent de l'occasion, qui suivant qu'elle se présente favorable ou contraire, bonne ou méchante, détermine de jeunes esprits à faire bien ou à faire mal. Il faudroit donc attendre l'âge de maturité pour juger certainement des hommes; mais c'est

ce que toutes les raisons imaginables n'emporteront jamais sur la coutume.

Les reflexions que je fis sur moy-même, après avoir lû les Lettres dont je viens de vous parler, me rendirent si triste, que la Reine s'apperceût du changement de mon humeur, & m'en demanda la raison; je ne luy en fis point de mystere, & elle eut la générosité de me conseiller de préférer la gloire à l'amour; ce fut le parti que je pris. Je donnai quelques jours à cette aimable Princesse, pour la disposer à se separer de moy; & enfin après que nous eûmes l'un & l'autre répandu bien des pleurs, je quittai mon habit de femme, & me derobai du Palais.

J'ay scû depuis, que mon départ fit beaucoup de bruit à la  
Cour;

Cour; & je vous dirai tantôt de quelle maniere toutes choses s'éclaircissent. Cependant, je me rendis à Mitylenes, auprès du Preteur; le Siege n'étoit pas encore fort avancé & l'envie que j'avois de rétablir ma reputation, me précipita dans tant d'occasions dangereuses, que je ne puis attribuer qu'aux soins tout particuliers de quelque Genie favorable qui veilloit sur moy, le bonheur que j'ay eu d'en sortir. Je fis durant le Siege tant d'actions hardies & surprenantes, qu'après la prise de la Place, le Preteur me donna une de ces recompenses militaires, que nous appellons Couronnes Civiques. Voilà quels ont esté mes premiers Exploits de Guerre & d'Amour; mais vous serez peut-être bien aise de sçavoir ce qui se passa à mon sujet en Bithynie après mon départ.

Ni

Nicomede fit faire de grandes perquisitions, & il vouloit absolument ſçavoir ce qu'étoit devenue ſa chere Asphalie; c'eſt ainſi qu'on m'appelloit dans mon déguiſement. Il ne ſe trouvoit perſonne qui pût luy apprendre de mes nouvelles; il entra dans un chagrin qui penſa être bien funeſte à bien des gens; il alla ſ'imaginer que la Reine m'avoit fait empoifonner; il luy donna des Gardes, & fit arrêter Zephirine, qu'il crût être complice du crime, parce que lorsqu'il luy avoit demandé qui j'étois, & d'où j'étois? Elle luy avoit répondu, qu'elle avoit des raiſons très-importantes qui l'empêchoient de ſatisfaire ſa curioſité ſur cela. Il luy fit faire ſon procès régulièrement, & la condamna à mourir, ſur le refus qu'elle faiſoit de parler. Comme on la conduiſoit au lieu

où

où on devoit luy trancher la tête, la Reine luy envoya dire qu'elle la prioit de tout avouer; & on avertit aussi-tôt le Roy, que Zepherine vouloit luy parler. Il la fit venir dans son appartement, & après qu'elle luy eut demandé pardon, elle luy conta toute mon aventure de la maniere que je viens de vous la dire. Il l'écouta sans l'interrompre; & après qu'elle eut achevé son recit, il fut encore long-tems sans parler. Enfin sortant d'une profonde réverie: Il faut, dit-il, que je pousse vôtres ingratitude à bout, & qu'après vôtres perfidie, je vous témoigne tant de bonté, que la honte & le regret d'avoir offensé un Roy si généreux, soient pour vous un supplice plus cruel que la mort même. Je vous pardonne, ajouta-t'il, toutes vos trahisons; &  
pour

pour tant de bonté , je ne vous demande que de cacher à tout le reste du monde les raisons que j'avois de vous traiter avec plus de rigueur.

Il alla ensuite trouver la Reine, & après luy avoir reproché fort doucement ses infidelitez, il luy dit qu'il vouloit tout oublier; mais qu'il la prioit d'avoir à l'avenir une conduite plus régulière. Un procédé si plein de douceur & de franchise toucha Sebastide, qui naturellement étoit bonne; elle se jeta en pleurant aux pieds du Roy, luy jura de n'aimer jamais que luy; & luy a si bien tenu sa parole, que lorsque deux ou trois années après je repassai en Bithynie, à peine luy-même pût-il obtenir qu'elle me vit. Elle me pria de ne la regarder plus que comme une amie, qui auroit toujours beau-

coup

coup de consideration pour moi ,  
mais qui ne seroit plus capable  
des mêmes foiblesses qu'elle avoit  
euës. Et elle ajoûta, que comme  
elle se défiolt touj ours de l'amour  
d'elle-même & de moy , elle  
me prioit de la considerer tou-  
jours un peu, & de ne la jamais  
voir.

Je fus si charmé de ce change-  
ment peu ordinaire, & de l'union  
sincere dans laquelle le Mary &  
la Femme vivoient, que je ne  
pouvois me lasser d'admirer la pru-  
dence de l'un, qui avoit si bien  
scû ramener un jeune esprit par  
la douceur; & le bon naturel de  
l'autre, qui avoit si bien répondu  
à l'honnêteté qu'on avoit eüe pour  
elle. Je partis plein d'estime pour  
l'un & pour l'autre, après leur  
avoir fait mille protestations d'a-  
mitié. Il ne s'est depuis ce tems-  
là

là. présenté aucune occasion de les servir, que je ne l'aye embrassée avec joye.

Le Dictateur ayant ainsi fini son recit, à Catulle de se souvenir de la Fête de Venus, dont il luy avoit promis d'avoir soin, & que pour luy il alloit voir Crastinie, à qui il parleroit si fortement en sa faveur, qu'il l'assuroit par avance qu'elle ne feroit plus l'irritée. Il sçavoit bien ce qu'il promettoit, & ce qui arriva ensuite a fait croire que Crastinie & luy agissoient de concert. Elle receût Catulle avec tant d'honnêteté, elle eut même pour luy tant de petites bontez secrètes, qu'elle l'attacha entièrement à elle. Il fut son Amant déclaré, & on ne parla plus d'autre chose que de son mariage avec Crastinie, dont les nouvelles allerent même jusqu'à Rome, & affige-

fligerent sensiblement Lesbie ; car enfin cette belle personne, de l'infidélité de qui Catulle se plaignoit si souvent, avoit toujours pour lui la plus grande passion du monde ; & quoy que toutes les apparences fussent contre elle, elle étoit en effet la plus constante, la plus délicate, & la plus mal-heureuse Amante qui ait jamais aimé ; mais il n'est pas encore tems de démêler tout cecy. Le jour de la Fête de Venus, que Cesar avoit choisi pour le Regal qu'il vouloit donner, étant venu ; Catulle, qui, comme nous avons dit, en avoit le soin, fit distribuer la veille une infinité de copies de Vers les plus délicats & les plus passionnez du monde, qu'il avoit faits pour le magnifique Regal, qu'il appella la Fête de Venus.

L'An-

L'Antiquité nous a laissé peu  
d'Ouvrages aussi beaux que ces  
Vers-là ; & je croy qu'on sera bien  
aise de les trouver ici.

V E R S  
P O U R  
L A F E S T E  
D E  
V E N U S.

Cras amet qui nunquam ama-  
vit : quique amavit cras  
amet.

*H*âtez-vous d'aimer, jeunes  
cœurs,  
Qui

Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines ;  
 Et vous qui dès long-tems soupirez  
 dans ses chaînes ,  
 Amans dans ces beaux jours redoublez  
 vos ardeurs.



Le doux Printems , dont l'aimable  
 verdure  
 Semble d'un long sommeil retirer la  
 Nature ,  
 Nous invite à faire l'Amour ;  
 Les Hymens des Oyseaux célèbrent son  
 retour.  
 Les Bois même échauffez par les Eaux  
 caressantes ,  
 Que le Ciel amoureux  
 Se plaît à repandre sur eux ,  
 Mêlent par cent baisers leurs feuilles  
 renaissantes.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
 Qui

Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines,  
 Et vous qui dès long-tems soupirez  
 dans ses chaînes,  
 Amans dans ces beaux jours redou-  
 blez vos ardeurs.

— —

Venus dans le Printems, sortit du sein  
 de l'Onde,  
 Alors au milieu des Poissons,  
 Elle fit triompher l'Amour en cent sa-  
 çons,  
 Et prononça ces mots en arrivant au  
 monde.

— —

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
 Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines,  
 Et vous qui dès long-tems soupirez  
 dans ses chaînes,

Amans

Amans dans ces beaux jours redoublez  
vos ardeurs.

☞

C'est elle, c'est l'ardeur que par tout  
elle inspire,

Qui donne à l'Orient ses trésors pré-  
cieux;

Nous lui devons les présens du  
Zephire,

Dont le souffle gracieux

Enrichit nos jardins en caressant sa  
Flore,

De Roses & de Lys qu'il fait pour elle  
éclore.

C'est elle qui la naît

Allume ces beaux Corps, dont la clarté  
nous luit;

Elle leur livre une amoureuse  
guerre,

En leur montrant les beautés de  
la Terre.

Ces Amans lumineux

Sur

Sur les aimables Fleurs, dont ils sont  
amoureux,

Versent de precieuses larmes,

Qui relevent les charmes,

Dont elles se servent contre eux.

Cette liqueur suspendue

Sur elles le matin forme un Crysta  
charmant,

Qui brillant à noire veüe,

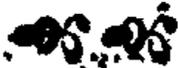
Leur sert de nourriture ensemble &  
d'ornement.

Par cet heureux sercin la Rose rejoüe,

Dans son bouton demi fleuri,

S'ouvre après au Soleil qui lui sert de  
mari,

Et seche en la baisant cette amoureuse  
playe.

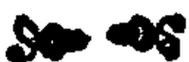


Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,

Qui n'avez point d'Amour senti les  
doucees peines,

Et vous qui des long-tems soupirez  
dans

dans ses chaînes,  
Amans dans ces beaux jours redoublez  
vos ardeurs.



Les Nymphes vont sortir de leurs som-  
bres retraites,

Venus veut qu'au son des Musettes,

Elles viennent à ses côtes,

Faire paroître leurs beautez

Dans cette Fête charmante.

L'Amour sera sans arc & sans car-  
quois ;

Il n'aura rien dont la veüe épouvante,

Si lon se range sous ses Loix,

Ce sera l'effet de ses charmes,

Et non pas de ses armes.

Allez, Nymphes, allez,

Ne craignez point qu'Amour vous  
blesse ;

Que vos cœurs toutefois d'un vain  
orgueil enflez,

N'insultent point à sa foiblesse ;

L'Amour est toujours dan gereux,

Tom. II

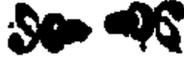
M

Et

Et s'il faut vous parler sans feindre,  
Lors qu'au lieu d'étonner par des fers,  
par des feux,

Il fait le doucereux,

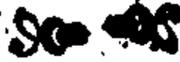
C'est alors qu'il est plus à craindre.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
Qui n'avez point d'Amour senti le  
douce peines,

Et vous qui dès long-tems soupirez  
dans ses chaînes,

Amans dans ces beaux jours redoublez  
vos ardeurs.



Diane, durant ces mysteres,

Dont on veut bien l'avertir,

Tu pourras, si tu veux, empêcher de  
sortir

Tes Nymphes trop severes.

Ce-

Cependant laisse en paix les Lions & les  
Ours,

Dont Venus aura soin d'apivoiser la  
rage ;

Fai cesser dans les Bois le meurtre & le  
carnage,

Et n'ensanglante point la Fête des A-  
mours.

Si tu ne te picquois de trop de mo-  
destie,

On te prieroit d'être de la partie ;

Tu verrois mille Amans

Satisfaire leurs tendresses,

Et pour plaire à leurs Maîtresses,

Y divertir tous les jeux charmans

Apollon y viendra mêler sa Symphonie ;

Ceres & Bacchus en serant,

Et tous apporteront

Un peu d'agréable folie.

Laisse donc dans tes lieux que le Sort

Te a soumis

Venus & ses Amis ;

Retire-toi, sage Délie.

— — —

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
 Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines,  
 Et vous qui des long-tems soupirez  
 dans ses chaînes,  
 Amans dans ces beaux jours redoublez  
 vos ardeurs.

— — —

Tandis que tu te reposes,  
 Souffre qu'assise au milieu des  
 Forêts,  
 Sur un trône de Myrthe environné  
 de Roses,  
 Que les Amours ont fait ex-  
 près,  
 Venu régler toutes choses,  
 Venez charmantes fleurs  
 De la Montagne Hyblée,  
 De vos plus douces odeurs  
 Parfumer l'Assemblée  
 Et

Et vous, Nymphes, souvenez-  
vous

Que parmi des plaisirs si doux,  
On a souvent senti d'amoureuses allar-  
mes.

Et que l'Amour souvent a sçû blesser  
sans armes.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
Qui n'avez point d'Amour senti les  
doucees peines,  
Et vous qui dès long-tems soupirez  
dans ses chaînes,  
Amans dans ces beaux jours redou-  
blez vos ardeurs.



Une rosée amoureuse & fertile,  
En r'animant tous l'Univers,  
Rendra nos Bœrages plus verts,  
Et la Terre à germer plus prompte &  
plus facile. M. 3 L'Air

L'Air qui l'embrasse ainsi qu'un  
 tendre Epoux,  
 Par ses écoulemens la flate & la ca-  
 resse,  
 Et luy donne au Printems des marques  
 de tendresse,  
 Dont nous profitons tous.  
 Déjà Venus elle-même,  
 Qui veut que tout le monde  
 aime,  
 Se repand dans tous les corps,  
 Et par des secrets ressorts  
 Fait sentir sa puissance  
 De qui tous les mortels ont reçu la  
 naissance.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
 Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines,  
 Et vous qui dès long-temps soupirez  
 dans vos chaînes,  
 Amans dans ces beaux jours redou-  
 blez vos ardeurs. Si

50 05

Si vous sçavez vòire Histoire,  
Romains, vous sçavez qu'à Ve-  
nus

Rome doit toute sa gloire ;  
C'est elle qui vainquit Turnus,  
Qui fit qu'Enée épousa Lavinie,  
Et que Mars amoureux de la belle  
Silvie,

La fit Mere de Romulus.

Elle inventa ces Fêtes amou-  
reuses,

Qui dans vos murs nouvellement  
bâtis,

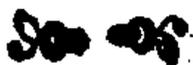
Attirerent jadis

Les Sabines trop curieuses,  
De qui vos fiers Ayeuls eurent bien-  
tôt des Fils.

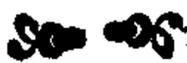
Rome luy doit ainsi sa naissance  
divine ;

Elle luy doit Cesar, qui tient entre  
ses mains

Le sort de tous les humains,  
Et tire de Vénus son illustre origine.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
Qui n'avez point d'Amour senti les  
doucees peines,  
Et vous qui dès long-tems soupiraz  
dans ses chaînes,  
Amauz dans ces beaux jours redou-  
blez vos ardeurs.



Vénus approche, & son Fils l'accom-  
pagne,  
Les Champs en paroissent plus  
beaux,  
Et les Bois sont chargez de mille fruits  
nouveaux.

L'Amour aime la Campagne,  
On dit qu'il y naquit, & qu'un ber-  
ceau de fleurs

Pre-

Préparé par la Terre,  
 Recéut ce petit Dieu des cœurs,  
 Qui sçait leur faire une si douce guerre.

Se os

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
 Qui n'avez point d'Amour senti les  
 douces peines,  
 Et vous qui des longs tems soupirez  
 dans ses chaînes,  
 Amans dans ces beaux jours redou-  
 blez vos ardeurs.

Se os

Les Moutons font l'amour dans les  
 plaines fleuries,  
 Les Bergers amoureux dansent dans  
 les Prairies,  
 Les Oiseaux dans les Bois chantent à  
 tous momens

Leurs amoureux tourmens;

M 5

Les

Les Cignes envoieez sur les bords du  
Méandre,

De ces feux dans les eaux ne scauroient  
se défendre.

Entens sous ces Ormeaux  
Ces Nymphes que les Dieux changerent  
en Oiseaux,

Les filles de Teree,

Dont l'ame sous des corps nou-  
veaux,

D'amour encore pénétrée,

Ne peut hair ce Dieu qui causa tout  
leurs maux.

Taisons-nous, de leurs chants les boca-  
ges resonnent,

Et les Bergers contens,

Présent l'oreille aux airs que ces Oi-  
seaux entonnent;

Ah ! quand reviendra mon  
Printems ?

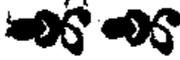
Mais c'est assez parler, les Muses  
m'abandonnent,

Apollon même est las

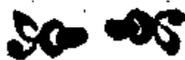
De

*De suivre un discoureur qui ne perd  
point haleine :*

*Cessons, & ne l'obligeons pas  
A nous fermer la veine.*



*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
Qui n'avez point d'Amour senti les  
doucees peines,  
Et vous qui dès long-tems soupirez  
dans ses chaînes,  
Amans dans ces beaux jours redoublez  
vos ardeurs.*



*Le jour de la Fête toute la  
Cour de Cesar s'habilla d'une ma-  
niere très-galante ; les Dames  
étoient en Nymphes, & les Hom-  
mes en demi-Dieux; mais si magni-  
fiques les uns & les autres, qu'il*

n'y a peut-être jamais eu de Spectacle si beau que la marche de cette Troupe superbe, qui partit au lever du Soleil, pour se rendre à une demie lieuë du Palais de Cesar, dans un lieu où Catulle avoit fait préparer tout ce qui étoit nécessaire pour les divertissemens qu'on devoit prendre durant deux ou trois jours.

Tout ce qu'il y avoit de jeunesse de qualité à Rome, qui aimoit la dépense & les plaisirs, étoit auprès de Cesar, qui dès le tems qu'il commandoit dans les Gaules avoit gagné leur amitié, soit en leur prêtant de l'argent, soit en leur offrant sa protection, lors qu'ils avoient de méchantes affaires. De sorte qu'on peut dire que dans cette Cour, la bonne mine & l'air galant des Chevaliers ne cedit point à la beauté des Dames, qui  
quoy

quoy qu'elles ne fussent pas toutes Romaines, avoient pourtant toutes je ne sçai quel air de majesté qui les faisoit prendre pour des Divinitez.

Eunoë Reine de Mauritanie, pour qui Cesar avoit quelques tendresses de cœur; & la jeune Nise Princesse de Bithynie, fille du Roy Nicomede & de cette belle Reine, dont il raconta l'Histoire à Catulle de la maniere qu'on vient de dire: Ces deux Princeses dis-je, marchoient à la tête des Dames. Elles étoient toutes deux si belles, quoy que leurs beautez fussent differentes, que s'il eût fallu juger entr'elles, on n'eût sceû à qui donner le prix. Eunoë avoit déjà passé la premiere jeunesse, & étoit un peu brune; mais elle avoit une si grande régularité dans les traits, & je ne

ſçai quoy de ſi relevé & de ſi  
majestueux dans la phyſionomie,  
que la jeuneſſe, l'embonpoint, la  
blancheur & la vivacité de Ni-  
ſe ne luy faiſoient point de  
tort.

Ceſar conduiſoit les Hommes,  
& quoy qu'il fût dans un âge aſſez  
avançé, il avoit encore ſi bonne  
mine, qu'il effaçoit la plûpart des  
jeunes gens; il avoit la taille gran-  
de & proportionnée, beaucoup  
de ſanté, quoy qu'il eût le viſa-  
ge maigre, le teint blanc & uni,  
les yeux noirs, bien fendus &  
pleins de feu; joignez à tout cela,  
qu'il avoit une pature ſi riche &  
ſi brillante, qu'il étoit preſque  
impoſſible de le regarder. On  
ſçait qu'il a aimé les Pierreries &  
les Bijoux juſqu'à l'excès; il y  
en a même qui ont dit, qu'il  
ſe porta la guerre dans la gran-  
de

de Bretagne, qu'à cause qu'on luy avoit assuré que cette Isle étoit pleine d'une infinité de Pierres précieuses, d'une beauté & d'une grosseur extraordinaire. On peut croire qu'étant devenu le Maître du Monde, il s'étoit contenté, & qu'il avoit une quantité prodigieuse de Perles & de Diamans; il le fit bien voir le jour de cette Fête, dont nous parlons. Son habillement & le harnois de son cheval en étoient tout cou-

verts. On arriva enfin au bruit des Haut-bois & des Trompettes auprès d'une petite coline toute couverte de bois, au bas de laquelle il y avoit une grande Prairie occupée par un Ruisseau qui serpen-  
toit au milieu. Catulle avoit fait élever au pied de la coline un beau Palais tout de verdure : on voyoit

voyoit de grands Sallons, les uns  
 ovales, les autres quarrez, & au  
 dessus des dômes il y avoit de dif-  
 ferentes figures. Tout cela étoit  
 fait de planches jointes ensemble,  
 & couvertes au dedans & au de-  
 hors de branches d'arbres, dont  
 les feuilles étoient extrêmement  
 vertes, & de fleurs qu'on y avoit  
 attachées d'espace en espace. Il  
 y avoit même des courts & des  
 jardins separez par des murailles  
 de verdure ; ce n'étoit par tout  
 que Citronniers & qu'Orangers,  
 qu'on avoit fait porter dans des  
 quaiſſes magnifiques, dont les  
 peintures représentoient les vic-  
 toires de César. On avoit placé  
 sur la coline de grands réservoirs  
 d'eau qui descendoit par des éa-  
 naux dans les jardins, & y fai-  
 soit en divers endroits des cas-  
 cades & des fontaines. Au des-  
 sus

sus de la porte du Palais, qu'on appelloit le Palais de Venus, on lisoit ces Vers.

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,  
Qui n'avez point d'Amour senti les  
doucees peines,  
Et vous qui dès long-tems soupirez  
dans ses chaînes,  
Amans dans ces beaux jours redou-  
blez vos ardeurs.*

Dans les Salles du Palais d'un côté, on trouvoit ceux-cy,

*L'Amour paroît ici sans arc & sans  
carquois ;*

*Si l'on se range sans ses loix,  
Ce sera l'effet de ses charmes,  
Et non pas de ses armes.*

D'un autre côté, on lisoit ces autres Vers.

*Nym-*

*Nymphes, souvenez-vous  
Que parmi des plaisirs si doux,  
On a souvent senti d'ambigieuses allar-  
mes,*

*Et que l'Amour souvent a sçû blesser  
sans armes.*

Dans la Prairie qui étoit au devant du Palais, on voyoit des troupes de Bergers & de Bergeres galamment habillées, qui dansoient au son des Musettes. A la porte du Palais une troupe de Joueurs d'Instrumens & de Musiciens, envoyez par Apollon, vint recevoir Cesar & les Dames. Un peu plus avant, & en differens endroits, on trouva differentes troupes; les unes représentant les Ministres de Bacchus, les autres ceux de Cérés, de Pomone, de Priape, & de Flore. Chaque troupe venoit offrir aux Dames des fruits, des fleurs, des parfums,

fans des liqueurs, & des essences. A la porte de la premiere Salle, une infinité de petits Enfans, les plus beaux & les plus joliment habillez du monde, representoient de petits Amours. Dans la Salle, une troupe de Graces vint saluer les Dames, & les conduisit dans un grand Sallon; c'estoit l'endroit le plus délicieux de ce Palais enchanté; il étoit tout jonché de fleurs, il avoit la plus belle vue qu'on pût souhaiter; d'un côté sur les Jardins, & de l'autre sur la Prairie; & par des machines qui ne paroissent point, on y faisoit tomber une espece de rosée d'Eaux de senteurs très-douces.

Ce fut là que par un magnifique repas, commencerent les plaisirs de la Fête de Venus, qui durerent trois jours entiers. Il seroit

seroit long & difficile d'en faire un détail, il suffit qu'on sçache que les Spectacles, les Concerts, les Promenades, & tout ce qui peut contribuer à la joye, se trouvoit dans cette Fête.

¶ Catulle y eut toute sorte de sujets de se louer de Crastine, elle n'entretint presque que luy, & elle luy dit mille choses tendres & obligantes ; en sorte qu'il crût qu'elle l'aimoit effectivement, & qu'il se reprocha à luy-même de ne la pas assez aimer : car il avoit à Aurelius, qu'il ne sentoit point pour elle, ces ardeurs, ces ravissements, ces inquietudes qu'il sentoit autrefois pour Lesbie : C'est, disoit-il ensuite pour s'excuser, que chaque chose a son tems ; j'étois plus jeune alors ; j'aimois avec plus de violence, & j'aime à présent avec plus de raison.

Les

Les Fêtes étant finies, Catulle songea à partir pour l'Egypte, selon qu'il l'avoit promis à Cesar; il prit donc congé de Crastinie, en l'assurant qu'il l'aimeroit toujours, & monta sur un Brigantin que le Dictateur luy avoit donné, & fit voile du côté d'Alexandrie. En partant, il laissa sur sa table un Billet pour Aurelius, qui y trouva ces Vers.



A

Commendo tibi me, ac meos  
 amores,

**AURELIUS.**  
 Commendo tibi me, ac meos  
 amores,

*Je mets entre vos mains, & mes  
 Amours & moy ;  
 Car enfin, quoy qu'absent, je suis con-  
 jurer son ame  
 Je les confie à votre bonne foy,  
 Conservez-les contre vous-mé-  
 me,  
 Je ne crains point ces Gens de grands  
 soins occupés,  
 Qu'accablent mille affaires ;  
 Mais vous par qui tant de Maris  
 trompez,*

Ont

Ont enfin renfermé leurs Epouses le-  
geres :

Qui ne songez qu'à vos plai-  
sirs,

Et dont jamais l'Amour n'a trompé  
les desirs.

Oùi, je vous crains, je crains cét air  
de confiance,

Que vous donne vôtre bon-  
heur;

Mais faites-en ailleurs l'expe-  
rience,

Et laissez-moy sans trouble occuper un  
seul cœur.

Si l'amitié, si mes prieres,

Ne vous empêchent pas d'être de mes  
Rivaux,

Puissiez-vous souffrir tous les  
maux;

Que jadis chez les Grecs souffroient les  
adulteres.

Peut-être que Catulle par ces  
Gens

Gens accablez de soins & d'affaires, avoit prétendu marquer César ; mais on verra par la suite de cette Histoire, que ce Dictateur étoit assurément le plus dangereux de ses Rivaux.

*Fin du Second Tome.*





# T A B L E

De ce qui est contenu  
dans les Tom. I. & II.

*M*iser Catulle desinas ineptire. Pag. 6

HISTOIRE DE CATULLE  
& de Lesbie. II

ODE POUR DIANE.

*Diana summa in fide.* 20

*Ille mi par esse Deo videtur.* 25

Tom. II.

N

CA-

# T A B L E.

CATULLE A LESBIE. 29

VERS POUR LE MOINEAU  
de Lesbie.

*Passer delitia mea puella.* 30

*Quintilia formosa est multis.* 36

*Salve nec minimo pœlla naso.* 39

PLAINTE SUR LA MORT  
du Moineau de Lesbie.

*Lugete, ô Veneres Cupidinesque.* 47

VERS A LESBIE.

*Vivamus, mea Lesbia, atque ame-  
mus.* 51

VERS A LESBIE.

*Queris quot mihi basiationes.* 53

VERS

# T A B L E.

VERS SUR L'INCONSTANCE  
du Sexe.

*Nulli se dicit mulier mea nubere  
maile.* 56

CATULLE A LICINIUS.

*Hesterno, Licini, die otiosi.* 63

VERS A LESBIE.

*Dicebas quondam solum te nosse Ca-  
tullum.* 78

VERS A LESBIE.

*Odi & amo, quare id faciam for-  
tasse requiris.* 80

VERS A GELLIUS.

*Non ideo Gelli sperabam te mihi fi-  
dum.* 87

N 2

AU-

# T A B L E.

## AUTRES CONTRE GELLIUS.

<i>Gellius est tenuis , quidni , cui tam bona mater.</i>	89
<i>Gellius est pulcher.</i>	96

## VERS A IPSITILLE.

<i>Amabo , mea dulcis Ipsitilla.</i>	98
--------------------------------------	----

## VERS A CÆLIUS.

<i>Cæli Lesbia nostra , Esbia illa.</i>	101
---	-----

## VERS A LICINIUS.

<i>Si quicquam mutis gratum , accep- tumve sepulchris.</i>	113
--	-----

## CATULLE A FURIUS, & à Aufelius.

<i>Furi &amp; Aureli comites Catulli.</i>	116
---	-----

TO-

T A B L E.

TOME SECOND.

A FURIUS.

*F*Uri cui neque servus est, neque  
arca. Pag. 125

V E R S A V A R U S.

*Suffenus iste, Vare, quem probe  
nosti.* 135

V E R S T I R E Z D E P L A U T E.

*Diva Astarte hominum Deorumque  
vis.* 152

S U R L A S M Y R N E D E C I N N A.

*Smyrna mei Cinna nonam post deni-  
que messem.* 161

N 3

V E R S

# TABLE.

## VERS DE TERENCE.

*O Davè uan' contemnot abste.* 171

## VERS A JUVENCIUS.

*Mellitos oculos tuos, Juvenci.* 175

## VERS CONTRE RAVIDUS.

*Quenam te mala mens, miselle Ra-  
vide?* 177

## FABLE D'ATHIS ET DE Cybelle.

*Super alta vectus Athis celeri rate  
maria.* 183

## CATULLE AU BEAU JUVENCIUS.

*Surripui tibi dam ludis, mellite Juvenci.* 201

Hi.

# T A B L E.

HISTOIRE DE CESAR. 209

CESAR A LA REINE DE  
Bithynie. 219

CESAR A LA REINE DE  
Bithynie. 224

VERS POUR LA FESTE DE  
Venus.

*Cras amet qui nunquam amavit : qui-  
que amavit cras amet.* 260

A AURELIUS.

*Commendo tibi me, ac meos amo-  
res.* 286

1871

THE

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE

LAND OFFICE

1871

ALBANY:

WEDDING

AND

WEDDING

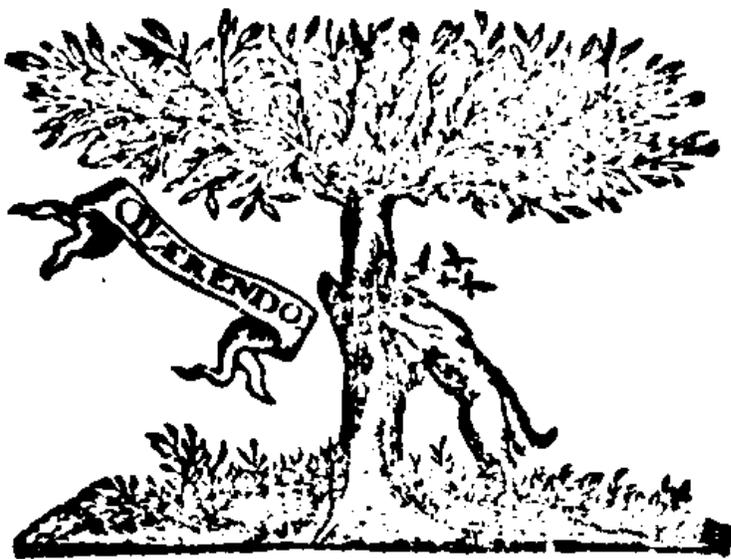
1871

L E S  
A M O U R S  
D E  
C A T U L L E.

Par Mr. DE LA CHAPELLE.

*Nouvelle Edition revue &  
corrigée.*

TOME TROISIE'ME.



A A M S T E R D A M,  
Chez les Héritiers  
D'ANTOINE SCHELTE.

---

M D C X C I X.





LES  
AMOURS  
DE  
CATULLE.

**C**ATULLE ayant eu un vent favorable arriva bien-tôt à Alexandrie, il commençoit déjà à découvrir le Phare célèbre, dont la structure & la situation merveilleuse faisoient un des plus beaux effets du monde, & il en consideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui se connoît parfai-

*Tome III.*

A

te-

tement en toutes choses.

Ce Phare étoit une Isle qui se trouvant placée au milieu de la mer, à peu près à une stade d'Alexandrie, y faisoit un Port dont l'accès étoit très-difficile; Ptolomée Philadelphie y avoit construit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuse, au haut de laquelle on allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faisoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre; beaucoup d'Egyptiens avoient bâti des maisons dans cette Isle, & étoient venus s'y établir; de sorte que le Phare étoit une espece de petite Ville, que le même Ptolomée, dont nous venons de parler, avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un mole ou une espece de digue qu'il avoit fait élever dans la mer.

Sur

Sur le Port on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aspect de la mer, & de l'autre celuy d'un théâtre superbe qui servoit de Citadelle, & avec qui il communiquoit par des lignes & des fortifications très-bien entendues; ce Palais étoit si vaste, il étoit orné de tant de Dômes superbes, de Tours & de Pavillons, dont les pointes dorées ébloûissoient ceux qui le regardoient, qu'on l'eût plutôt pris pour une Ville que pour la maison d'un seul homme. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les édifices se commandoient les uns les autres avec tant de régularité, qu'il sembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une espece d'amphithéâtre.

Catulle ne pouvoit se lasser

A 2

d'ad-

d'admirer tant de beautez ; lors qu'il fut agréablement surpris par un spectacle aussi magnifique que galant , & qui luy sembla avoir quelque chose de l'enchantement.

Il entendit d'abord un concert merveilleux de flûtes, de hauts-bois & de lyres ; cette Symphonie étoit mêlée de voix qui chantoient des airs tendres & passionnez ; il tourna la tête du côté où se faisoit le concert , & il vit une petite Flotte composée de sept ou huit Galeres qui voguoient lentement sur la mer ; elles étoient ornées de riches peintures , leurs mâts étoient dorrez ; les cables étoient de foye mêlée d'or , les voiles étoient d'étoffe en broderie de différentes couleurs , les pavillons de même , les rideaux en étoient renoüez avec de gros cordons d'or & attachez à  
des

des agraffes de pierrerie ; dans l'une de ces Galeres étoient les Joueurs d'instrumens ; dans une autre les Chantres , tous habillez d'une maniere finguliere & galante ; une autre portoit des gens qui brûloient des pastilles & répandoient des effences dont tout le rivage étoit parfumé ; dans une autre , on voyoit des femmes couvertes de guirlandes , & de feuillages , qui tenoient des corbeilles pleines de toutes sortes de fleurs. A côté d'elles des hommes vêtus à peu près de la même maniere , portoient de grands bassins d'or chargez de fruits en pyramides. Le reste des Galeres étoit plein des plus belles personnes du monde de l'un & de l'autre sexe ; dont les habits étoient si riches & si brillans , qu'il étoit impossible de les regarder , lorsque le Soleil donnoit dessus.

Au milieu de ces petits Vaiffeaux paroiffoit une Galere plus grande & plus superbe que les autres ; la prouë étoit d'or, garnie de perles & de diamans, & chargée d'un relief où l'on voyoit des figures de differens animaux faites au naturel ; les voiles étoient de pourpre, garnie tout autour d'une groffe crépine d'or & femée de chiffres en broderie d'argent, les cordages étoient tout d'or & d'argent, & le corps de la Galere qu'on n'avoit pû s'empêcher de faire de bois, étoit fi bien doré, que l'or même ne paroiffoit pas plus beau ; les rames étoient toutes entieres d'argent, tout le long des bords regnoient de gros feftons de fleurs d'orange & de jasmin, foûtenus d'espace en espace par de petits Amours de vermeil doré. Au milieu  
lieu

Lieu de cette Galere sur un grand tapis couleur de feu broché d'or, on avoit élevé un petit thrône tout brillant d'émeraudes & de rubis, au dessus il y avoit un dais de drap d'or, & autour paroïssotent de belles filles vêtues en Nymphes & en Nereïdes; & de jeunes enfans habillez en Amours, qui tenoient des évantails en leurs mains pour rafraîchir l'air; les rameurs représentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajustement sauvage ils ne laissoient pas d'avoir je ne sçai quoi d'agréable.

Sur le petit thrône dont nous venons de parler, étoit assise l'admirable Cleopatre, dans un habit pareil à celui que les Peintres donnent à la Déesse Venus; elle avoit à ses côtez Iras & Charmion, ses deux cheres confidentes qui ne

l'abandonnerent jamais , & qui lui furent si fidelles , que lors qu'après la défaite d'Antoine, cette belle & mal-heureuse Reine fut contrainte à se faire mourir , elles ne voulurent pas lui survivre , & furent trouvées par les gens d'Auguste mourantes aux pieds de leur Princesse , dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ses plus riches habits sur un lit de parade , qu'elle même avoit fait dresser. Derrière elle étoit ce même Apollodore de Sicile qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adresse de la porter jusques dans le Palais d'Alexandrie où Cesar étoit investi par Achillas , & les Egyptiens qui s'étoient revoltez.

Catulle avoit ouï dire mille choses surprenantes des richesses & de la magnificence de Cleopatre ,

tre, qui surpassoit en cela les Maîtres du monde: cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il est vrai aussi que le hazard avoit fait qu'elle étoit ce jour-là tout ce qu'elle avoit de plus superbe; il y avoit fort peu de temps qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Césarion* du nom de César, qui, à ce qu'elle disoit, en étoit le père. Et d'abord qu'elle fut en état de sortir, elle voulut célébrer la naissance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna durant plusieurs jours à sa Cour. Ce fut pour cette occasion qu'elle fit équiper cette Flotte si galante & si riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en servit depuis dans une autre rencontre plus importante, lors qu'étant mandée par Antoi-

ne qui étoit pour lors Maître de la plus grande partie du monde; & auprès de qui on l'avoit accusée d'avoir donné de puissans secours à Crassus, elle s'embarqua sur la Riviere de Cydnus pour l'aller trouver, & mena un équipage si magnifique, qu'on eût dit qu'elle alloit plutôt pour triompher que pour se justifier.

Les Historiens les plus sinceres, & qui exagerent le moins donnent de si hautes idées de sa magnificence dans les festins, de sa richesse dans les meubles, & de sa profusion en tout, que si on n'avoit beaucoup d'estime pour eux, on prendroit ce qu'ils en disent pour des fables. Ce qui est certain, c'est qu'Antoine qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprès d'elle grossier, peu délicat & avare. Ca-

Catulle se trouvant assez près de la Flotte pour être apperceû, fit arrêter son Brigantin, & éleva sur la poupe un grand Etendart qui étoit une espece de Pavillon, sur lequel paroissoient les Aigles Romaines & le Portrait de Cesar; Cleopatre jetta les yeux dessus & le reconnut; elle envoya aussi-tôt Apollodore dans un esquif où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, & ensuite il le conduisit dans la Galere de la Reine.

Catulle voyant de plus près les choses qu'il avoit admirées de loin, fut si surpris & si charmé, que quoy qu'il eût infiniment d'esprit, il parut embarrassé, & ne fit pas un compliment fort regulier. Ce qui lui causa cette grande surprise, ne fut pas tant la magnificence de Cleopatre, que Cleopatre elle-même. Cette Princesse n'a-

voit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majesté & de grandeur une beauté si touchante, je ne sçai quoi de si tendre & de si passionné paroïssoit dans ses regards pleins de feu, qu'il étoit impossible de la considérer sans émotion. Elle s'appercevoit bien de l'effet que sa beauté faisoit, & elle prenoit plaisir à augmenter par des manieres engageantes, & par mille choses agréables qu'elle disoit, le trouble que sa présence excitoit dans les cœurs. Elle étoit d'une taille grande & proportionnée; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillants & bien fendus; & quoi qu'elle fût d'un país où les excessives ardeurs du Soleil noircissent un peu les Habitans, elle avoit le teint si délicat, la peau si belle & si blanche,

che , qu'elle surpassoit en cela les femmes qui naissent dans les pais les plus froids. On peut juger quelle étoit alors sa beauté dans cette premiere jeunesse , par l'éclat qu'elle conservoit encore long tems après dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans , lors qu'après la perte de la Bataille d'Actium , la mort d'Antoine , & une infinité d'autres malheurs qui lui arriverent tout de suite, Auguste vint la voir dans une espece de tombeau où elle s'étoit enfermée. Il la trouva dans un desordre terrible , couchée sur un petit lit de repostendu de noir , & n'ayant sur elle qu'un manteau fort simple de toile d'argent doublé d'une gaze noire ; elle n'étoit point coëffée, ses cheveux, dont elle avoit arraché une grande partie, lui tom-

boient négligemment sur les épaules & sur la gorge , où les marques des coups qu'elle s'étoit donnez dans son desespoir paroissoient encore. Ses yeux étoient battus , son visage étoit pâle & maigre , sa voix étoit foible , & elle ne disoit pas deux mots de suite sans pousser plusieurs soupirs. Cependant elle parut encore si belle dans ce pitoyable état , qu'Auguste eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur lui , pour s'empêcher de se perdre au même écueil , où trois des plus grands hommes de la terre avoient échoué ; c'est à dire , que peu s'en fallut qu'il ne devint amoureux de cette même Reine , que le jeune Pompée , Jules César & Antoine avoient aimée avec tant de passion , qu'ils avoient abandonné pour elle le soin de  
leurs

leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de juger que lors que Catulle la vit, elle étoit la plus belle personne du monde, son esprit ne charmoit pas moins que sa beauté ; & peu de gens entroient en conversation avec elle qui n'en fussent enchantez ; elle sçavoit une infinité d'agréables choses ; elle avoit toujours aimé les Lettres & les Scavans ; elle avoit beaucoup étudié ; & on dit que jamais Antoine ne lui fit de présent qui lui fût plus agréable, que celui de la fameuse Bibliothèque de Pergame, où il y avoit deux cens mille Volumes qu'il lui donna, & qu'elle mit en la place de la Bibliothèque des Ptolomées ses ayeux, qui avoit été brûlée durant la guerre que César fut obligé de faire en Egypte :  
cette

cette Reine possédoit parfaitement cinq ou six langues étrangères , & il n'y a peut-être jamais eu de Princesse en qui tant de grandes qualitez se soient trouvées unies.

D'abord qu'elle eût lû les Lettres de Cesar , & qu'elle eût appris la reputation de Catulle , elle n'entretint plus que luy , & durant tout le reste du jour , qui se passa en plaisirs & en réjouissance , elle luy fit tant d'honnêtetez , que l'homme le plus vain du monde auroit eu un grand sujet d'en être content. On le logea dans un appartement magnifique auprès de celuy de la Reine ; & le lendemain elle voulut elle-même luy faire voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où se voyent encore aujourd'huy les trois célèbres Pyramides , qu'on met-

toit

roit alors au nombre des miracles du monde ; elle le fit entrer dans le tombeau d'Alexandre , dont le corps se voyoit encore tout entier du temps d'Auguste ; enfin elle luy fit remarquer tous les endroits du Nil , & luy montra entre autres celuy qui est si renommé , où ce fleuve se séparant en deux bras qui vont se rejeter dans la mer par deux bouches différentes , forme une espece de triangle qu'on a appelé *Delta* , du nom d'une Lettre Grecque qui ressemble à un triangle ; ce fut-là que Cesar termina la guerre d'Egypte , par la défaite entière des troupes du dernier Ptolomée , qui se perdit luy-même dans les eaux , en voulant se sauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande Galerie , qui étoit un des plus beaux

beaux endroits de son Palais ; on y voyoit une infinité de belles Peintures. Les Portraits de tous les Princes & de toutes les Princesses qui avoient regné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez selon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulièrement à considérer celuy d'une Princesse, qui avoit un air si passionné & si doux dans le visage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort sensible. Cleopatre s'apercevant de l'attention avec laquelle Catulle regardoit ce Portrait : N'est-il pas vray, luy dit-elle, que la physionomie de cette Princesse a quelque chose de fort heureux ? Elle a aussi été une des plus heureuses personnes du monde ; & si vous sçaviez le secret de sa vie, comme je le sçay, vous admireriez le bonheur qui l'a toujours

accompagnée, ses foibleſſes même & ſes fautes ont eu des ſuites éclatantes & glorieuſes. C'eſt, ajouta-t-elle, la célèbre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en étoille. Quoy, repliqua Catulle, c'eſt là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte ſi agréablement l'avanture de ſes cheveux, qu'elle avoit voüez à Venus pour la proſperité des armes du Roy; & qui ayant été appendus dans le Temple de la Déeſſe, ne s'y trouverent plus le lendemain, & au rapport du fameux Astrologue Conon parurent au Ciel transformez en étoille? En verité, continua t-il, cette perſonne meritoit bien que les Dieux fiſſent quelque choſe d'extraordinaire pour elle. L'Amour, reprit Cleopatre, a eu plus de part  
dans

dans ce miracle que tous les autres Dieux ; j'en ay depuis peu découvert le mystere en lisant certains manuscrits de Callimaque qui me sont tombez entre les mains. Catulle pria Cleopatre, avec tout le respect qu'il luy devoit, de vouloir bien luy apprendre ce qu'elle sçavoit de particulier sur une aventure qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je suis un peu interessée, luy dit Cleopatre en riant, & si vous voulez que je vous apprenne une Histoire qui est sceüe de fort peu de personnes, il faut que vous fassiez quelque chose pour l'amour de moy. Il y a long temps, continua-t-elle, que j'ay envie de voir en vers Latins l'Elegie de Callimaque sur la chevelure de Berenice : donnez-vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je  
VOUS

vous apprendrai des choses si nouvelles sur le sujet de Berenice, que vous ne vous repentirez point de m'avoir satisfaite.

Catulle se retira peu de temps après cette conversation dans son appartement, & le lendemain en venant saluer Cleopatre, il luy donna un papier où elle lût ces Vers.



DE LA  
CHEVELURE  
DE BERENICE.

Omnia qui magni dispexit lumina  
mundi.

**L**E célèbre Conon, dont les yeux assu-  
rez  
Observent nuit & jour les Globes azu-  
rez,  
Qui sçait par quels ressorts finissant sa  
carrière,  
Le Soleil sous les eaux va cacher sa lu-  
mière,  
Et prête ses rayons à mille astres divers,  
Qui la nuit en sa place éclairent l'Uni-  
vers;  
Ce Conon dans le Ciel, m'a déjà recon-  
nue  
De Tresse que j'étois, Etoile devenue.  
L'ai-

L'aimable Berenice autrefois me porta,  
 Autrefois sur sa tête avec soin m'ajusta;  
 J'étois sa chevelure & j'ornois son visage,

A qui le Dieu d'amour auroit pu rendre  
 hommage.

Elle m'offrit aux Dieux, dont un si  
 beau présent

Obtint pour son Epoux le secours tout-  
 puissant,

C'étoit le Roy du Nil, le jeune Ptolé-  
 mée

Qu'elle aimoit tendrement, dont elle  
 étoit aimée.

Ce Prince à son Epouse uni nouvel-  
 lement

Comblé de ses faveurs & toujours son  
 amant,

Ecouta trop la voix d'une gloire enne-  
 mie,

Et déclara la guerre aux Princes d'As-  
 syrie;

Ma Reine qui de Mars redoutoit  
 les fureurs

Re-

Répandit un torrent de véritables  
 pleurs,  
 Bien differens de ceux qu'au jour de  
 l'Hymenée,  
 Fait couler de ses yeux l'Épouse a-  
 bandonnée,  
 Lors qu'elle voit sortir ses parens & ses  
 sœurs,  
 Qui d'un amant heureux la livrent  
 aux ardeurs,  
 Elle ne verse alors que quelques feintes  
 larmes,  
 Et l' amoureux combat luy donne peu  
 d'allarmes;  
 Le moindre effort l'étonne & semble  
 l'offenser;  
 Mais je sçai sur cela, ce que l'on doit  
 penser;  
 Et j'ai veü quelquefois ma Reine se  
 défendre,  
 Lors que son jeune Epoux vouloit trop  
 entreprendre,  
 Elle le repoussoit, quoi qu'il plût à son  
 cœur,  
 Mais

Mais elle souhaitoit qu'il fût bien-  
tôt vainqueur.

Belle Reine à présent dans vos dou-  
leurs ameres

Vos traits sont moüillez par des lar-  
mes sinceres,

Vous pleurez, vous poussez mille tri-  
stes soupirs,

Non, parce que la guerre interrompt  
vos plaisirs ;

Mais d'un Eoux aimé l'absence pé-  
rilleuse

Jette un trouble mortel dans vôtre a-  
me amoureuse,

Enfin vous n'avez plus cette intré-  
pidité

Qui de vos premiers ans soutenoit la  
fierté,

A des ennuis sans fin vôtre cœur s'a-  
bandonne,

Le moindre bruit qui court l'inquie-  
te & l'étonne.

Ne vous souvient-il plus de l'Hy-

mes glorieux,  
 Qui de plus grand que vous ne laisse  
 que les Dieux ?  
 De tout vôtre bon-heur rapellez la  
 memoire,  
 Il sied mal de pleurer quand on a tant  
 de gloire,  
 Vous le dites vous-même à vôtre tri-  
 ste Epoux,  
 En essuyant les pleurs qu'il répandoit  
 pour vous,  
 Plus que lui maintenant vous êtes  
 affligée,  
 Quel revers ou quel Dieu vous a si-  
 tôt changée ?  
 Ah ! c'est que vous aimez, & que  
 pour les Amants  
 Un seul moment d'absence a mille  
 affreux tourmens.  
 Mais afin qu'à vos vœux les Dieux  
 fussent propices,  
 Et qu'ils daignassent voir les pompeux  
 sacrifices,

Où

Où le Prêtre immolant cent Tau-  
reaux chaque jour

De vôtre Epoux vainqueur demandoit  
le retour.

Helas ! qu'avez-vous dit ? quelle inju-  
ste promesse ,

Sans m'avoir consultée a fait vôtre ten-  
dresse ?

Pay beau la condamner ; malheureu-  
se ! c'est moy

Qui dois auprès des Dieux dégager  
vôtre foy ;

Pobeis à regret à vôtre ordre suprême ,  
Je vous quitte à regret , j'en jure par  
vous-même ,

Par vôtre front sacré , par vos divins  
appas ,

( Qui jure à faux par eux soit puni des  
trépas. )

Mais je murmure en vain contre  
le fer barbare

Qui de ce front charmant pour jamais  
me sépare ,

Qui peut luy résister? Le fer surmonte  
tout,

Rien ne s'oppose à luy, dont il ne vien-  
ne à bout;

Jadis le fer du Mede a coupé des Mon-  
tagnes,

Et changé leurs hauteurs en de vastes  
Campagnes,

Seroit-il émoussé par d'impuissans che-  
veux,

De qui le moindre vent forme & défait  
les nœux,

Ils sont contre les cœurs assez pour veis  
de charmes,

Mais pour braver le fer ce sont de foi-  
bles armes.

Maudit soit mille fois celui qui le  
premier

Arracha de sa mine & façonna l'acier,

Ce funeste metal dont l'envie & la rage

Ont fait mille instrumens de meurtre &  
de carnage.

Les cheveux qui formoient d'autres  
resses mes frères, D'a-

*D'abord en renaissant plainquirent mes  
malheurs ;*

*Déjà la sombre nuit faisoit place à l'Au-  
rore ,*

*Quand je vis arriver le tendre Epoux  
de Flore ,*

*Le doux Pere des fleurs, le Zephire sub-  
til ,*

*Gracieux habitant des rivages du Nil ;  
Envoyé par les Dieux dont la bonté su-  
prême ,*

*Vouloit me couronner d'un nouveau  
diadème.*

*Avant que les mortels eussent ouvert  
les yeux ,*

*Il vint un tourbillon pour m'enlever  
aux Cieux.*

*Dans ce Temple où Venu's est par vous  
adorée ,*

*J'étois sur un Autel , dépouille con-  
sacrée ,*

*Et de là par les airs mes cheveux sou-  
tenus ,*

Volerent aussi-tôt dans le sein de Venus.  
 La Déesse me prit & ses mains immor-  
 telles,  
 Me donnerent d'abord mille beautez  
 nouvelles,  
 Un cercle de rayons d'abord m'envi-  
 ronna,  
 Dont le soudain éclat me plût & m'é-  
 tonna.  
 Enfin elle voulut que vôtre chevelure,  
 D'une étoille eût au Ciel le rang & la  
 figure.  
 Ariadne jadis vit son royal bandeau,  
 Par un ordre pareil faire un Astre nou-  
 veau.  
 La Vierge & le Lion resserrant leur  
 lumiere,  
 Près de Caliste entr'eux ont marqué ma  
 carrière,  
 Je cours vers l'Occident où je guide  
 Vesper,  
 Qui le plus tard qu'il peut se plonge dans  
 la Mer :

Je vois rouler des Cieux la brillante  
machine,

Je sens marcher sur moy toute la Cour  
divine ;

Mais il faut l'avouer, deûssent de  
tous côtez

S'élever contre moy les Astres irruez,

Arvenir vers vous je serais toute prête,

Et me trouverois mieux sur vôtre ai-  
mable tête ;

Nourrie avecque soin d'essence & de  
parfums,

Qu'environnée au Ciel de rayons im-  
portuns ;

Mais à de vains honneurs les Dieux  
m'ont destinée,

Et je suis en ces lieux pour toujours en-  
chainée.

Vous que l'Hymen unit par des liens  
sacrez

Refusez des plaisirs si long-temps desi-  
rez,

Et ne permettez point qu'un Epoux  
temeraire,

Fasse ce qu'aux Eoux il est permis de  
 faire,  
 Avants que vous m'ayez par des presens  
 offerts,  
 Engagée à donner des charmes à vos  
 fers.  
 Je ne parle qu'à vous Beaux, chastes  
 & sages,  
 C'est de vous que je veux recevoir des  
 hommages,  
 Puissent se perdre en l'air les odieux  
 presens  
 De celles dont les vœux ne sont point in-  
 nocens,  
 Je ne suis point propice aux cœurs souil-  
 lez de crimes,  
 Pour vous qui ne brûlez que de feux  
 legitimes,  
 Dans un heureux Hymen jouïssiez d'une  
 paix,  
 Dont la tranquillité ne finisse jamais.  
 Et vous, ma belle Reine, à qui je  
 dois ma gloire,

Da

*De ce que je vous fûs , conservez la me-  
moire ,*

*Lorsque vous tournerez vos regards  
vers les Cieux ,*

*Sur moy de temps en temps arrêtez vos  
beaux yeux ,*

*Daignez me confier vos secrettes de-  
mandes ,*

*Et souffrez qu'à Venus je porte vos of-  
frandes ;*

*Mais je passe avec vous trop de temps  
en discours*

*Le jour approche , il faut que je suive  
mon cours ,*

*De mes retardemens déjà le Ciel s'irrite ,*

*Adieu ma Reine , adieu , malgré moy ,  
je vous quitte.*

Il est juste , dit Cleopatre à Ca-  
tulle , après avoir lû plusieurs fois  
ces Vers , que je m'acquitte à pré-  
sent de ce que je vous ay promis ;  
elle se leva aussi-tôt , & après

avoir congédié sa Cour, elle le fit passer par un beau Jardin, au bout duquel il y avoit un Salon le plus délicieux du monde ; aux deux côtez de ce Salon étoient deux Grottes artificielles, où l'eau qui s'y répandoit par des canaux dorez faisoit mille figures surprenantes ; les fenêtres donnoient d'un côté sur l'appartement Royal qui étoit à l'autre extrémité du jardin, & qui faisoit une face admirable ; de l'autre côté elles donnoient sur un jardin d'Orangers & de Citronniers, par une Calcade magnifique qui faisoit un bruit pareil à celuy des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable Salon que Cleopatre mena Catulle, elle le fit asséoir sur une pile de carreaux de différentes étoffes, & s'étant à demy couchée sur un petit lit de drap d'or, elle parla de la sorte,

H I-



**HISTOIRE**  
**DE**  
**CALLIMAQUE**  
**ET DE**  
**BERENICE.**

**C**ALLIMAQUE ayant re-  
solu de suivre l'exemple  
de son père, qui avoit  
préferé l'Etude de la  
Poësie au Gouvernement de la  
la Republique de Cyrenes qu'il  
B 6 pou-

pouvoit esperer avec beaucoup de justice; vint à Alexandrie sur la fin du regne de Ptolomée Philadelphie, celuy de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & d'affection pour les Lettres. Il ne tarda guere à être connu & estimé dans une Cour, où il suffisoit de faire profession des Sciences pour s'attirer beaucoup de consideration. Mais outre que Callimaque avoit infiniment de merite, il étoit encore d'une qualité distinguée dans le monde, & à qui on devoit des égards particuliers; car je pense que vous n'ignorez pas que ses ancêtres avoient fondé dans la Libye, & tenu fort long-temps le Royaume de Cyrene; leurs Sujets se revolterent enfin contre eux; & Cyrene devint un Etat populaire; mais ils conserverent toujourns parmi leurs Citoyens.

yens une espece de Principauté, dont le grand Père de Callimaque a jouï le dernier. Il fut leur Général, & se signala dans cet emploi par des actions de prudence & de valeur; je vous raconte là des choses que vous sçavez sans doute aussi bien que moy; car il y a apparence que vous avez lû cette Epitaphe, où Callimaque dit luy-même ce que je viens de vous dire.

## EPITAPHE

### DE BATTUS.

*J* Enâquis d'un Pere guerrier,  
 Qui s'occupa sans cesse aux travaux  
 de la guerre.  
 Et du bruit de son nom remplit toute  
 la terre;

*Pois*

*Pour moy, je preferai le doux Myrte au  
Laurier ;*

*Et je passai ma vie  
Dans le sein d' Apollon loin des traits de  
l'Envie.*

*Callimaque mon fils , a marché sur  
mes pas ,*

*Il fuit des grands emplois , la peine &  
l'embarras ;*

*An'est point tourmenté de desirs inuti-  
les ,*

*Et rend ainsi ses jours tranquilles.*

Callimaque étoit bienfait , quoy qu'il ne fût pas beau : il étoit d'une taille moyenne , mais droite & proportionnée , il avoit le teint un peu bazané , les cheveux noirs , les yeux de même couleur , & une certaine indolence spirituelle dans toutes ses manieres , qui plaisoit extrêmement. On voyoit sur son visage un air de mélancholie , au travers du-

duquel il paroiffoit je ne ſçay quoy de tendre & de paſſionné, qui intereſſoit pour luy malgré qu'on en eût. Il parloit peu, mais il ne diſoit rien qui ne fût fort agréable; au reſte il étoit ſage, diſcret, & l'homme du monde qui ſçavoit le mieux taire ce qu'il fa-  
loit.

Cleopatre ſ'arrêta en cet endroit, & tira de ſa poche une petite boëte à portrait qui n'avoit rien de ſuperbe; mais dont l'ouvrage étoit admirable, elle l'ouvrit & y fit voir à Catulle le Portrait de Callimaque fait au naturel, qu'elle avoit trouvé dans un cabinet d'antiques, où les Rois d'Egypte avoient amasſé une infinité de Medailles & d'anciennes peintures; & après qu'il l'eût aſſez conſideré, elle reprit ainſi ſon diſ-  
cours.

Cal-

Callimaque ayant toutes ces grandes qualitez , acquit tant de credit & tant de consideration en Egypte , qu'on le regarda bientôt comme le Favori de Ptolomée , qui luy faisoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviser. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de son Histoire , il faut vous dire quelque chose des interêts de la Cour d'Egypte , & de l'état auquel elle se trouvoit pour lors.

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon , magnifique & liberal , aimant les Lettres avec excès , & ne concevant que des desseins relevez ; il avoit plusieurs enfans , mais qui ne luy ressembloient pas tous. Ptolomée son fils & les deux Berenices ses filles tenoient beaucoup de son humeur douce & bien-faisante ; mais Laodi-

ec

ce l'aînée de ses filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuses & des plus méchantes Princesses qui ayent jamais régné; avec cela elle ne laissoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour se faire aimer par ceux qui ne connoissoient pas son caractère. Ptolomée ne l'aimoit point, & il luy donna des marques bien sensibles de son aversion, lors qu'Antiochus Roy de Syrie luy envoya demander une de ses filles en mariage, outre qu'elle étoit l'aînée, il sembloit qu'Antiochus eût même quelques veûs particulieres pour elle; cependant Ptolomée résolut de luy donner une des cadettes; il est vray que cette résolution ne pût s'exécuter, & ne laissa pas d'avoir des suites bien funestes.

Antiochus vint luy-même à la Cour d'Egypte, & Laodice, dont

dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de rapport avec celle de ce Roy, fit tant par les artifices & par les complaisances qu'elle l'engagea, & que quoy qu'il eût déjà fait beaucoup d'avance auprès de Berenice; il s'en retira & s'attacha tout entier à elle, & ensuite malgré les remontrances de Ptolomée l'épousa. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on eût de grands égards pour Antiochus; ainsi on souffrit avec patience l'affront qu'il faisoit à Berenice qui étoit celle-là même, dont le portrait vous a si fort plû. Elle fut très-sensible aux mépris d'Antiochus, quoy qu'elle ne l'aimât point & jusqu'à ce qu'elle eût été vengée, elle ne parla d'autre chose que du plaisir que luy feroient ceux qui luy donneroient les moyens

yens de se venger. Un jour que la conversation se tourna sur ce sujet, elle dit à Callimaque qu'elle pardonneroit à un de ses Sujets d'avoir la temerité de l'aimer & de luy déclarer son amour, pourveu qu'il la vengeât. Callimaque qui avoit coûtume de luy entendre dire mille choses pareilles, ne fit aucune réflexion sur celle-là; mais peu de temps après, il s'apperceût que lorsqu'il étoit seul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les méchans offices qu'il pouvoit; il s'interrogeoit luy-même sur cela, & il prenoit plaisir à se tromper; car au lieu de s'avouër la passion qu'il commençoit à sentir pour Berenice, il prétextoit de raisons de politique, tout ce qui n'étoit qu'un effet de l'amour; cependant il se rendit très-assidu auprès de Berenice, & plus

plus il la vit , plus il devint amoureux.

Cette Princesse de son côté se plaisoit extrêmement dans la conversation de ce Favori , qui n'étoit point avec elle , ce qu'il paroissoit avec tout le reste du monde ; car au lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choses grandes & sérieuses , lors qu'il étoit en présence de beaucoup de gens , il badinoit agréablement avec Berenice , & se défaisant de sa gravité lors qu'il approchoit de sa ruelle , il étoit plus enjoué & plus galant que le plus jeune de ses Courtisans.

Cependant il avoit mis les choses en un état , que Ptolomée étoit sur le point de déclarer la guerre à Antiochus ; ce Roy n'avoit communiqué son dessein à personne , & il ne prenoit les avis que du seul Callimaque. Toutes choses étoient prê-

tes.

tes pour la guerre, lors que l'ayant fait entrer dans son cabinet, il luy demanda pour la dernière fois son sentiment sur cette grande affaire, & l'assura qu'il ne feroit que ce qu'il luy conseilleroit : de sorte que Callimaque se trouva, pour ainsi dire, l'Arbitre de la paix & de la guerre ; il fut embarrassé & pria Ptolomée de luy donner du temps pour penser à la réponse qu'il luy feroit.

Il se retira chez luy, & s'examina luy-même avec plus de sincérité qu'il n'avoit encore fait. Hé bien ! se disoit-il, tu aimes la Princesse, un mot qui luy est échappé sans reflexion t'a obligé à broüiller les affaires d'une maniere que deux des plus puissants Royaumes du monde en gemiront peut-être long-temps : surquoy fondes-tu cette esperance ? quelles sont tes veûës ?

veûës? Berenice t'aimera-t-elle, quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie? oseras-tu luy avoüer que tu l'aimes? Mais, qui t'a dit que les suites de cette guerre seront heureuses? qui t'a dit que Ptolomée ne sera point vaincu? & seras-tu fort agréable à la fille, quand tu auras causé la ruine du Père? Mais je veux que cette guerre ait tout le succès qu'on peut souhaiter, la Princesse sçaura-t-elle que c'est toy qui y aura fait resoudre son Père? sçaura-t-elle que les conseils que tu as donnez au Roy t'ont été inspirez par la passion que tu as pour elle? Encore si tu luy avois dit que tu l'aimes. Il s'arrêtoit long-temps sur cette pensée, & tout d'un coup, comme s'il fût sorti d'un long assoupissement, il reprenoit en luy-même: moy, luy dire que je l'aime? & quel

quel seroit mon dessein? Voudrois-je par une temerité presque sans exemple détruire la reputation de sagesse & de prudence que je me suis acquise avec tant de peine? Non, non, continuoit-il, il faut plutôt mourir que de nous démentir si honteusement: cependant, se disoit-il encore, il faut répondre au Roy, il faut conclure la paix ou la guerre. Hélas! ajoûtoit-il douloureusement, dequoy me suis-je avisé de vouloir me mêler du gouvernement de l'Etat, moy qui n'ay quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des belles Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques?

Ces différentes pensées l'entretenrent si long-temps, que la nuit étant déjà fort avancée, il se coucha avant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il se leva d'abord

bord qu'il fut jour , & comme l'appartement qu'il occupoit au Palais, donnoit sur les jardins , il alla se promener pour rêver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faisoit très-beau ce jour-là, & la Princesse Berenice s'étant éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, étoit venue prendre l'air dans le même jardin où Callimaque se promenoit. Il y avoit déjà longtemps, qu'elle y étoit, sans qu'il l'eût veüe ; enfin il entra dans un petit bois de myrte, dont les allées étoient extrêmement étroites & touffuës, & où le gazouillement des oiseaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau, faisoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laissé ses femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit assise dans ce bois sur un siege de gazon qui étoit au bout  
d'u

d'une allée, auprès d'un bassin de Jaspe élevé sur un pied d'estail de marbre, dont l'eau qui sortoit du bassin par deux ou trois musles de Lion, empêchoit de voir l'ouvrage qui étoit très-beau.

Callimaque vint jusqu'aux pieds de la Princesse sans l'appercevoir; tant il étoit occupé de sa rêverie; & lors qu'il jetta les yeux sur elle, il luy fit une profonde reverence, & voulut se retirer par respect; mais elle luy ordonna de demeurer auprès d'elle; & ensuite s'étant levée, elle voulut qu'il luy aidât à marcher. Il étoit si réveur & si mélancholique, que sa tristesse paroissoit sur son visage; elle luy demanda les raisons de son chagrin, & comme elle sçavoit qu'étant fort serieux par tout ailleurs, il tâchoit de paroître enjoué pour la réjouir lors qu'il étoit auprès

d'elle. Vous oubliez , luy dit-elle obligamment , que vous êtes avec moy. Helas, Madame, repliqua-t-il en soupirant & en la regardant d'un air passionné, c'est parce que je m'en souviens trop bien que je suis si chagrin; il rougit aussi-tôt & baissa les yeux; la Princesse rougit de même, & ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit luy dire, ou du moins feignit de ne le pas comprendre, car elle continua à le presser de luy dire les causes de sa tristesse.

Que diriez-vous, Madame, luy dit-il, si je vous apprenois que je suis amoureux? Je ne vous demanderois plus, reprit-elle, pourquoy vous êtes si rêveur; car enfin j'ay ouï dire, que les Amans révent toujours lors qu'ils ne sont pas auprès de leurs Maîtresses. Il y en a même, interrompit Callimaque, qui

qui révent auprès d'elles , quoy qu'ils y soient seuls. C'est ce que je ne sçavois point , luy dit-elle , mais il me semble que ces Amants si rêveurs feroient beaucoup mieux d'entretenir leurs Maîtresses , que de les laisser incivilement s'ennuier en leur compagnie. En verité , ajouta-t-elle en riant , ces Amants-là sont un peu visionnaires. Je n'ay garde , repliqua-t-il , de prendre leur parti contre vous : mais j'oserai vous dire , qu'on peut être seul auprès de la personne qu'on aime & y rêver sans être visionnaire. Comme il vit que la Princesse étoit disposée à l'écouter ; on aime , dit il , quelquefois des personnes à qui le respect empêche qu'on ne le dise , il se fait alors un combat secret entre l'amour qui veut qu'on parle , & le devoir qui oblige à se taire ; ces troubles & ces

agitations rapellent un homme tout entier en luy-même , & ne le laissent pas en état de dire des inutilitez, lors qu'il a des choses si importantes à dire , & qu'il est obligé de les taire. Tout ce que vous dites , reprit la Princesse , est beau & bien pensé , mais quand on a un peu d'esprit & de raison , on n'aime que des personnes à qui on peut avouer sa passion sans blesser son devoir. Ah ! Madame , s'écria Callimaque , a-t-on toujours le temps de raisonner , lors qu'on devient amoureux ? N'est on pas surpris sans qu'on y pense , & n'y a-t-il pas quelques occasions où l'homme le plus raisonnable se flatte , & s' imagine qu'on luy pardonnera sa témérité ? Je vous ay ouï dire à vous-même que vous souffririez , qu'un de vos Sujets qui vous auroit vangée eût la folie de

de vous aimer & de vous le dire. Il est vray, reprit Berenice, que je l'ay dit: mais il est vray aussi, que quoy que j'aye pû dire, je ne sçay pas trop ce que je ferois, si un Sujet, après m'avoir bien servi, s'oublioit assez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en soupirant, la folle esperance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un mal-heureux qui les a entenduës, & qui se voyant en état de vous venger, a crû qu'il luy étoit permis de vous aimer. Hé! de grace, interrompit la Princesse, apprenez-moy qui est cet homme qui peut me venger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçû que les femmes de la Princesse étoient dans une autre allée fort loin d'elle, se jetta à ses genoux, & luy dit; Vous

voyez, Madame, le temeraire qui ose vous aimer, & qui espere vous venger. Berenice fit un pas en arriere, & ordonna à Callimaque de se lever; je vous estime trop, luy dit-elle ensuite, pour prendre serieusement tout ce que vous me dites; je regarde vôtre amour comme une plaisanterie que vous avez voulu faire, sur ce que l'envie d'être vengée, m'avoit fait dire des choses un peu trop outrées: mais souvenez-vous que ces plaisanteries-là ne doivent se faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lors qu'on veut les continuer. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une mal-heureuse passion, que vous avez allumée vous-même; sans vos flatteuses paroles je me serois défendu, & j'eusse résisté à vos charmes, si vos discours ne m'eussent

sont trompé, & obligé, pour ainsi dire, à me trahir moy-même; je ne vous réponds pas que je puisse éteindre un feu que j'ay long-tems pris plaisir à entretenir & à augmenter, mais j'ose vous assurer que je l'empêcherai avec tant de soin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moy que vous ne puissiez oublier que j'ay eu la hardiesse de vous aimer. Au reste, continua t-il, je ne laisserai pas de faire pour vôtre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontez; la paix ou la guerre entre l'Egypte & la Syrie dépendent de mon seul avis, & je vais résoudre le Roy à déclarer la guerre, & à la faire avec tant de force qu'on fera bien-tôt en état d'imposer à Antiochus & à Laedice telles loix qu'on voudra.

Callimaque après cela se retira, sans oser attendre la réponse de Berenice.

Cette Princesse fut si charmée & si touchée de la soumission qu'il luy fit paroître, qu'elle eût plus d'une fois envie de le faire rappeler, pour luy dire quelque chose de plus obligeant; elle fit encore plusieurs tours dans le Jardin; & ne pensa à autre chose qu'à la passion respectueuse de Callimaque. Quelles suites dangereuses, se disoit-elle, puis-je craindre d'un amour si sage & si soumis? N'y a-t-il pas de la cruauté de refuser à un homme qui me sert avec tant de desintéressement, la permission de me dire qu'il m'aime? Toutes les vertus de Callimaque luy revenoient ensuite dans l'esprit, & y causoient un trouble qui approchoit bien fort de l'amour. Pour luy, il alla trouver

ver le Roy, dont il tourna l'esprit de maniere, que la premiere chose que la Princesse apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit arrêtée contre la Syrie. Il y avoit long-temps que les troupes étoient toutes prêtes à marcher ; & on fit une irruption si brusque, & si violente dans les États d'Antiochus que ce Roy se crut d'abord perdu. Il assembla ensuite de puissantes armées, & la guerre fut sanglante de part & d'autre.

Pendant tout le temps qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'armée, se rendit plus assidu que jamais auprès de Berenice, il tâcha même de paroître plus enjoué ; mais il ne pouvoit pas si bien se contraindre qu'il ne luy échapât de temps en temps de soupîrs qui trahissoient son cœur ; il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être seul

auprès d'elle, & lors qu'il y étoit, il ne parloit que de choses indifférentes. Il est vray qu'on voyoit bien qu'il se faisoit une violence extrême pour ne pas dire ce qu'il pensoit ; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la conversation,

Une conduite si sage & si réglée avança plus les affaires que n'eussent fait les plus grands emportemens ; plus il s'obstinoit à se taire, plus la Princesse se disoit en elle-même des choses avantageuses pour luy ; & plus il s'efforçoit à cacher la passion qu'il avoit pour elle, plus elle tâchoit de luy faire connoître la bonté secrète qu'elle avoit pour luy. Cependant les Généraux d'Egypte défirerent deux ou trois fois les troupes d'Antiochus, qui enfin apprehendant la desolation entiere de ses Etats,

en-

envoya des Ambassadeurs à Ptolomée pour luy demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plenipotentiaires pour la traiter ; & Callimaque fut choisi du côté d'Egypte. Il se disposa à partir pour se rendre sur la Frontiere le plutôt qu'il pourroit , & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il servoit ; il fit un équipage superbe , & contre son ordinaire il se para luy-même , & s'habilla avec tant de richesse & de propreté , que sa bonne mine en parut beaucoup davantage. Toute la Cour alla prendre congé de luy , & on luy fit des honneurs extraordinaires dans cette occasion , qui luy étoit d'autant plus avantageuse , que c'étoit luy qui avoit conseillé cette guerre dont le succès étoit si heureux.

Parmi tant de sujets de joye, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître un fonds de tristesse secrète qui l'accabloit ; il soupiroit souvent, il levoit les yeux au Ciel, comme pour se plaindre de sa destinée : enfin il faisoit tout ce que font ceux qui ont de grands chagrins, & qui n'osent en parler. Hé bien, se disoit-il quelquefois à luy-même, voilà beaucoup de sang que tu as fait répandre : Voilà beaucoup de mal-heureux que tu as sacrifiez à la folle envie que tu avois de plaire à une fiere Princesse, qui méprise ta passion ; quel parti veux-tu prendre maintenant ? ne veux-tu point encore consulter cette ingratte Princesse, & préférer aux interêts publics celui de sa vengeance particuliere ? Ah ! Callimaque, n'as-tu fait jusqu'ici profession de mépriser ce que le reste  
des

dès hommes estime tant, & d'avoir des veûes différentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne seroient point capables? Que ferai-je donc, continuoit-il en luy-même? Partons, ajoûtoit-il, sans voir l'insensible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous souvenons pas seulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée. Tandis qu'il prenoit cette resolution, la Princesse commençoit à s'alarmer de ce qu'il ne venoit point luy dire adieu, il avoit déjà eu du Roy son Audience de congé, il étoit fort tard, & on disoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah! Callimaque ne m'aime plus, s'écrioit-elle en présence de Pheronie, une de ses femmes, pour qui elle n'avoit rien de secret.

1771  
ets de jove, Ci  
s'empêcher  
mais de m'inter  
it; il soup  
veux au C  
dre de la d  
tout ce q  
grands ch  
parler. H  
fois à luy  
de sans  
Vois  
que tu  
que tu  
Prin-  
n; quel  
tenant?  
onsulter  
préfere  
de li  
! Calli-  
ci pro-  
le reste  
des

Mais penses-tu , continuoit-elle, qu'il parte sans me voir ? La bien-  
seance & son devoir ne l'emporte-  
ront-ils pas sur les autres consi-  
derations qu'il peut avoir ? D'où  
vient qu'il commence à me fuir,  
lors qu'il est plus en état que jamais  
d'obtenir en me vengeance la per-  
mission de m'aimer ? Il n'est plus  
touché de moy ; mes froideurs  
l'ont rebuté ; je perds le plus  
sûmis , le plus discret & le plus  
accompli des Amans ; & ce qui  
me desesperé , Pheronie , je le perds  
dans le moment que je commence  
à l'aimer : car enfin il ne faut pas  
que je t'en fasse un mystere. Cal-  
limaque a trouvé le secret de vain-  
cre ma fierté ; je l'aime , ma chere  
Pheronie. Tandis que Berenice  
s'entretenoit ainsi avec cette fem-  
me , on vint luy dire qu'un homme  
demandoit à luy parler de la part  
de

de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cet homme luy donna un billet qu'elle lût auffi-tôt. Il étoit à peu près en ces termes.

CALLIMAQUE

ROYAUME

PRINCESSE

BERENICE

**P**ermettez - moy, Madames, de partir sans aller vous dire adieu; je me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choses qui pourroient vous irriter. Mais souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est que par un excès de respect pour vous que je man-

que

*que dans cette occasion à ce que je vous  
dois.*

CALLIMAQUE.

Berenice ne pût s'empêcher de  
faire réponse à Callimaque, elle se  
fit apporter des Tablettes, & y  
écrivit ces mots.

BERENICE

CALLIMAQUE.

**B**ERENICE ne pardonnera  
jamais à CALLIMAQUE,  
le peu de soin qu'il aura de luy plaire  
s'il part sans la voir; on ne peut de-  
viner les raisons qu'il a de la fuir,  
& on ne sera point satisfaite qu'il ne soit  
venu luy-même les expliquer.

BERENICE.

Cal-

Callimaque étoit trop amoureux pour refuser d'obeir à un ordre si charmant, il fit prier la Princesse de trouver bon qu'il la vît le soir même qu'il receût ce Billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint en suite à son appartement lorsque tout le monde fut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus insensibles ; elle étoit dans un lit noir rehaussé de broderies d'argent & garni d'une infinité de cordons couleur de feu, ses bras à demynuds tomboient negligemment sur sa couverture, ses cheveux flottoient sur la gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort legere au travers de laquelle on en découvroit toutes les beautez.

Cal-

1775  
 ma ce que  
 CALLIMAQUE  
 empêche  
 maque, et  
 lettres, &  
 CE  
 UE  
 donner  
 A QUE  
 luy plain  
 pens de  
 la fait  
 l'il ne se  
 NICE  
 Cal-

Callimaque se mit à genoux après de son lit, & la regarda sans lui rien dire avec un trouble & un embarras, qui la firent rougir. Ils s'apperceurent tous deux de l'état où ils étoient & leur trouble augmenta encore par la reflexion qu'ils y firent, enfin la Princesse rompit la premiere ce silence qui avoit je ne sçay quoy de fort doux & de fort amoureux. Hé bien ! Callimaque, luy dit-elle, vous vouliez partir sans me voir ? Est-ce que vous vous repentez de m'avoir servie, & que resolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlasse. Ah ! Madame, repliqua-t-il, que vous rendez peu de justice au respect d'un malheureux, qui se défioit de luy-même, & qui n'osoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles  
dé-

défenses , il vous aime toujours avec une passion qui ne finira jamais. Callimaque en disant cela, jeta les yeux sur Berenice, & comme il remarqua qu'elle le regardoit d'une maniere qui n'avoit rien de rude ni d'irrité : il continua à luy parler ainsi. Croyez, Madame, que j'ay fait tous mes efforts pour étouffer cette passion qui vous offense, mais les feux que vous allumez, sont trop difficiles à éteindre, & je sens bien que je vous aimeraï toute ma vie. Je sens de plus que mon amour, aigri par la contrainte où je l'ay tenu jusqu'à présent, va desormais éclater malgré moy. Non, Madame, ajouta-t'il, je n'en suis plus le maître, & si vous ne voulez pas qu'il paroisse, il faut que j'aïlle me cacher moy-même dans quelque desert, où je tâcheray inutilement de vous oublier.

Voi-

mit à genoux  
la regarda  
trouble  
ent rougir.  
deux de  
trouble  
la reflex  
la Prince  
e silence  
le fort des  
Hé bien  
lle, voi  
oir? Est  
de m'a  
u de ne  
geance,  
vous en  
e, repli  
z peu de  
malheur  
même,  
peur de  
cruelles

Voilà, Madame, la resolution que je prens, & d'abord que j'aurai fait pour vous dans l'emploi que le Roy m'a donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais; j'irai habiter des climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moy. Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eût voulu se retirer; & la Princesse l'arrétant par le bras, quelle étrange resolution prenez-vous, luy dit-elle, de pareils excès sont-ils dignes de Callimaque? Helas! Madame, interrompit-il, je ne suis plus moy-même, & c'est bien injustement, que j'ay encore dans le monde cette reputation de sagesse & de force d'esprit que mes premieres actions m'ont acquises; je suis maintenant de tous les hommes le plus foible  
&

& le plus mal-heureux. Que je suis à plaindre, s'écria-t'il en suite, d'avoir perdu ce repos dont je jouïssois; uniquement occupé de l'étude & des belles Lettres. Il y en a, dit la Princesse, en passant la main sur son visage pour cacher sa rougeur, qui se croiroient peut-être heureux s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoy donc, Madame, reprit-il aussi-tôt; en quoy faites-vous consister mon bon-heur? Contez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ay de vous écouter & de souffrir les déclarations que vous me faites? Callimaque, songez que c'est beaucoup pour une personne de mon rang. Ah! Madame, dit-il en se remettant à genoux, c'en est plus que je ne merite; & je ne porte point mes desirs plus loin; souffrez que je vous aime & que

que je vous le dise, & je seray le plus heureux & le plus content des hommes. Il se teût après cela, & comme il vit que Berenice ne luy répondoit point. Ma Princesse, continua t'il, vous ne me dites rien. Helas ! vous ne voulez donc pas souffrir la plus pure, la plus discrete & la plus respectueuse de toutes les passions ? Allez Callimaque, allez, luy dit-elle, en luy tendant une main qu'il prit, & qu'il pressa entre les siennes, vous ne sçavez pas connoître vôtre bonheur ; le silence d'une Princesse en de pareilles occasions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres personnes. Callimaque après cela luy dit mille tendresses qu'elle écouta avec une bonté & une complaisance qui le charmerent ; elle souffrit même qu'il luy baisât les mains en luy disant adieu, & il  
partit

partit avec tous les sujets du monde d'être satisfait de l'amour.

Il ne fut pas long-temps sur la frontiere sans conclurre une paix très-glorieuse à Ptolomée, & très-douce à Berenice qui fut vengée peut-être un peu trop cruellement: car on obligea Antiochus à repudier Laodice qu'il avoit épousée contre le sentiment de Ptolomée, & à épouser la Cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle. Callimaque ne revint point à la Cour que le Traité de Paix n'eût été executé. La jeune Berenice fut conduite par luy en Syrie; le mariage se fit avec toutes les ceremonies possibles. Laodice repudiée & malheureuse aima mieux demeurer comme une exilée dans une Cour où elle avoit régné, que de retourner en Egypte.

Cal-

Callimaque à son retour y fut receû de tout le monde avec des honneurs extraordinaires, mais la reconnoissance que luy témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on luy faisoit. Cette Princesse s'accôutuma tellement à l'entendre se plaindre de ses peines amoureuses, qu'à la fin elle le plaignit elle-même ; & luy avoüa qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorsque la mort de Ptolomée Philadelphie les affligea sensiblement, & troubla la tranquillité dans laquelle ils étoient. Ptolomée Evergetés succeda à son pere, & comme il fut obligé à se marier, il jetta les yeux sur la Princesse Berenice sa soeur ; ces mariages qui sont regardez à Rome, comme des monstres & des

des crimes énormes, sont ordinaires en Egypte, où les freres choisissent presque toujours leurs sœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetés avoit mille bonnes qualitez, il étoit bien-fait, il avoit beaucoup d'esprit, il aimoit passionnément Berenice. Cependant cette Princesse eut toutes les peines du monde à se résoudre de l'épouser; l'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, luy faisoit regarder toutes sortes d'engagement, comme le plus grand malheur qui pût luy arriver. Elle sentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer cet homme qui avoit été le premier qui luy eut plû, & elle ne vouloit point promettre à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus disposer.

Ptolomée qui eut pour Callima-  
*Tom. III.*                      D                      que

que les mêmes bontez que son Pere avoit eûes, luy confia le dessein qu'il avoit d'épouser sa sœur: & comme il sçavoit qu'elle avoit pour luy beaucoup d'estime, il luy ordonna de luy parler de ce mariage qu'il vouloit célébrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princesse avec toutes les marques d'affliction & de douleur que vous pouvez vous imaginer; & après avoir long-temps soupiré sans pouvoir parler. Enfin, Madame, luy dit-il, le Ciel se lasse de favoriser mon amour, il veut vous mettre entre les bras d'un Roy qui vous fera bien-tôt oublier le malheureux Callimaque, & il me met dans la fatale nécessité de vous faire moy-même la premiere proposition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur.

Le

Le Roy vôtre Frere veut que vous partagiez son thrône, & l'amour desintereffé que j'ay toujours eu pour vous, veut que je vous conseille d'accepter des offres si éclatantes, deûssiez-vous m'oublier aussi-tôt que vous serez Reine, & deûssai-je mourir de douleur aussi-tôt que vous m'aurez oublié. Que de choses accablantes vous me dites à la fois, répondit-elle, il faut que j'épouse le Roy, il faut que je tâche à vous oublier, il faut que ce soit vous qui me proposiez ce funeste mariage, & pour comble de douleur, il faut que vous connoissiez assez peu les sentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je vous oublie. Ah! Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne scaurois le croire. Concevez donc bien, luy dit-elle, que je suis la plus mal-

heureuse personne du monde; je devrai mon amour au Roy, & je ne pourrai avoir pour luy que de l'indifférence; j'aurai pour vous toute la tendresse imaginable, & je n'oserai vous en donner des marques: Callimaque, ajoûtoit-elle, si l'on pouvoit rompre ce terrible mariage, suis-je la seule personne aimable dans cette Cour? le Roy ne pût-il honorer une autre que moy de ses bontez? je sçay que je n'ay pas dû esperer que je serois à vous: mais je me suis fait une si douce habitude d'écouter vos soupirs & de répondre à vôtre amour, qu'au moins je voudrois n'être à personne, & pouvoir toujours vous aimer avec la même innocence que j'ay fait jusqu'icy. Callimaque luy répondit avec des tendresses & des emportemens qui luy firent encore mieux sentir la  
perte

perte qu'elle faisoit d'un Amant si délicat & si parfait. Mais enfin son mariage fut arrêté avec le Roy, on en prépara les Fêtes & les ceremonies, & par une bizarrerie du destin, qui se plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux : Callimaque fut chargé du soin de ses Fêtes. Triste employ pour un cœur amoureux que l'image cruelle du bonheur d'un rival affligé & desespéré à tout moment!

Callimaque ayant souvent l'occasion de parler en secret à Berenice à cause de cet employ, s'approcha d'elle le jour du mariage & la trouvant un peu à l'écart: Hé bien, Madame, luy dit-il, vous allez accorder toute sorte de faveurs à un Epoux que vous n'aimez point; tandis qu'un Amant que vous aimez, n'ose pas

même vous demander que vous daigniez d'un seul mot consoler son desespoir. Callimaque, repliqua la trille Berenice, imaginez-vous quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puisse point s'offenser; quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puisse être, je vous l'accorderai pour donner à votre amour quelque sujet de se consoler. Callimaque ne pût luy répondre que par une reverence, tant de personnes différentes s'approcherent d'elle dans ce moment, qu'il ne pût plus luy rien dire de particulier de tout le jour.

Les Fêtes du mariage n'étoient pas encore finies, lors que les nouvelles qui vinrent de Syrie troublerent les réjouissances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus; ce  
Prince

Prince avoit pour elle beaucoup de penchant , elle luy fit des reproches , elle mêla des tendresses à ses plaintes ; & elle le rendit plus amoureux que jamais. Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte : mais Laodice une des plus vindicatives personnes qui ait jamais été , s'y opposa ; & elle obligea ce Prince aveugle , qui s'abandonnoit à toutes les passions , à empoisonner l'innocente Berenice qui receût de la main de sa barbare Rivale , le funeste breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta après sa mort sur le thrône avec autant de pompe que si le chemin qu'elle avoit pris pour y arriver , eût été le plus innocent & le plus glorieux du monde : mais comme les grands crimes ont cela de propre , qu'ils en attirent toujours de nouveaux.

après eux ; cette injuste & ambitieuse Reine qui apprehendoit de perdre encore une fois ce throné qu'elle venoit de regagner , par une action si odieuse , craignit l'inconstance du Roy son mari ; & l'empoisonna lui-même , comme il avoit empoisonné la jeune Berenice.

Des actions si horribles , & la mort d'une jeune & innocente Princesse , le malheur d'un Roy que son aveugle amour avoit perdu , irritèrent tellement Ptolomée Evergetés , qu'il resolut d'aller punir Laodice de ses cruautéz. On cessa donc en Egypte les jeux & les plaisirs , & on se prépara à la guerre avec tant d'application & tant d'empressement , que les Armées furent bien-tôt en état de marcher.

Lors que Ptolomée fut sur le  
point

point de partir, la Reine Berenice fut véritablement affligée, elle s'intéressoit par devoir en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre; de sorte qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les perils, où le Roy alloit s'exposer, quand elle n'auroit jamais aimé que luy; & comme elle ne crût point qu'il y eût de moyen plus assuré pour le mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus & après plusieurs sacrifices, elle promit à la Déesse qu'elle luy consacrerait ses cheveux qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit attacher dans son Temple en action de grâces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon succès qu'il pouvoit souhaiter ; il conquit presque toute la Syrie, & ce qui luy étoit plus considerable, il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit punir de ses crimes par une mort qui eût paru la plus juste du monde, si elle eût été ordonnée par un autre que par son frere : mais je ne sçay s'il n'étoit point un peu trop cruel luy-même, de venger la mort d'une sœur par celle d'une autre sœur.

Quoy qu'il en soit, il revint bien-tôt triomphant en Egypte, & après son retour une des premières choses que fit Berenice fut de s'acquitter de son vœu. Elle se fit couper les cheveux, & on avertit les Prêtres qu'ils se preparassent à les recevoir comme une dépouille consacrée à Venus.

Le jour que la cérémonie se devoit faire, Callimaque alla voir Berenice, & l'ayant trouvée seule : Helas, Madame, luy dit-il, vous allez faire à Venus un présent dont la Déesse ne se soucie guères; & je me croirois le plus heureux des hommes si vous me le faisiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'êtes pas trop sage, de faire des souhaits bizarres comme celuy-là. Qu'y trouvez-vous donc de si éloigné du bon sens, Madame, reprit-il; vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourveu qu'elle ne blessât point votre vertu; je vous demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus; cette faveur sera pour moy aussi considérable que toutes celles que vous avez accordées au Roy. Songez-vous bien à ce que

vous me dites , répondit Berenice ; sçavez-vous que je vais porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir ? Et quel moyen y a t-il que je puisse vous donner ce qui n'est déjà plus à moy ? Quel prétexte trouverez-vous pour empêcher qu'une cérémonie , que tout le monde attend , ne s'acheve ? Madame , achevez cette heureuse cérémonie , reprit Callimaque , je ne veux point m'y opposer , mais daignez seulement approuver le larcin que je prétens faire de vos cheveux , après que vous les aurez laissés dans le Temple , & je serai pleinement satisfait.

Berenice eut quelques scrupules sur cela , & il luy sembla que c'étoit se jouer des Dieux & de la Religion , que de consentir au dessein de Callimaque. Mais il ne  
man-

manqua pas de raisons pour la rassûrer ; & elle voulut ce qu'il luy persuadoit.

Vous n'eussiez peut-être pas crû que Callimaque eût eu si peu de respect pour la Religion & pour les choses saintes , luy qui a tant fait de Vers en l'honneur des Dieux ; mais entre nous je ne sçay pas trop quelle étoit son opinion sur le sujet de la Divinité ; & je ne pense pas qu'il crût tout ce que nous croyons : jugez-en vous-même par ces Vers qu'il a faits sur le sujet des enfers ; c'est une espece de petit Dialogue qui m'a plû & que j'ay écrit sur mes tablettes.

Cleopatre les tira de sa poche , & y fit lire ces Vers à Catulle.

D 7 VERS

## V E R S.

## T I R E Z

## DE CALLIMAQUE.

**D**Y-nous, ô tombe, objet de terreur  
 & d'effroy,  
 Le triste Charidas repose-t-il sous toy?  
 Oüy dans ma nuit obscure  
 Charidas voit son corps réduit en poutre,  
 Et toy dy-nous, ô Charidas,  
 Que trouves-tu la-bas?  
 On m'avoit fait jadis mille contes funebres  
 Mais je ne trouve icy que des ténébres;  
 Que penses-tu du retour des Esprits?  
 Ce n'est qu'une chimere.  
 Et qu'est-ce que Pluton? Une fable  
 grossiere.  
 Ah Dieux! que nous dis-tu? quoy  
 vous êtes surpris

De

*De ce que je vous dis ?*

*La verité pourtant est telle.*

*Mais puis qu'il faut si peu pour vous  
troubler,*

*Je vais autrement vous parler,*

*L' Ame en effet est immortelle*

*Et le Bucephale fameux*

*Dans les Champs bien-heureux,*

*Où sa vertu l'a fait descendre,*

*Porte encore Alexandre.*

On dit que ce peu de respect qu'il avoit pour nôtre Religion lui venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces peuples ont des mœurs si differentes de celles des autres Nations : leur Religion est si extraordinaire, & leur sagesse a je ne sçay quoy de si singulier, que Philadelphie qui en avoit ouï parler eût envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Calimaque à Jerusalem, où les Con-  
fe-

ferences qu'il eut avec les Sages & les Sacrificateurs Juifs, le charmerent tellement qu'il crut une partie de ce qu'ils luy dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même respect qu'il avoit toujours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels sentimens, Callimaque n'étoit pas fort scrupuleux, aussi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les cheveux de Bérénice.

On les porta dans le Temple, & on les consacra avec une cérémonie digne de l'offrande, & de celle qui la faisoit; toute la Cour & tout le peuple en furent témoins; mais la joye que tout le monde avoit témoignée, se changea bien-tôt en une tristesse qui épouvanta le Roy même, lors qu'on vint luy dire peu de tems après

après qu'on fut sorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans sa confiance.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne put avoir de nouvelles, étoit un présage funeste qui menaçoit l'Égypte de quelque effroyable malheur: mais Callimaque trouva moyen de rassurer les esprits, & de rendre en même temps cette aventure glorieuse pour la Princesse.

Le fameux Astrologue Conon, étoit son intime amy, & il n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de sa science, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en étoille; il fit même remarquer cette étoille; & il dit la  
cho-

chose avec un air d'autorité & d'assurance qui imposa à tout le monde ; on le crut & on fit des Fêtes pour célébrer cette espee d'Apotheose.

Callimaque fit sur ce sujet les Vers que vous avez si bien traduits, & cependant il garda soigneusement les cheveux de sa belle Reine, dont il fit faire des coliers, & des bracelets qu'il porta toujours. On les a trouvez depuis peu avec les memoires où j'ay appris tout ce que je viens de vous dire.

Les voicy, continua Cleopatre en tirant une Boëte où étoient ces bracelets & ces coliers. Cautulle les prit, & quoy qu'ils n'eussent rien de fort magnifique, il en admira & en loua extrêmement la beauté & l'ouvrage. Cleopatre qui vouloit le gagner & le  
met-

mettre dans ses intérêts, afin qu'il la servît auprès de Cefar, dans les grands desseins que cette ambitieuse Reine avoit conçûs: Cleopatre, dis-je, luy en fit un présent, & l'obligea de les accepter, & reprenant ensuite son discours.

Je vous ay dit, luy dit-elle, tout ce que je sçay de particulier sur le sujet de Callimaque, & de la Princesse Berenice, ils continuerent à s'aimer, tant qu'ils vé- curent, ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de tems l'un après l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia & loüa la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La conversation se tourna ensuite sur divers sujets l'un après l'autre; &  
Cleo.

Cleopatre s'appercevant que Catulle étoit autant satisfait & autant charmé d'elle qu'elle le souhaitoit, elle commença à luy faire confidence de ses vastes desseins qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle luy dit, que le Dictateur luy avoit promis de l'épouser, qu'il iroit à Rome pour disposer les Romains à approuver ce mariage, si contraire à leurs anciennes loix ; qu'ensuite il feroit transporter toutes les richesses & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie ; où il viendroît jouïr tranquillement entre ses bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla ensuite Catulle d'honnêtetez & de présens, & elle fit si bien qu'il luy promit qu'il luy rendroit auprès de Cesar tous  
les

les bons offices qu'il pourroit. La saison étoit déjà fort avancée, & il y avoit lieu de craindre, qu'elle ne devint entièrement contraire à la Navigation, si Catulle differoit davantage de s'embarquer; c'est ce qui fit que Cleopatre ne s'opposa point à son départ, qui fut une des plus belles choses du monde, par le soin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de Cesar.

Elle fit border le rivage de ses Gardes & des troupes qui étoient dans Alexandrie; tous les soldats étoient magnifiquement vêtus, & on eût pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient superbes dans leur parure. Tout le peuple d'Alexandrie étoit répandu sur le mole du Phare, & sur les toits des maisons; ce qui faisoit un effet  
ad-

admirable : Cleopatre elle-même étoit sur un balcon de son Palais, qui regardoit sur le Port, & elle avoit autour d'elle les plus belles Dames de sa Cour. Pour les hommes ils accompagnoient Catusle qui recevoit tous les honneurs qu'on luy faisoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajusté qu'à son ordinaire, & il ne laissoit paroître sur son visage aucunes marques de joye qui pussent faire croire qu'il n'étoit pas accoustumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans son vaisseau, & il fut encore conduit fort loin en mer par les Galeres de la Reine; qu'il congédia le plutôt qu'il pût, parce qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit d'être seul.

D'abord qu'il se vit délivré de cette foule de Courtisans Egyp-  
tiens

tiens qui l'environnoient toujours , il se fit apporter une petite cassette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits , & toutes les Lettres qu'il avoit reçues des personnes qui luy étoient les plus cheres.

Il avoit resolu de faire un Recueil de ses Ouvrages , & de les rendre publics ; car il commençoit à regarder toutes ses galanteries , comme des choses étrangères , qui ne luy tenoient plus au cœur , il envisageoit son Histoire avec Lesbie du même œil , qu'on regarde celles où on n'a aucune part , & il s'imaginait que cette indifferance luy dureroit long-tems : ainsi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle personne.

Il s'occupa donc durant tout son

son voyage à revoir, & à mettre en ordre ses Vers, & comme il resolut de les dedier à Cornelius homme célèbre à cause de sa qualité & de son érudition; il fit pour luy ces Vers qui servirent d'Epître à la tête de son Livre.

A

## CORNELIUS.

Cui dono lepidum novum  
libellum.

*M*On cher Cornelius, je vous offre  
mon Livre,  
Je l'ay revêû cent fois en rigoureux  
Censeur;  
Et peut-être qu'il pourra vivre  
Long-temps après son Auteur:  
Vous aimiez mes folies,

Vous

*Vous les trouviez jolies,  
Lors même qu'occupe de soins plus im-  
portans,  
Dans un Livre fort court, mais rempli  
de lumière,  
Malgré l'obscurité des temps,  
Vous donniez des Romains l'Histoire  
toute entière.*

*Recevez donc l'hommage  
Que je vous fais de mon Ouvrage,  
Et puisse vôtre nom, dont j'implore  
l'appuy,  
Faire durer le mien autant que lui !*

Voilà la dédicace du Livre de Catulle, il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers; bel exemple pour les faiseurs de Livres d'aujourd'huy, qui grossissent les volumes, par de longues Epîtres, & de fades & ennuyeuses Préfaces.

Ces Vers que Catulle relût,  
Tom. III. E dont

dont la plus grande partie étoient adreffez à Lesbie , luy rappellerent le souvenir de cette belle Maistresse qui n'étoit pas encore effacée de son cœur; il commença à s'examiner , avec moins de prévention qu'il n'avoit fait jusqu'alors , & il trouva qu'il étoit autant charmé de Lesbie qu'il l'eût jamais été.

Que je suis malheureux , s'écria-t'il , quoy , il faut que j'aime éternellement une ingrante qui m'a abandonné avec la plus grande injustice du monde ? Dequoy me sert de passer pour avoir plus plus d'esprit que le reste des hommes , si cet esprit m'est inutile dans une occasion si importante ? Ah ! que ne suis-je plutôt le plus grossier de tous les hommes ? j'aurois moins de sensibilité ; & si je ne cessois pas d'aimer

mer

mer Lesbie , je cesserois au moins de vouloir la haïr : mais y a-t'il une peine pareille à celle de faire tous ses efforts pour haïr une personne, & d'aimer cependant toujours cette personne qu'on veut haïr ? mais pourquoy veux - je la haïr ? reprenoit-il ensuite, après avoir été quelque tems comme assoupi & accablé des douloureuses pensées qui rouloient dans son esprit. Qui sçait, disoit-il, si elle ne se repent point de l'injustice qu'elle m'a faite ? Qui sçait si elle ne m'aime point encor, & si un sentiment de fierté & de gloire qui s'oppose à son amour ne la fait point autant souffrir que moy ? Quoy qu'il en soit, pourquoy veux - je combattre ma destinée ? Je suis fait pour aimer Lesbie, il faut l'aimer, quoy qu'il puisse en arriver ; deussé-je être le plus infor-

tuné des Amans, il faut être le plus constant & le plus fidelle; les Dieux auront peut-être pitié d'un amour si malheureux & si opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette résolution ; & comme il ne se fit plus en luy de combat entre l'amour & le dépit , il se trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit broüillé avec Lesbie , & il s'abandonna agréablement aux plus flatteuses idées , dont l'esperance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le souvenir de Craftinie qui troubla la douceur de ses rêveries, il avoit receû des Lettres en Egypte , par lesquelles on luy donnoit avis, que son mariage étoit arrêté avec elle. Comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit , & qu'il avoit trouvé des  
faci-

facilitez qui l'avoient insensiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné sa parole au Dictateur qui avoit conclu toutes choses, de sorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever son mariage.

Cet engagement dans lequel il se voyoit, le desespéroit ; mais comme il ne luy sembloit pas qu'il pût s'en défaire avec honneur, il resolut de ceder à sa destinée, & se contenta de souhaiter qu'il arrivât quelque incident, qui le mit en état de rompre honnêtement avec Crastinie.

Il étoit dans cette disposition lorsqu'il arriva en Bithynie, où après qu'il eût salué Cesar, il alla se renfermer chez luy pour entretenir un affranchi fidelle qu'il avoit laissé à la Cour. Cet homme luy dit que personne ne doutoit que le Dictateur ne fût amoureux de

Craſtinie, & que Craſtinie n'eût de grandes bontez pour luy. Il ajoûta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de Cefar, dont toutes les galanteries ſe faiſoient ſous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joye de trouver les choſes dans cet état, il crut que le hazard luy offroit un moyen de ſe dégager, & il reſolut de ne pas laiſſer échapper une ſi heureuſe occaſion ; il alla chez Craſtinie, & au lieu de luy parler en Amant transporté du plaifir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches qui le firent paſſer pour un des plus incommodes jaloux qui eut jamais été. Il receût Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entreveüe ; & comme on parla fort dans le monde de  
cet te

cette aventure , il fit ces Vers  
où il rendit raison de son pro-  
cedé.

A

# A U R E L E .

Aureli Pater esuritionum.

**C**élèbre Libertin , éternel Parasite ,  
Dont l'esprit de débauche est le plus  
grand mérite ;  
Tu me manques de foy ,  
Peu scrupuleux Aurele ,  
Et tu veux rendre comme toy ,  
Ma Maîtresse infidelle  
Tu la suis en tous lieux ,  
Tu lui parles des yeux ,  
Et bien loin de cacher ton ardeur cri-  
minelle ,

E 4

Ed

Et ton aveuglement fatal :  
 Pour me bannir de son cœur , & pour  
 plaire ,  
 Tu fais tout ce que peut faire  
 Le plus ardent Rival.  
 Cette Belle , il est vray , n'a pas l'ame  
 legere.  
 Tes soins n'ont rien gagné ,  
 Et l'on t'a dédaigné.  
 N'importe , il y va de ma gloire  
 De punir ton lâche cœur ,  
 D'une trahison si noire :  
 Mais voudrois-tu me croire ?  
 Etouffe ton ardeur :  
 Repen-toy de ton crime.  
 Cesse au plutôt d'aimer en même lieu  
 que moy ,  
 Et si tu veux renirer dans mon esti-  
 me ,  
 N'atten pas qu'on t'oblige à cesser mal-  
 gré toy.

Si la broüillerie d'Aurele & de  
 Ca-

Catulle avoit fait beaucoup de bruit , ces Vers en firent encore davantage. Crastinie se plaignit des soupçons de Catulle ; & elle fit tout ce que fait une femme qui veut paroître innocente , & qui croit qu'on offense sa severe vertu. Cesar qui avoit ses raisons pour ménager Catulle , envoya Aurele en Italie , où il luy donna un employ qui l'éloignoit de Rome , & de la Cour , en sorte qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût blesser l'esprit de Catulle à l'avenir.

Il est certain que cette rencontre fut très-avantageuse à Aurele , qui , comme j'ay déjà dit , n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune , & qui se trouva ensuite en état de rajuster ses affaires. Cependant il en voulut toujours mal à Catulle depuis ce tems-là , & il ne

perdit aucune occasion de luy faire du chagrin. Furius prit les mêmes sentimens que luy, & ils se déclarerent tous deux contre leur ancien amy, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lorsque ses Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent si hautement, & avec tant de passion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me dispensera de traduire les Vers qu'il fit contre eux. Ils sont pleins de certains reproches que la pureté de nôtre langue ne sçauroit souffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas l'effet que Cesar en avoit attendu. Catulle ne parut pas moins chagrin ny moins jaloux, & il n'eut pas plus d'empressement d'achever ce mariage que le Dictateur souhaitoit avec beaucoup de pas-

passion ; il cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux prétextes pour en éloigner la conclusion.

Après mille détours , & mille fausses raisons , il alloit enfin ceder à la nécessité ; lorsque le hazard fit arriver une aventure éclatante qui le dégagea de la maniere que je vais dire ; mais qui le jetta aussi d'un autre côté dans de nouveaux embarras.

Cesar aimoit effectivement Crastinie , & il étoit aimé d'elle : on sçait qu'il ne s'est jamais picqué de cet amour heroïque , que la moindre inconstance & la moindre foiblesse effarouchent : on peut dire au contraire que Cesar étoit un peu libertin dans ses amours ; & il a aimé en tant de lieux differens , que je ne pense pas qu'il pût se souvenir luy-même du nom de tou-

tes ses Maistressès. L'amour le dominoit si fort, que la bonne foy & la sincerité qu'il faisoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient point en seûreté ses meilleurs amis du côté de l'amour; ils craignoient toûjours qu'il ne devint amoureux de leurs femmes ou de leurs filles; & il se connoissoit si bien luy-même là-dessus, qu'il ne s'offensoit point des railleries & des chansons qu'on faisoit contre luy sur ce sujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à se résoudre de faire une supercherie à Catulle, qu'un homme un peu plus de sens froid eut sans doute condamnée.

Il cacha sa passion pour Crastinie le mieux qu'il pût, & il engagea si bien Catulle auprès d'elle, que le jour étoit déjà pris pour le ma-  
ria-

riage. Catulle avoit été toute la journée auprès de Crastinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revint le soir; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. Cesar ne craignant donc aucune surprise alla chez cette Belle, qui soit par goust, soit par vanité souffroit ses galanteries, & tâchoit de le rendre touûjours plus amoureux.

Il arriva que Catulle qui se voyoit si proche du fatal moment qu'il avoit tant apprehendé, après avoir long-temps rêvé à ce qu'il feroit, avoit enfin resolu d'aller trouver Crastinie, & de luy avoüer avec toute la sincerité dont il faisoit profession, qu'il ne se sentoit aucune passion pour elle; & qu'il apprehendoit de la rendre malheureuse en luy faisant épouser un homme qui ne l'aimeroit peut-être jamais.

Comme son mariage se devoit

E 7

faire

faire le lendemain , il ne crut pas devoir différer plus long-tems un aveû si important. Il vint donc chez Craſtinie plein de ce qu'il alloit luy dire, & comme il ne trouva perſonne qui l'arrêtat , il entra ſi bruitquement , que peu ſ'en fallut qu'il ne ſurprît Ceſar auprès d'elle ; mais le Dictateur ayant entendu du bruit ſe retira promptement dans un Cabinet. Il eſt vray que la précipitation avec laquelle il ſ'y jetta , fit que ſans ſ'en appercevoir , il laiſſa tomber une eſpece d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter , & qui étoit ſi magnifique , qu'il n'y avoit perſonne qui ne la reconnût.

Catulle entra & trouva Craſtinie ſi étonnée que l'embarras qui paroifſoit ſur ſon viſage l'obligea à regarder de tous côtez , pour en trouver la cauſe. Il apperceût cet-

te

te écharpe de Cefar ; & l'ayant relevée, Madame, dit-il à Craftinie, je voy que je fuis plus heureux que je ne penfois. Je ne croyois pas en vous époufant, époufer la Maîtrefle du Maître de la terre. Craftinie ne fceût que luy dire, honteufe de fe voir fi clairement convaincuë d'une infidélité.

Quoy que Catulle n'aimât point Craftinie, il ne laiffa pas par un fentiment de gloire de fentir auffi vivement fon infidélité, que s'il en eut été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été fi long-tems trompé par Cefar, & il conçût dans ce moment cette haine furieufe qui luy a fait faire tant de Vers fanglans contre luy.

Il chercha de tous côtez, s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin: Enfin il s'aviſa de pouffer la porte de ce Cabinet  
que

que Cefar n'avoit pû fermer ; & il le trouva dans une surprise & dans un étonnement qui ne laiffèrent pas de le réjouir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, luy dit-il en fe retirant, pardonnez à mon ignorance l'indifcretion que j'ay eue d'être vôtre rival. Je fçay trop ce que je dois au rang que vous tenez, pour ne vous pas ceder toutes les prétentions que j'avois fur Craftinie. Catulle après cela fortit fi promptement, qu'il ne donna pas à Cefar le tems de luy répondre.

Cependant cette aventure affligea fenfiblement le Dictateur, qui aimoit Craftinie, & qui apprehendoit que cet éclat ne la ruinât. Il envoya le lendemain chez Catulle Mamurra, celui de tous fes favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il luy attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Cet.

Cet homme tâcha de persuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Craffinie, & que l'inclination de Cefar pour elle ne pouvoit que luy être très-avantageufe. Catulle receût tout ce qu'il luy dit fur ce fujet, avec la fierté d'un Romain qui préfere l'honneur à la fortune; & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fut le persuader, repe-ta tant de fois que Cefar étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la destinée de tous les hommes étoit entre ses mains, & qu'il n'y avoit rien de si grand dans le monde qu'il ne put abaisser quand il luy plairroit. Il reedit ces choses tant de fois, que Catulle que sa naissance, & la confideration qu'il avoit parmi les Romains rendoient un peu fier, s'en offensa, & crut qu'il y alloit de

de son honneur de faire voir à Mammurra, que la puissance de Cesar ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en rêvant, & luy dit ensuite ces petits Vers, qui bien-tôt après furent sceûs de tout le monde.



A

# CESAR.

Non nimium studeo, Cæsar, tibi  
velle placere.

**N**On, je n'en fais point de mystere,

Cesar, je ne veux point te plaire;  
Heureux qui peut ne point sçavoir,  
Si ton visage est blanc ou noir.

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de Catulle, se retira, après luy avoir dit tant de choses que la conversation s'aigrit, & qu'ils se séparèrent avec des sentimens de haine & d'averfion l'un pour l'autre, qui leur ont duré jusqu'à la mort.

Cependant plusieurs gens se mê-  
le-

lerent de cette affaire , & on fit ce qu'on put pour racommoder Catulle avec Cesar; mais comme il arrive presque toujours que dans de pareilles rencontres des indiscrets vont dire cent choses qui aigrissent les esprits; il y en eut qui allerent trouver Catulle , & qui luy dirent qu'il devoit prendre garde à luy , que le Dictateur le menaçoit si hautement , qu'il y avoit lieu de tout craindre pour luy.

Il n'en falut pas davantage pour obliger Catulle à se déclarer contre Cesar plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait; il crut que s'il ne faisoit rien contre luy , sa retenue passeroit pour timidité , & il ne garda plus de mesures depuis ce tems-là. Il cessa d'aller chez Cesar , & il fit contre luy des Vers si sanglants , qu'il faut croire que la bonté de Cesar étoit extrême , ou que la naïf-  
fan-

fance de Catulle étoit fort élevée, puis qu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour le venger de luy. Voicy quelques-uns de ces Vers.

Pulchrè convenit improbis  
Cinædis.

**C**ontre Cesar & contre Ma-  
murra,

*Le Peuple en vain s'irritera*

*De leur amitié criminelle,*

*En vain on se plaindra.*

*Leurs vices ressemblans la rendront éter-  
nelle;*

*Tous deux lâches effeminez,*

*A de honteux plaisirs tous deux aban-  
donnez,*

*Dans leurs plaisirs infames,*

*Compagnons & rivaux des femmes,*

*Tous deux spirituels,*

*Et d'un peu de science,*

*Pour*

*Pour tremper les mortels ,  
 Affectant l'apparence ;  
 Comme tant qu'ils vivront ils seront  
 vicieux ,  
 Aussi tant qu'ils vivront ils s'aimeront  
 tous deux.*

La moderation de Cesar fut admirable dans cette rencontre ; car quoy que ces Vers fussent très-offensans , & qu'il en eut un très-grand chagrin , il feignit de les ignorer , & bien loin de se venger de Catulle , comme il l'eut sans doute pû , il le fit prier de venir souper à sa table , le jour même que ces Vers parurent.

Un procédé si plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle , mais l'injure qu'il prétendoit avoir receüe de Cesar étoit encore trop récente pour être oubliée ; il ne cherchoit qu'un honnête prétexte

te

te pour s'éloigner de sa Cour, lorsque la fortune qui sembloit prendre plaisir à le persecuter luy en fournit un bien funeste pour toute sa famille.

Il avoit un Frere qu'il aimoit cherement, & qui depuis deux ou trois ans servoit dans les troupes de Phrygie; il receût des Lettres par lesquelles on luy donnoit avis que ce cher Frere étoit à l'extremité; il s'embarqua aussi-tôt & partit pour aller le voir.

Cependant Cesar qui avoit terminé en Bithynie, où les Rois, les Princes, & les Deputez des Peuples l'étoient venu trouver, presque toutes les affaires des Provinces Asiaticques, partit aussi pour retourner en Italie, où Antoine & ses Lieutenans exerçoient des violences, & des tyrannies qui faisoient haïr sa domination, quoy  
que

que de luy-même il fut le plus doux de tous les hommes. La belle Crastinie le suivit, & Cesar luy promit qu'il rendroit sa fortune si éclatante, que Catulle se repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Pour Catulle il arriva bien tôt au port de l'ancienne Troye, où il apprit que son Frere étoit mort, il donna des marques d'une douleur si vive, qu'on apprehenda pour sa vie, il abandonna toutes sortes de plaisirs, il cessa même ses études, & durant plusieurs jours les Lettres qu'il écrivit à ses amis, furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du tombeau de son Frere, où il disoit qu'il vouloit achever le peu de vie qui luy restoit : enfin on le fit résoudre à partir; & il prit le chemin de Sirmion

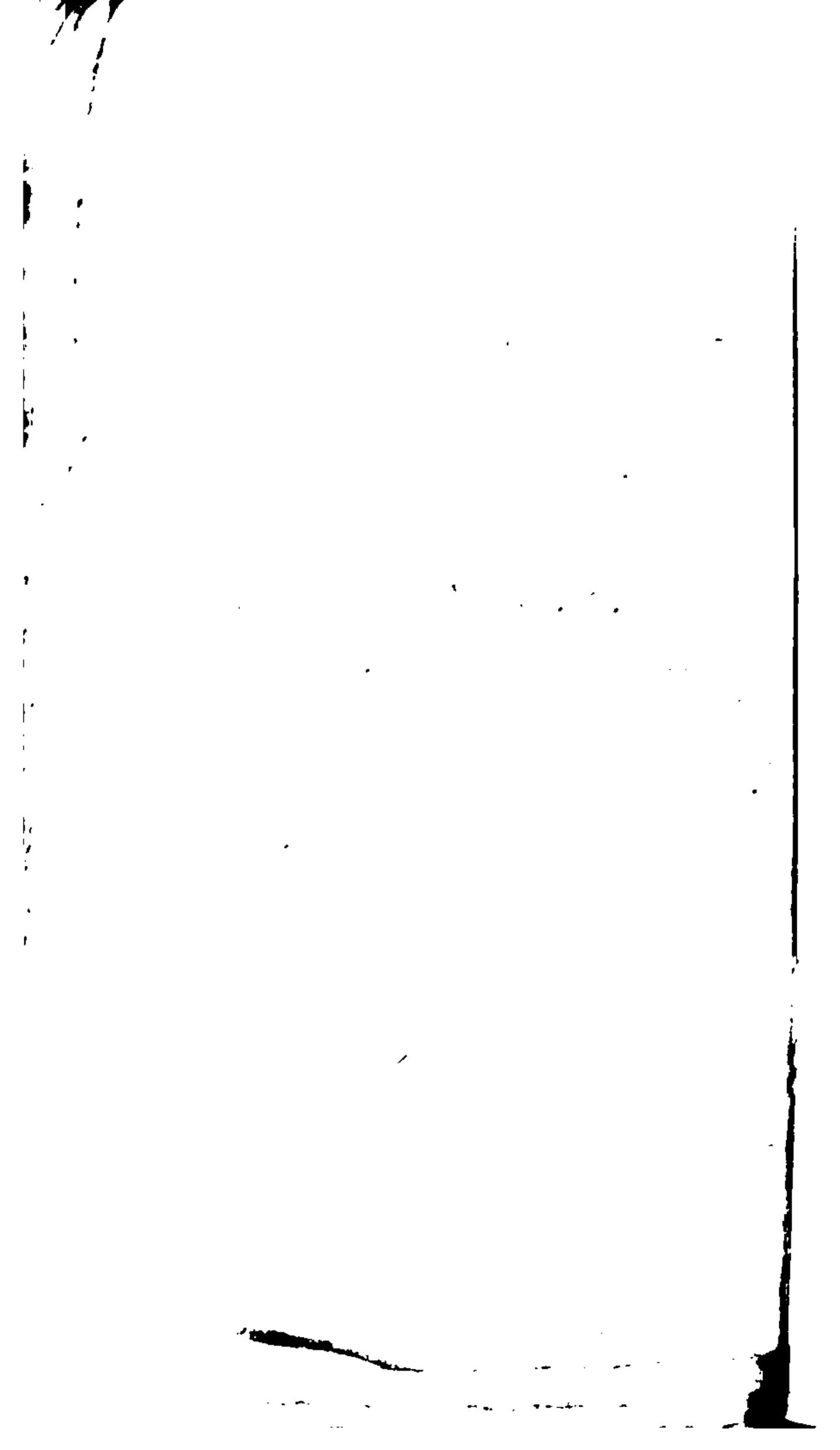
LES AMOURS

DE

CATULLE.

Par MR. DE LA CHAPELLE.

*TOME QUATRIÈME.*





LES  
AMOURS  
DE  
CATULLE.

**L**L y avoit dix ou douze  
jours que Catulle étoit à  
Sirmion, où il commen-  
çoit à goûter un repos  
dont il y avoit long-temps qu'il  
n'avoit été capable, lorsque com-  
me il se promenoit dans une gran-  
de

de allée qui étoit au devant de sa maison , il apperceût huit ou dix Cavaliers qui venoient à lui ; il s'avança pour les reconnoître , & vit son cher Licinius Calvus , qui l'ayant aussi reconnu mettoit pied à terre.

Ils coururent tous deux pour s'embrasser , & ils furent longtemps à se faire des caresses sans pouvoir parler ; ils s'aimoient parfaitement , & il y avoit très-long-tems qu'ils ne s'étoient vûs.

Les premiers jours qu'ils furent ensemble se passèrent en protestations d'amitié , en plaintes , en reproches , que chacun croyoit être en droit de faire à son ami , & en éclaircissements tendres & passionnez , qui leur firent voir que l'absence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Est-

A LA PRESQU'ISLE  
DE SIRMION.

Peninsularum Sirmio insula-  
rumque.

**D**Es Isles la plus belle,  
Aimable Sirmion, qu'à regret j'ay  
quitté,  
Et de qui la beauté  
Semble à mes yeux toujours nouvelle:  
Enfin je te revoy,  
Enfin je me rends à toy,  
Tranquille & l'esprit libre,  
Des soins qui sur les bords du Tibre,  
Me troublèrent jadis.  
Ah! qu'il est doux de n'être plus en  
proye,  
A mille noirs soucis,  
Et de porter à ces amis

*Un cœur qui nage dans la joye ;  
 Aimable Sirmion à mes yeux satisfaits,  
 Puisse-tu désormais  
 N'offrir que les plaisirs, les ris, les  
 jeux, les graces,  
 Ris, jeux, qui me tenez sous vôtre  
 douce loy,  
 Venez auprès de moy,  
 Reprendre vos premières places.*

Enfin Catulle débarqua au port  
 de Sirmion, & il y fut embrassé  
 par beaucoup de ses amis qui étoient  
 venus l'attendre jusque chez luy.  
 Peu de jours après qu'il fut arrivé  
 il fit faire des sacrifices à Castor &  
 Pollux, à qui il consacra son Vaif-  
 seau ; & pour en rendre la memoire  
 éternelle. il fit sur ce sujet les  
 Vers que voicy,

SUR

**SUR LE BRIGANTIN,**  
dont Catulle se servit  
dans ses voyages.

Phaselus iste quem videtis, hospites.

**C**E petit Brigantin,  
Toujours sur l'Océan eut un heureux  
destin,  
Et sa rame & sa voile exempte de  
naufrages,  
Toujours heureusement finirent ses vo-  
yages,  
Même il peut se vanter qu'étant assez  
léger,  
Il a sans le connoître évité le danger :  
Il a porté son Maître en cent climats af-  
freux,  
Il le ramene enfin dans sa Patrie, heu-  
reux

F 4

D'a-

R

D'avoir scéu conserver une tête si chere:  
Jadis il fut Forêt sur le mont de Cy-  
there,

Donc les bois élevez se déroband aux  
yeux,

Semblent toucher les Cieux,

Et souvent un zephire aimable

Luy faisoit faire un murmure agréa-  
ble,

Maintenant dans le Port,

Il vieillit content de son sort.

Castor, & vous Pollux qui luy fûtes  
propices

Après mes pieux sacrifices,

Daignez-en accepter le don, que je vous  
fais,

Et dans l'état qu'il est, conservez-le à  
jamais.

Fin du troisiéme Tome.

LES

mion, qui étoit cette Presqu'Isle, où nous avons dit que son Pere avoit une maison. Voicy les Vers qu'il fit en partant sur la mort de son Frere.



VERS. III.

F

SUR

# SUR LE TOMBEAU DE SON FRERE.

Multas per gentes & multa per  
æquora vectus.

**N'** Ay-je donc traversé tant de va-  
stes deserts,  
Tant de lieux incconnus, de fleuves & de  
Mers;  
Que pour parler en vain aux cendres  
de mon Frere,  
Dont le Destin, à mon bonheur contrai-  
re,  
Lorsque je vola à son secours,  
S'est hâté de finir les jours.  
Cher Frere, puis qu'enfin la Parque  
trop cruelle  
T'enleve aux soins qu'eut pris mon a-  
mitié fidelle;  
Frere digne d'un meilleur sort,  
Re-

Reçoy du moins après ta mort,  
 Le pitoyable office,  
 Qu'à tes Mânes chers vont rendre  
 mes douleurs.

Puisse touché de mes pleurs,  
 Le Dieu du Six i' être propice ;  
 Dans ce funeste lieu,  
 Puisses-tu trouver quelques  
 charmes.

Et voir qu'en te disant un éternel adieu,  
 Je fais nâger tes cendres dans mes  
 larmes.

Comme il y a peu de douleurs que le tems ne diminueë, Catulle n'ayant plus devant les yeux le tombeau de son Frere, commença à se consoler, il sentit même quelque joye en approchant de chez luy ; Lesbie luy revint dans l'esprit, telle qu'il souhaitoit qu'elle fut, & l'esperance le flatta si fort, qu'il ne s'occupoit plus que du plai-

fir qu'il auroit à se racommoder avec elle ; car il ne doutoit plus qu'elle ne l'aimât toujourns. Lesbie n'est point inconstante, se disoit-il souvent à luy-même, Lesbie m'a témoigné de la haine malgré elle ; mais les dernières marques de fidélité que je viens de luy donner en abandonnant Crastinie, feront cesser l'injuste violence qu'elle se fait.

C'étoient là les douces pensées qui l'occupoient durant son voyage. Enfin après plusieurs jours de navigation , il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des transports & des émotions de cœur qu'il est mal aisé d'exprimer. Ces Vers qu'il fit en arrivant les feront assez connoître.

Lorsque j'appris que Seratine étoit amie de Lesbie, je me sentis piqué d'un violent desir de la connoître plus particulièrement & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'envisageois que vous en cela, & que je ne souhaittois d'être des amis de Seratine, qu'afin de la mettre dans vos interêts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprès de Lesbie; mais en effet, je n'envisageois que moy. Dès le premier moment que je la vis, j'étois devenu amoureux de Seratine; & l'Amour, qui, comme vous sçavez, se cache & se déguise toujours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre service pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donne tant de peine, & je m'informe avec tant de soin, qu'enfin je trouve une femme de mes amis,

mies, qui étoit assez bien avec Seratine, elle me présenta à elle, & j'obtins de cette belle personne la permission de lui rendre visite. Insensiblement je l'accoutumai à me voir, & enfin je me rendis si assidu, qu'il ne se passoit point de jour que je n'allasse chez elle.

Lesbie, à qui elle faisoit confiance de tout, scût d'abord nôtre commerce, & pria seulement son amie de ne me point mener chez elle; mais en même tems elle luy dit mille biens de moy. De sorte que la repugnance qu'elle témoignoit à me voir, ne fit aucune impression sur l'esprit de Seratine, auprès de qui je ne laissai pas de me mettre assez bien.

Cependant plusieurs Chevaliers de grande considération s'étoient attachés auprès de Lesbie; elle les recevoit tous avec de grandes hon-  
nê-

nêtetez, & ses manieres obligantes luy attirerent tant de monde, qu'il étoit impossible de la trouver seule. Vous sçavez combien elle haïssoit autrefois le tumulte du grand monde; & vous jugez bien qu'un changement si extraordinaire surprit tous ses amis. Quelques-uns luy en parlerent, mais Gellius, qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua si ouvertement, la jalouſie lui fit faire tant d'extravagances, que Lesbie, qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre luy, & le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il pût pour ſe raccommoder; mais il ne réuſſit point, & s'en retourna à Verone, où il mena depuis une vie aſſez obſcure, reſſerré dans ſa Famille, dont, comme vous ſçavez, la conduite avec lui ne paſſe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus  
de

de passion pour Lesbie ; étoit Helvius Cinna ; vous le connoissez, vous sçavez qu'il est d'une qualité distinguée, qu'il a eu dans la République de grands emplois, & que les beaux Vers qu'il a donnez au Public luy ont acquis une grande reputation d'esprit; soit que Lesbie eût plus de goût pour luy que pour les autres, soit qu'elle crût qu'il étoit celui qui pouvoit le mieux reparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traitta beaucoup mieux que les autres, elle lui fit croire qu'elle l'aimoit.

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de sa passion. Je sçay bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ay toute l'amitié & toute l'estime que la bonté qu'il a pour moi & ses rares qualitez meritent, a été fort amoureux de Lesbie; & il semble que je devrois à  
 nô-

mander la permission de la voir, elle répondit avec tant de fierté, & tant d'aigreur que je desespérai de pouvoir la fléchir. Je vous l'écrivis ; & peut-être que ma Lettre qui vous obligea à chercher d'autres engagements, a été la principale cause de votre malheur.

J'allai un jour chez Servilie Mère de Brutus, pour faire ma Cour ; car, comme vous sçavez, c'est celle de toutes les Maîtresses du Dictateur qui a toujours régné le plus souverainement dans son cœur ; les autres l'amusent quelque tems, mais celle-ci l'occupe toujours ; il revient toujours à Servilie, il ne laisse pas même de la voir & de l'aimer, dans le tems qu'il a des intrigues avec quelqu'autre ; elle ne s'allarme point de ses inconstances, assurée de le ramener quand il lui plaira ; elle le laisse quelquefois

é-

échapper, mais elle le rappelle bientôt. En effet nous avons vû que Postumie, Lollie, Tertulle, Mucie, & les autres Princesses étrangères qu'il a aimées, n'ont pas jouï long-tems de leur conquête. Et Servilie, quoy que déjà assez âgée, l'emporte même à présent sur la jeunesse, & sur les charmes de Craftinie sa nouvelle Rivale. Quoy que Cesar ne soit pas encore gueri de la passion qu'il a eüe pour cette dernière, il ne laisse pas d'avoir une complaisance aveugle pour Servilie, & de l'accabler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiscation des biens des Citoyens pros crits, & luy a attiré par là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez elle, & je vis auprès de Tertie sa fille, qui, à ce qu'on dit, a aussi partagé

gé avec sa Mère les bonnes graces & le cœur de César. On dit même, car il est bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peut être, on dit que la Mere, qui à quelque prix que ce soit, veut se conserver l'empire qu'elle a sur César, a ménagé le commerce & l'intrigue que sa fille a eue avec lui, & on rapporte sur cela dans le Monde un bon mot que Cicéron a dit, qui peut être luy coûtera cher. Mais revenons à nôtre sujet.

Je vis auprès de Tertie une jeune personne qui me plût extrêmement; elle avoit je ne sçay quoy de si doux & de si modeste dans la Physionomie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer dans une Cour où la retenue n'est pas une qualité fort ordinaire. Cette personne étoit venue à la Cour pendant mon absence; & je ne sçavois qui elle étoit, je m'en  
in-

informai à un vieux Chevalier Romain, qui n'est jamais sorti de Rome; il me dit qu'elle s'appelloit Seratine; & comme c'est un fort grand parleur, il me fit ensuite l'Histoire de sa Famille qui est fort illustre; il n'oublia aucune de ses bonnes qualitez, & il m'en parla si long-tems qu'il m'eût sans doute ennuyé si des raisons secrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'eussent fait prendre un plaisir singulier à entendre parler de cette admirable personne.

Ce Chevalier ajouta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Seratine étoit la bonne amie de Lesbie; & que leur amitié avoit quelque chose de fort rare, parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalousie l'une de l'autre, & que cependant elles vivoient dans une union parfaite. Lors-

Est-il possible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à son ami, que vos soins, vos raisons, & votre éloquence, n'ayent pû me justifier auprès de mon Ingrate? car enfin ce n'est point avec vous que je veux dissimuler; il faut que je vous l'avouë, j'aime toujours Lesbie, je l'ay toujours aimée, & quand j'ai fait croire par mes actions que j'étois guéri de cette passion, j'en étois blessé plus que jamais, & je faisois à peu près ce que font les captifs qui en se débattant dans leurs fers, les rendent plus difficiles à porter, parce qu'ils épuisent leurs forces par de vains efforts; je n'ai fait que serrer mes liens, & qu'augmenter ma blessure, au lieu de la fermer. Si tout ce que vous me dites là est vrai, répondit Licinius, en vérité votre conduite a été bien irreguliere; que ne souffriez-

friez-vous plutôt patiemment, que ne faisiez-vous voir une douleur modeste? Pourquoi par des revoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtresse qui vouloit vous pardonner? Car enfin, Lesbie vous a toujours aimé, & vous aime sans doute encore. Elle m'aime, interrompit Catulle, & se jette dans les bras d'un autre? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites? Comment avez-vous pû le croire vous-même? Elle vous aime, reprit son ami, & si vous sçaviez les choses comme je les sçay, vous en seriez convaincu. Ah! de grace, lui dit Catulle en l'embrassant, apprenez-moy tout ce que vous sçavez, & ne refusez pas à un malheureux ami la seule satisfaction qu'il puisse recevoir dans le déplorable état où l'Amour l'a réduit. Je veux bien vous satisfaire,

faire, repliqua Licinius; mais comme il faudra que je vous fasse un long recit d'avantures fort mêlées où Cesar & Crastinie ont beaucoup de part, & où j'en ai beaucoup moy-même; donnez ordre que personne ne vienne nous interrompre, & passons dans quelque lieu où nous puissions être en repos. Catulle appella un de ses Esclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chasse. Ensuite avec son ami, il traversa un petit bois qui étoit derrière son jardin, & ils allerent tous deux se renfermer dans un grand salion accompagné de deux cabinets, que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce bois où il alloit souvent rêver. Licinius Calvus s'étant un peu reposé, commença ainsi son recit.

HIS-



# HISTOIRE

DE

# LESBIE

ET

# D'HELVIUS CINNA.

**A**PRE'S que vous fûtes parti de Rome, je crûs que la colere de Lesbie contre moy cesseroit, & qu'elle souffriroit que j'allasse chez elle, comme j'y allois à Verone; mais lors que je luy fis de-  
mander

nôtre amitié le sacrifice de mon amour. Je ne balancerois pas, continua-t-il, à étouffer ma passion, si Catulle avoit encore lieu d'espérer, mais il est certain qu'il ne se raccommoiera jamais avec Lesbie. On dit même qu'il prend d'autres engagements, ainsi je ne crois point que nôtre amitié soit blessée par les soins que je rends à une personne, que mon ami n'aime sans doute plus, ou du moins qu'il ne doit plus aimer, puis qu'il n'y a nulle apparence qu'il puisse jamais rentrer dans ses bonnes graces.

Il me dit ensuite toutes les marques de bonté que Lesbie lui donnoit; & comme je regardois les choses avec des yeux moins prévenus que luy, je vis dans les actions de Lesbie & dans tout son procédé avec luy, beaucoup d'estime & de considération pour son me-

rite; mais peu de tendresse. Les Amans se flattent toujours, & il en jugeoit autrement que moy.

Au reste, m'ajouta-t-il, elle me parle à tout moment de Catulle, mais c'est dans des termes si pleins d'aigreur; c'est avec tant de marques de mépris & d'indignation, que je ne pense pas qu'on ait jamais hai aussi fortement qu'elle le hait.

Prenez garde, luy dis-je, que vous ne vous trompiez, ces marques apparentes de mépris & d'indignation, sont peut-être des marques d'un violent amour qu'elle ne peut surmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoy songe-t-elle en luy? Pourquoy vous parle-t-elle de luy à tout moment? Croyez-moy, continuai-je, elle se trompe elle-même, & vous trompe avec elle; elle aime toujours Catulle.

tulle. Ah ! mon cher Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé ! Vous connoissez tous les mouvemens & toutes les délicatesses de l'amour ; vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en sçavez pénétrer tous les replis & tous les détours ; & au travers de mille froideurs, vous sçavez démêler un reste de passion qu'on ne sçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire me rend la vie ; n'en doutez point, mon cher Licinius, on m'aime.

*Lesbia mî præsentem viro mala plurima dicit.*

**L** *Esbie en termes pleins d'aigreur,  
Parle de moi sans cesse ;  
Elle change en mépris, dit-elle, sa ten-  
dresse,  
Et je n'occupe plus son cœur.*

Si Lesbie offensée  
 Avoit éteint l'amour, dont j'ai scéu  
 la blesser,  
 Amy, de sa pensée  
 Lesbie auroit scéu me chasser.  
 Mais quoy! sur mon sujet elle ne peut  
 se taire,  
 Elle n'en parle qu'en colere;  
 En vain de ses froideurs je serois al-  
 larmé;  
 Elle se plaint de moy; je suis toujours  
 aimé.

## A U T R E

### Sur le même sujet.

Lesbia mi dicit semper male, nec  
 tacet unquam.

Que Lesbie est trompée!  
 De moy seul occupée,

Elle

*Elle croit me hair , lors qu'elle en dit  
du mal.*

*Aveuglement fatal!*

*Pen use a son égard de même ;*

*Mais je meure , si je ne l'aime.*

Pardonnez , mon cher Licinius ,  
aux transports d'un Amant , qu'une  
amoureuse joye a emporté plus  
loin qu'il ne vouloit ; vous con-  
noissez l'amour & les Muses , &  
vous sçavez si l'on peut resister à  
leurs mouvemens secrets , lors  
qu'il leur plaît de s'emparer de  
nous.

Je serois bien fâché , dit obli-  
geamment Licinius , que vous leur  
eussiez resisté ; ces Divinitez vous  
ont fait dire de trop agréables cho-  
ses ; mais reprenons nôtre histoire.

Helvius Cinna avoit trop de  
plaisir à croire que Lesbie l'aimoit  
pour se laisser persuader par mes

raisons ; il continua ses assiduités auprès d'elle , & il se confirma dans la pensée qu'elle sentoît pour luy quelque chose de plus tendre que pour les autres.

Cependant un Parent de Lesbie, qui avoit fait une grande fortune à Rome, mourut, & la laissa seule héritière de ses grands biens. Ceux sous l'autorité de qui elle étoit, la voyant devenue si riche, résolurent de la marier au plutôt, & comme parmi tous les Amans, il n'y en avoit pas un qui n'eût beaucoup de bien, beaucoup de qualité, & beaucoup de considération dans le monde, ses Parens lui dirent de choisir celui qui lui plairoit le plus, & de se préparer à l'épouser.

Elle fut frappée de cette déclaration, & elle commença à sentir qu'elle vous aimoit encore, lors qu'elle envisagea le mariage, & qu'elle

qu'elle songea que vous n'étiez point du nombre de ceux qu'on luy proposoit pour Epoux ; elle fremit de la seule pensée de se donner à un autre que vous. Elle ouvrit son cœur à Seratine , qui me disoit tout ce qu'elle lui confioit , & qui pourtant ne pût obtenir d'elle que j'allasse la voir. Cependant ses Parens la pressoient étrangement , & plus elle témoignoit de repugnance au mariage , plus ils augmentoient leurs persecutions ; enfin après beaucoup de plaintes & de rémontrances inutiles, ils allerent la trouver , & celui d'entr'eux qui étoit le plus considerable , lui dit que puis qu'elle ne vouloit pas se choisir elle-même un Epoux , sa Famille luy en choisiroit un.

Lesbie ne luy répondit que par des larmes, qu'elle répandit en grande abondance ; le même homme

qui lui avoit déjà parlé feignant de se laisser toucher par ses pleurs, luy dit qu'on luy donnoit encore trois jours pour se déterminer ; que pendant ce tems-là elle pouvoit choisir qui bon luy sembleroit ; mais que ce tems expiré , on ne la laisseroit plus maîtresse d'elle-même. Ses Parens après cela se retirèrent , & la laissèrent dans le plus grand accablement , & dans la plus grande affliction qu'on puisse s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ay sceu depuis par elle-même, immobile, les bras appuyez sur une table, auprès de laquelle elle étoit assise ; elle m'a avoué que sa douleur avoit été si vive, qu'il luy étoit impossible de dire ce qu'elle avoit pensé dans ces premiers momens, où à peine sçavoit-elle si elle vivoit encore ; tant son esprit  
&

& ses sens mêmes étoient accablés par les funestes idées qui se présentèrent en foule à son imagination.

Après qu'elle fut un peu revenue, elle envoya prier Seratine de la venir trouver, & d'abord qu'elle la vit: Ma chere Seratine, luy dit-elle, vous voyez la plus infortunée personne du monde; ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous bien-tôt à voir mourir votre amie. Il faut, continua-t-elle sans lui donner le tems de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce soit chez vous, car mille raisons m'empêchent de le voir chez moy. Seratine luy promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Lesbie luy dit, qu'elle iroit le lendemain dès le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fit avertir.

Dès le soir même Seratine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire ; & le lendemain je me trouvai chez elle plutôt que Lesbie. Elle vint dans un état à faire pitié aux plus insensibles, elle étoit si négligée & si abbatuë, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur très-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-moy toutes les duretez que je vous ai faites; vous meritez d'être traité avec plus d'égards que je n'en ai eu pour vous; mais vous connoissez les caprices de l'Amour, & vous êtes trop sensible à cette passion, pour ne pas pardonner à une malheureuse Amante, toutes les fautes que l'Amour luy a fait faire. J'aime, ajouta-t-elle, & c'est toujours votre Amy que j'aime. Hé pourquoy donc, Madame, luy dis-je  
en.

en l'interrompant, l'avez-vous laissé aller dans des Pais éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins ? Il vous adore, & la douleur qu'il a de vous voir irritée contre luy, sans en sçavoir la cause, l'a jetté dans un desespoir, dont ses Amis doivent craindre les effets ; lors que vous l'avez vû prêt à s'exiler, que ne l'avez-vous retenu ?

Hélas, me dit-elle, est-on bien raisonnable quand on a une violente passion dans le cœur ? Est-on maîtresse de soy, & sçait-on bien ce qu'on fait ? J'ai voulu hair Catulle, j'ay crû le devoir faire ; mais je n'ay pû surmonter le penchant que j'ay à l'aimer ; plus j'ay feint de le hair, plus je l'ay aimé ; plus je l'ay éloigné de ma présence, plus je l'ay approché de mon cœur ; je n'ay point voulu le voir, je vous

ay fui vous-même, parce que vous êtes son amy, & que je craignois que vous ne me parlassiez de luy. Que toutes ces précautions m'ont été inutiles! L'Amour me le rendoit toujourns présent, je croyois le voir par tout, & je me disois pour le justifier, plus de choses que luy-même n'eût pû m'en dire. Hélas, ajouta-t-elle douloureusement, avois-je mérité d'être traitée comme je l'ay été de luy? Une passion aussi violente & aussi sincère que la mienne devoit-elle être sacrifiée? Devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenuës de moy? Et s'il falloit que tout le Monde apprit mes foibleses, devoit-ce être par la bouche de Catulle? Je l'ay aimé, s'écria-t-elle, en pleurant, que dis-je? je l'aime encore avec trop de tendresse.

Les soupirs qu'elle pouffa, &  
les

Les pleurs qu'elle répandit, m'empêcherent long-tems de luy répondre ; enfin quand je la vis un peu remise, je pris la parole, & je luy dis tout ce qui pouvoit servir à vôtre justification, & comme elle prenoit vôtre parti contre elle-même, je n'eus pas de peine à la persuader ; je luy protestai ensuite que vous l'aimiez toujours avec la même tendresse, & la même confiance, que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit-elle, je crois que Catulle est innocent, je crois qu'il m'aime, & tout cela ne sert qu'à me rendre plus malheureuse. Elle m'apprit alors les persecutions de ses Parens : Il faut, continua-t-elle, que je choisisse un Epoux ; & ce qui me desesperere, il n'est pas en mon pouvoir de choisir Catulle ; mes cruels Parens ont envisagé son

procedé pour moy avec des yeux bien differens de ceux d'une Amante toujourns disposée à pardonner à son Amant ; ils ont crû qu'en m'offensant il avoit outragé toute leur Famille ; ils ont conçu pour luy une haine terrible, & je n'oserois même prononcer son nom en leur présence. Jugez maintenant, continua-t-elle, de mon accablement, je n'ay que trois jours pour me déterminer sur ce funeste choix ; c'est à dire, ajouta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reste plus que trois jours à vivre.

J'avoûé que je fus si vivement touché de vos malheurs, & de ceux de Lesbie, que j'en perdis presque l'usage de la Raison. Nous demeurâmes long-tems l'un & l'autre dans un silence morne, & nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, sans avoir  
la

la force de nous rien dire.

Lesbie fut la première qui parla , & soit que comme elle avoit déjà rêvé aux moyens de détourner un malheur dont elle étoit menacée , il y avoit long-tems ; soit, dis-je , que le remède qu'elle me proposa luy fut déjà venu en pensée ; soit qu'il luy fût tout d'un coup inspiré par sa passion , elle ouvrit un avis que Seratine & moy jugeâmes le plus raisonnable , & que nous resolûmes de suivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna , & que sans deguisement je luy dirois les véritables sentimens de Lesbie , qu'ensuite comme il étoit vôtre amy , & qu'il avoit de la considération pour Lesbie, je le prierois de sa part de lui aider à se conserver pour vous : vous pouvez juger quelle fut la surprise de cet Amant qui se flattoit d'être aimé , lors que  
j'al-

j'allai lui faire les propositions que je viens de vous dire; il m'écouta sans m'interrompre, & ne fut de long-tems en état de parler.

Quoy, medit-il après, Lesbie aime toujours Catulle; & cependant elle me dit qu'elle le hait? Elle souffre que je m'engage auprès d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma passion, elle me laisse esperer qu'un jour elle m'aimera, & cependant elle en aime un autre, & elle veut que je me sacrifie pour les interêts de cet heureux Rival? Non, Lesbie ne merite pas que j'aye pour elle la moindre complaisance. Allez, Licinius, allez luy dire qu'elle cherche d'autres secours que le mien, & qu'après la cruauté qu'elle a eüe de prendre plaisir à me rendre le Rival d'un de mes meilleurs amis, c'est bien assez que je  
ne

ne la haïsse point , & que je me  
refolve paisiblement à l'oublier ;  
elle ne doit rien attendre davanta-  
ge de moy.

Je le laissai dire tout ce qu'il  
voulut ; mais lors que je crûs , que  
par ses plaintes sa douleur s'étoit,  
pour ainsi dire , exhalée , & n'a-  
voit plus la même violence , je  
luy représentai qu'il ne devoit point  
vouloir de mal à Lesbie , qui s'é-  
toit trompée la première avant que  
de le tromper ; & qu'enfin puis  
qu'il étoit vôtre ami , il devoit sa-  
crifier à vos interêts une passion  
inutile. Comme vous sçavez qu'il  
est parfaitement honnête-homme,  
& qu'il y a peu de gens au monde  
aussi exacts que luy sur les devoirs  
de l'amitié , il entra insensiblement  
dans mes raisons , & me demanda  
ce qu'il falloit qu'il fit.

Il faut , luy dis-je , que vous pro-  
met-

mettiez à Lesbie que vous n'abuserez point du droit qu'elle va vous donner sur elle-même. Lesbie après cela pour se délivrer de la persécution de ses Parens leur dira qu'elle veut vous épouser ; & vous, pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui se passe & de le faire retourner, vous différerez le mariage sur des prétextes qu'il sera aisé de trouver.

A quoy m'engagez-vous, s'écria-t-il douloureusement. Hé bien, continua-t-il ensuite, faisons tout ce que vous voulez ; si je ne puis être aimé de Lesbie, je mériterai au moins d'en être plaint, & je donnerai à nôtre siècle un des plus rares exemples d'amitié, qu'un homme bien amoureux puisse donner. Mais, ajouta-t-il, je veux que Lesbie me promette que si elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'épousera. Je

Je n'eus pas de peine à luy faire promettre ce qu'il souhaittoit ; Lesbie étoit si resoluë à faire toutes choses imaginables pour vous épouser, qu'elle ne doutoit nullement du succès, & qu'elle croyoit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choses réussirent comme nous l'avions imaginé ; les Parens de Lesbie furent satisfaits du choix qu'elle fit ; & il trouva moyen d'éloigner le mariage sans qu'ils se doutassent le moins du monde de la vérité. Je fis partir aussi-tôt un Affranchi chargé de Lettres pour vous informer de tout, je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même de vos nouvelles ; mais vôtre mauvais destin qui n'avoit pas resolu de finir si-tôt vos malheurs, empêcha que vous ne  
re-

reccûssiez mes Lettres. Le Vaisseau qui portoit mon Affranchi , fut battu d'une si furieuse tempête qu'il perit , & que personne de ceux qui étoient dedans , ne se sauva.

Nous n'avons appris ce funeste accident , que long-tems après qu'il a été arrivé , & lors que les choses étoient dans un état , où il n'y avoit plus de remede à vôtre malheur. Lesbie passa quelque tems assez agréablement , elle esperoit de vous revoir bien-tôt , je luy disois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été , cette esperance lui donnoit un enjouement qu'on attribuoit à la satisfaction qu'elle avoit d'épouser Cinna ; il n'y avoit que l'abattement de Cinna qui embarrassoit les gens , on voyoit sur son visage une tristesse dont il ne pouvoit être le maître , & on ne pouvoit s'imaginer

ner que le retardement d'un bonheur assuré luy pût causer un si violent chagrin.

L'inquietude de n'apprendre point de vos nouvelles, troubla bien-tôt la joye de Lesbie, elle contoit tous les jours & tous les momens, elle se plaignoit à moy de vôtre négligence, & elle me disoit souvent que je l'avois trompée; j'étois moy-même si étonné de ne voir arriver ni vous ni mon Affranchi que je ne savois que penser ni que dire.

Plus Lesbie paroissoit triste & inquiète, plus Cinna qu'un rayon d'esperance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoué.

Pour moy, j'étois dans de continuelles allarmes, & je m'imaginois les choses même les plus impossibles, plutôt que de penser  
que

que vous eussiez oublié Lesbie. Il courut alors un bruit, qui se confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entièrement dans son esprit. Gellius en ce même tems fit un voyage à Rome, & quoy qu'il ne vit point Lesbie, j'ay toujours crû qu'il étoit l'Auteur de ce bruit, & de ces Lettres malheureuses qui vous perdirent. On mandoit que vous étiez à la Cour du Dictateur le plus satisfait & le plus galant des hommes, que vous ne songiez qu'à plaire & qu'à vous jouir; que vous faisiez tous les jours de nouvelles intrigues, & qu'une Princesse qu'on nommoit, & dont j'ai oublié le nom, vous occupoit alors si fortement, qu'il ne sembloit pas que vous vous souvenissiez seulement qu'il y eût d'autres personnes au monde.

Je ne sçaurois vous dire quelle fut

fut la surprise & la douleur de Lesbie : L'ingrat , s'ecria-t-elle plusieurs fois , en présence de Seratine qui me l'a dit , j'ay la foiblesse de le rappeler , & il n'a pas même la complaisance de m'amuser par quelque vaine excuse ; il retient auprès de lui l'Envoyé de son ami , & il ne se souvient peut-être plus que cet homme attend sa réponse pour revenir. Hélas ! que je suis à plaindre ; il triomphe , il me sacrifie à sa nouvelle Maîtresse ; il luy raconte mes vaines fiertez dont je me suis si honteusement démentie ; mais il ne jouïra pas long-tems , ajouta-t-elle , du plaisir de me croire amoureuse de lui. Ma chere Seratine , poursuivit-elle , ne me parlez jamais de cet infidelle , aidez-moy à l'oublier ; & pour commencer dès ce moment , faites chercher Cinna , il faut que je l'épouse.

Se-

Seratine n'osa s'opposer aux résolutions de son amie, qui luy paroissent trop justes.

J'étois avec Cinna lors qu'on vint lui dire que Lesbie le demandoit, & nous allâmes ensemble chez elle. Cinna, luy dit-elle d'abord qu'elle le vit, je suis indigne de la considération que vous avez eue pour moy; je vous ai préféré un ingrat qui me méprise, je vous ai obligé à servir ma folle passion contre vos propres intérêts, je ne mérite pas après cela que vous pensiez à moy; mais si vous pouvez vous résoudre à oublier mes injustices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entièrement desoccupée de ce perfide qui m'a si lâchement trahie.

Cinna se jetta à ses genoux, & en les embrassant avec une tendresse extrême: Ah! Madame, luy dit-il, est-ce à vous à me demander

der pardon? Vous regnez toujours dans mon cœur ; je vous aime toujours , & lors qu'il s'agit de se faire aimer de vous , je n'examine rien , je ferme les yeux sur vos rigueurs passées , & je ne veux plus rien voir que vos bontez présentes. Mais , Madame , ajouta-t-il , si vous voulez vous guerir entièrement de la passion que vous avez pour Catulle , il ne faut plus différer de me rendre heureux.

Je pris vôtre parti , & je dis pour vous excuser tout ce que l'amitié que j'ai pour vous , pût me suggerer ; mais Lesbie étoit si irritée qu'elle ne voulût pas même m'entendre ; elle promit à Cinna qu'elle l'épouserait dès le lendemain ; & se tournant de mon côté : Je sçay , me dit-elle , que vous n'êtes point coupable des perfidies de vôtre amy , & il vous paroitra

peut-être étrange que je veuille vous en punir ; mais comme j'a résolu d'oublier même le nom de Catulle , ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir ; vous ne pourriez vous empêcher de me parler de lui , & quand vous pourriez vous taire sur son sujet , votre veüe m'y feroit penser malgré moy , je l'ay trop aimé , je connois trop ma foiblesse , enfin je le crains toujours , je vous crains & je me crains moy-même.

Cinna qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moy , fit tout ce qu'il pût , afin de l'obliger à ne me point bannir de chez elle , mais il ne pût rien obtenir : je me retirai plus affligé de votre malheur que de ma disgrâce , quoy que j'en dûsse craindre les suites , à cause de l'amour que j'avois pour Seratine ,

II

qui

qui passoit presque tous les jours entiers chez Lesbie ; & qui ne me voyant plus si souvent , pouvoit se desaccoutumer de moy & souffrir que quelque autre l'aimât.

Enfin le Mariage de Cinna & de Lesbie se fit , & jamais Amant ne parut si satisfait de sa fortune que Cinna , lors qu'il se vit dans le Temple prêt à devenir l'Epoux d'une Maîtresse qu'il adoroit. Pour Lesbie quoy qu'elle fit tout son possible pour faire paroître beaucoup de joye , elle laissoit voir malgré elle dans ses yeux le chagrin qui la devoroit.

Peu de tems après ce Mariage , Crastinia étant prête à partir pour se rendre à la suite du Dictateur , vint dire adieu à Seratine chez qui j'étois. Je priai Aurelius , qui devoit l'accompagner , de vous ap-

prendre tout ce que je viens de vous dire sur le sujet de Lesbie & de Cinna , & de me faire sçavoir de vos nouvelles ; je ne scay s'il le fit : mais comme j'ay sçeu depuis qu'il avoit de grandes liaisons avec Gellius , je crains bien qu'il ne vous ait déguisé la verité.

Il me la déguisa , n'en doutez point , interrompit Catulle , il ne m'apprit rien autre chose que le mariage de Lesbie & le bonheur de Cinna , dont je fus desespéré , & qui m'obligea à prendre avec Crastinie les engagements que vous avez sçeu depuis que j'ai pris.

Peu de tems après ce malheureux mariage , reprit Licinius , je sçeus que mon Affranchi s'étoit perdu dans la mer , & que vous n'aviez pû recevoir mes Lettres. J'en fis informer Lesbie , & cette

NOU-

nouvelle fit sur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore; cependant elle gardoit avec Cinna les mesures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort satisfait d'elle.

Il se passa quelque tems sans qu'on entendît parler de vous; enfin je receûs cette grande Lettre où vous m'appreniez toute votre aventure avec Craffinie, & votre brouillerie avec Cefar. Je donnai cette Lettre à Seratine, qui feignant de me l'avoir prise sans que je le sceûsse, n'eut pas de peine à la faire lire à Lesbie.

Ah! s'ecria-t-elle en regardant Seratine, pourquoy m'avez-vous montré cette fatale Lettre? Que me faites-vous envisager? Catulle m'aime encore, il abandonne pour moy le soin de sa fortune; j'a-

vouërai que cette idée me donne une joye que je ne puis m'empêcher de sentir plus que je ne devrois. Mais que cette joye d'un moment attirera de chagrins après soy ! Je n'avois déjà que trop de peine à oublier Catulle criminel, & je ne pourrai m'empêcher de l'aimer innocent. Jugez, continua-t-elle, ma chere Seratine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ay pour Cinna une consideration qui ne me permettra jamais de me relâcher à la moindre chose, dont la vertu la plus scrupuleuse puisse être blessée ; cependant j'aime Catulle, je l'aimois tout inconstant & tout perfide qu'il me paroïssoit, vous venez de le justifier. Ah ! qu'avez-vous fait ?

Seratine ne faisoit que la plaindre, & n'osoit combattre ny ses re-  
 so-

solutions ny sa douleur. Elle la prioit seulement de tems en tems de permettre que je revinsse chez elle, mais elle ne pût l'y faire consentir; que lors que le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous dirai rien des magnificences de son entrée dans Rome, vous pouvez vous les imaginer; & le recit en est inutile à votre Histoire.

Crastinie retourna avec luy; mais elle parut si fiere, elle prit avec toutes ses anciennes amies des manieres si orgueilleuses, qu'elle s'attira bien-tôt la haine de tout le monde. Lesbie sur tout ne pouvoit s'accoutumer à souffrir cette fierté ridicule; qui n'étoit pas la seule raison de la haine qu'elle conçût contre Crastinie; l'attachement que cette indiscrete fille disoit par tout que vous aviez eu pour

elle , l'irrita bien plus que toutes les hauteurs qu'elle luy voyoit , elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrât les causes des sentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faisoit paroître pour Crastinie.

Le trouble que causa dans toute l'Italie la recompense des vieux Soldats de Cesar , à qui il donnoit quelquefois des terres & des maisons qui appartennoient à d'illustres Romains qui n'avoient point porté les armes contre luy , obligea plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe à aller le trouver , pour leurs propres interêts , ou pour ceux de leurs amis. Lesbie fut une des premieres qui alla luy demander justice pour une de ses Parentes , qui ne pouvoit venir elle-même se jeter a ses pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la satisfaction qu'elle esperoit ;

&

& elle fut si irritée du refus qu'il lui fit, que voulant se venger de quelque manière que ce fût, elle pria aussi-tôt Seratine de m'amener chez elle; & lors que j'y allai: Vous voyez, me dit-elle, Lici-nius, que mon destin est de vouloir vous bannir de ma mémoire, & de ne pouvoir me passer de vous; elle me raconta ensuite les sujets de chagrin qu'elle avoit contre le Di-ctateur.

Il aime la gloire, poursuivit-el-le, & c'est par là qu'il le faut pu-nir; faites des Vers qui appren-nent ses vices & ses cruautés à tou-te la Posterité, & qui rendent son nom aussi odieux, qu'il s'efforce de le rendre illustre. Vengez-moy, vengez votre ami, me dit-elle en rougissant, & pardonnez-moy tou-tes les inegalitez qu'une tendresse secrete, que toute ma vertu ne

sçauroit étouffer, m'a fait avoir à votre égard.

J'avois moy-même quelques raisons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me résoudre de satisfaire Lesbie; je fis donc ces Vers si sanglans que vous aurez peut-être vûs.

Bithynia quidquid & P. Cæsaris  
unquam habuit.

*T*out ce qu'à jamais en la Bithynie entiere;

*Et ce Roy dont Cesar sceût toucher  
L'ame fiere. &c.*

Je les ai vûs, interrompit Catulle; & je les ai admirez, quoy que je ne sceûsse point qu'ils fussent de vous. Il est donc inutile que je vous les dise, reprit Licinius, & je vais poursuivre mon récit,

Je

Je ne ſçay ſi Servilie devint jalouſe de Craſtinie, & employa pour en détacher Ceſar le pouvoir qu'elle a toujours conſervé ſur luy; ou bien ſi luy-même dégoûté d'une Maîtreſſe dont le cœur luy avoit donné trop peu de peine à engager, chercha les moyens de ſ'en défaire honnêtement, enfin il ſongea à la marier, quoy qu'elle-même peu ſoiſneuſe de ſa reputation ne ſ'en ſouciât pas trop.

Il offrit à pluſieurs Chevaliers Romains de grands emplois & de grands biens, afin de les obliger à l'épouſer; mais il n'en trouva aucun à qui le ſoin de ſa fortune fit oublier celui de ſa gloire. Il commençoit à être fort embarrasſé de Craſtinie, lors que quelques affaires obligerent Heratius à ſe préſenter devant luy.

Heratius eſt un Plebeien fort

riche, dont le Père avoit été Esclave, & après avoir amassé de grands biens, étoit mort assez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort basse, renfermé dans une petite maison avec sa Mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne sentît la bassesse de sa condition. Cesar sceût tout ce que je viens de vous dire, & jetta les yeux sur cet homme pour en faire le mari de Crastinie: il l'écouta favorablement, & tâcha de le gagner par les honneurs qu'il luy fit: Enfin on luy proposa le mariage de Crastinie, & contre l'esperance de Cesar, il y témoigna une repugnance invincible; sa Mere même fit des éclats & dit des choses qui aigrissent Cesar, & qui le piquerent de telle sorte, qu'il resolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on souhaittoit de luy. On me-

naça.

naça la Mere & le Fils de les dépouiller de tous leurs biens, qu'on prétendoit avoir été acquis par des voyes honteuses & criminelles. L'apprehension d'être ruinez, disposa ces Ames serviles à obéir, & Cesar voulut que la pompe du Mariage se fit dans son Palais; il donna ensuite une Charge à Heratius, & luy promit l'Anneau de Chevalier.

Crastinie étant mariée avec Heratius, devint encore plus fiere, & se rendit odieuse à tout le monde; elle eut un démêlé avec Lesbie qui fit beaucoup de bruit, & où Cesar prit son parti avec tant de chaleur, que Lesbie qui naturellement est assez glorieuse, cessa d'aller à la Cour; & par la froideur & l'indifference qu'elle témoigna pour Cesar à tous ceux qui luy parlerent de se raccommoder.

der avec luy, elle l'aigrit tellement, qu'il a cherché depuis toutes les occasions de nuire à Cinna, qui s'est consolé de cette disgrâce avec ses Livres.

Cependant Heratius, qui d'abord avoit paru fort content de sa fortune & de son mariage, se brouilla bien-tôt avec Crastinie; il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de César qui l'empêcha de la repudier; mais il la quitta, & alla demeurer à une maison de campagne qu'il a à dix milles de Rome.

Cette aventure fit beaucoup de bruit dans le monde, & Lesbie croyant avoir trouvé l'occasion de se vanger de Crastinie, m'obligea à faire encore des Vers.

Je pris un tour mystérieux, & je fis une espee de Fable Menippée, dont il semble que personne

no

ne se peut plaindre; c'est l'Histoire  
 d'Europe aimée, comme vous  
 sçavez, de Jupiter; & ensuite ma-  
 riée à Asterius Roy de Crete. Ceux  
 qui ont ouï parler de Crastinic,  
 n'ont pas de peine à en démêler le  
 mystere, & ceux qui n'y enten-  
 dent point de finesse, ne laissent  
 pas de se divertir en la lisant.

Catulle pria son ami de lui mon-  
 trer cette Fable, qu'il n'avoit point  
 veüe; & Licinius ayant tiré ses  
 Tablettes de sa poche, lût ces  
 Vers.



HIS-



# HISTOIRE D'EUROPE.

**A**STERIUS, Prince assez de-  
bonnaire,  
D'esprit peu raffiné,  
Et d'humeur fort légère,  
Gouvernoit les Cretois ; & par sa vieil-  
le Mere  
Etoit luy-même gouverné.



La bonne Dame honnêtement a-  
vare,  
Pour marier son Fils cherchoit un grand  
parti,  
Dont le bien fût aux siens dignement  
assorti ;  
Mais (ô pour la punir, événement bi-  
zare !)

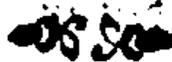
Tandis qu'avec tous ses voisins  
De sa part sur le bien en chicane, on  
conteste,  
L'Amour qui n'avoit point de part  
dans ses destins,  
Luy rend pour se venger sa prudence  
funeste.



Jupiter, Dieu, qui comme chacun  
sait,

Plus.

Plus d'une fois s'est veû pris sur le  
 fait ;  
 Et qui des honnêtes Familles  
 Devenu la terreur par cent larcins di-  
 vers,  
 Au lieu de regir l'Univers,  
 Ne songe qu'à tromper jeunes femmes  
 & filles.



Ce Dieu donc, un beau jour d'Été,  
 Se promenant en Phenicie  
 Apperçut par hazard une jeune beauté,  
 Qui pour rêver avoit quitté sa compa-  
 gnie ;  
 C'étoit la fille d' Agenor,  
 La jeune Europe à la tresse dorée,  
 Qui de cette Contrée  
 Etoit le plus charmant thésor.

OS 30

Jupiter aussi-tôt devint amoureux d'elle,

Elle ne fit point la cruelle,  
En moins de rien leur traité se conclut,

Et la Nymphé fidelle  
Fit tout ce que le Dieu voulut.  
On sçait sous quelle figure,  
Et comment à la Belle il fit passer les  
Mers ;

Et de cette aventure  
Je ne veux point charger mes  
Vers.

OS 30

Je vais conter choses plus importantes,

La Nymphé avoit deux ou trois confidentes ;

C'en

C'en est trop quand on veut du secret  
 en amour ;  
 De cette intrigue aussi Junon eut des  
 nouvelles,  
 A son Epoux en fit grosses querelles,  
 Et Jupiter fut jaloux à son tour.



Le jeune Endymion plaisoit fort à la  
 Dame,  
 Qui grandes privautés souffroit à son  
 Amant,  
 Et déjà dans le Ciel on disoit haute-  
 ment,  
 Que Junon trahissoit Jupiter dans son  
 ame.  
 Ce Dieu donc allarmé,  
 Et des mêmes traits n'étant long-  
 tems charmé,  
 Pour se raccommoder alla trouver sa  
 femme,  
 Luy dit qu'à l'avenir il feroit son devoir,  
 Mais

Mais qu'en quittant Europe il falloit  
la pourvoir.



Junon promet d'avoir soin d'elle,  
Et soudain traversant les airs à tire  
d'aile,

Vint chez Asterius;

Mere, Fils, Courtisans, tous furent  
bien confus

De voir la Souveraine & des Dieux  
& des hommes,

Entrer dans leur obscur Palais,  
Où beaux ameublemens ne se virent  
jamais;

Car c'étoient gens fort œcono-  
mes,

Qui bien paisiblement gouvernant leur  
Etat,

Euyoient la dépense & l'éclat.



Junon radoucissant sa-voix & son vi-  
 sage,  
 Parla d'abord de Mariage,  
 Dit qu'avecque tant de vertus,  
 Il étoit grand dommage,  
 Que le charmant Asterius  
 Passât le plus beau de son âge  
 Sans goûter de l'Hymen les plaisirs in-  
 nocens,  
 Et voir naître de soy de beaux petits  
 Enfants.



La Déesse charitable  
 Ajouta que sous son pouvoir  
 Elle avoit une Nymphe aimable,  
 Qu'elle vouloit luy faire voir.  
 Vous l'aimerez, luy dit-elle,  
 Et je vous en ferai l'Eoux,

Elle

de Carulle.

191

Elle est jeune, elle est belle,  
Et le Destin exprès l'a fait naître pour  
vous.



Après ce beau discours Europe fut nom-  
mée,

Asterius fremit, & sa Mere allarmée  
Fit d'un cri douloureux retentir son  
Palais.

Déjà la Renommée  
D'Europe avoit publié les beaux  
faits;

On sçavoit ses amourettes,  
Et Jupiter n'étoit pas, disoit-on,  
Le premier dont elle eut écouté les  
fleurettes.

Le folâtre Alcidas, & l'habile A-  
riston,

D'elle avoient obtenu maintes faveurs  
secrettes.

Les



Les Parens furent assemblez,  
 Et tous, non sans être troublez,  
 Du pauvre Asterius plaignirent l'in-  
 nocence,  
 Qui plus puissant que ses Ayeux  
 Mais n'ayant jamais fait aux Dieux la  
 moindre offense,  
 Se voyoit menacé d'une telle alliance.



Enfin ils convinrent entr'eux,  
 Que pour sortir d'un pas si dangereux  
 Asterius seignant quelque pressante af-  
 faire,  
 S'imposeroit luy-même un exil volon-  
 taire,  
 Et loin de son Royaume iroit vivre  
 en repos;  
 Inutiles & vains complots!

De



De tout ceci Junon fut avertie,  
 (Car les Dieux savent tout)  
 Et Jupiter se mit de la partie.  
 Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne  
 vienne à bout.



Du bruit de son Tonnerre,  
 Il fit trembler la Terre,  
 Et d'un nuage épais  
 Du rebelle mortel il couvrit le Palais;  
 La Grêle & les Eclairs sortant de ce  
 nuage,  
 Du seul Asterius menaçoient l'héritage;  
 Le feu déjà prenoit à ses maisons,  
 Et l'on crût que l'orage  
 Alloit pour luy faire moissons.

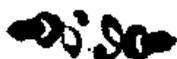


Ah! mon Fils, s'écria sa Mere,  
 Allons de Jupiter appaiser la colere,  
 Et pour nous dérober à ses terribles  
 coups,  
 Recevons, s'il le faut, son Europe à  
 genoux.



Qu'eût-il fait? chaque instant gros-  
 sissoit la tempête,  
 Il n'avoit point d'appuy,  
 Et tout le Ciel alloit fondre sur lui.  
 Le bon Prince baissa la tête,  
 Et fit ce qu'on voulut, & prit le bon  
 parti.  
 Jupiter en fut averti,  
 Le Ciel devint serein; on fit le ma-  
 riage.

A-



*Asterius fut mis au rang des Immor-*  
*tels,*  
*Et peut-être qu'un jour il eût en des*  
*Autels,*  
*S'il n'eût point laissé voir quelque ja-*  
*loux ombrage;*  
*Mais pour être comblé de tant d'hon-*  
*neurs divins,*  
*Il n'avoit pas perdu tous les défauts*  
*humains.*



*Il vouloit qu'à ses Loix sa femme fût*  
*soûmise,*  
*Et luy gardât la foy promise;*  
*Ridicule entêtement!*  
*Qui de sa première gloire,*  
*Détruisant même la mémoire,*  
*Le jetta dans l'abaissement.*

Sur ce prompt changement,  
 Sans pousser plus loin son histoire,  
 Moralisons un moment.

— 33 —

N'envions point des biens que nous ne  
 gardons guères,  
 Et qui causent souvent nos plus gran-  
 des miseres,  
 Vivons dans l'obscurité,  
 Où le Sort nous a fait naître,  
 Et ne souhaitons point d'être  
 Plus que nos Pères n'ont été.  
 Ces fortunes élevées  
 Sur des bases d'iniquité,  
 En moins de rien sont renversées,  
 Et le plus sûr moyen d'être heureux,  
 C'est de ne point porter trop haut ses  
 vœux.

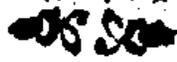
Cesar, poursuivit Licinius, en-  
 tendit la lecture de ces Vers avec

au-

autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun intérêt; cependant il avoua à ses plus particuliers Amis qu'il en étoit piqué jusqu'au vif; j'en fus averti, & on me conseilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sismion, & je résolus de venir vous y trouver. Lesbie à qui les chagrins, & le malheur de sa passion faisoient haïr le monde & chercher la solitude, fit dans le même tems consentir Cinna à la laisser aller passer quelques mois dans une assez agréable maison qu'il a sur le chemin de Verone; Seratine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour. Je passai quelque tems dans cette maison, où mon amour pour Seratine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Plus d'une fois s'est veü pris sur le  
 fait ;  
 Et qui des honnêtes Familles  
 Devenu la terreur par cent larcins di-  
 vers ,  
 Au lieu de regir l'Univers ,  
 Ne songe qu'à tromper jeunes femmes  
 & filles.



Ce Dieu donc, un beau jour d'Esté,  
 Se promenant en Phenicie  
 Apperçut par hazard une jeune beauté,  
 Qui pour rêver avoit quitté sa compa-  
 gnie ;  
 C'étoit la fille d' Agenor ,  
 La jeune Europe à la tresse dorée ,  
 Qui de cette Contrée  
 Etoit le plus charmant thrésor.



Jupiter aussi-tôt devint amoureux d'elle.

Elle ne fit point la cruelle,  
En moins de rien leur traité se conclut,

Et la Nymphé fidelle  
Fit tout ce que le Dieu voulut.  
On sçait sous quelle figure,  
Et comment à la Belle il fit passer les  
Mers ;

Et de cette aventure  
Je ne veux point charger mes  
Vers.

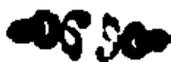


Je vais conter choses plus importantes,

La Nymphé avoit deux ou trois confidentes ;

C'en

C'en est trop quand on veut du secret  
 en amour ;  
 De cette intrigue aussi Junon eut des  
 nouvelles,  
 A son Epoux en fit grosses querelles,  
 Et Jupiter fut jaloux à son tour.



Le jeune Endymion plaisoit fort à la  
 Dame,  
 Qui grandes privautés souffroit à son  
 Amant,  
 Et déjà dans le Ciel on disoit haute-  
 ment,  
 Que Junon trahissoit Jupiter dans son  
 ame.  
 Ce Dieu donc allarmé,  
 Et des mêmes traits n'étant long-  
 tems charmé,  
 Pour se raccommoder alla trouver sa  
 femme,  
 Luy dit qu'à l'avenir il feroit son devoir,  
 Mais

*Mais qu'en quittant Europe il falloit  
la pourvoir.*



*Junon promet d'avoir soin d'elle,  
Et soudain traversant les airs à tire  
d'aile,*

*Vint chez Asterius ;*

*Mere, Fils, Courtisans, tous furent  
bien confus*

*De voir la Souveraine & des Dieux  
& des hommes,*

*Entrer dans leur obscur Palais,  
Où beaux ameublemens ne se virent  
jamais ;*

*Car c'étoient gens fort œcono-  
mes,*

*Qui bien paisiblement gouvernant leur  
Etat,*

*Euyoient la dépense & l'éclat.*



Junon radoucissant sa voix & son vi-  
sage,

Parla d'abord de Mariage,

Dit qu'avecque tant de vertus,

Il étoit grand dommage,

Que le charmant Asterius

Passât le plus beau de son âge

Sans goûter de l'Hymen les plaisirs in-  
nocens,

Et voir naître de soy de beaux petits

Enfans.



La Déesse charitable

Ajoûta que sous son pouvoir

Elle avoit une Nymphe aimable,

Qu'elle vouloit luy faire voir.

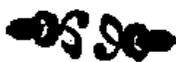
Vous l'imerez, luy dit-elle,

Et je vous en ferai l'Eponx,

Elle

de Carulle.

191  
Elle est jeune, elle est belle,  
Et le Destin exprès l'a fait naître pour  
vous.



Après ce beau discours Europe fut nom-  
mée,

Asterius fremit, & sa Mere allarmée  
Fit d'un cri douloureux retentir son  
Palais.

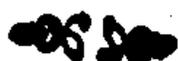
Déjà la Renommée  
D'Europe avoit publié les beaux  
faits;

On sçavoit ses amourettes,  
Et Jupiter n'étoit pas, disoit-on,  
Le premier dont elle eut écouté les  
fleurettes.

Le folâtre Alcidas, & l'habile A-  
riston,

D'elle avoient obtenu maintes faveurs  
secrettes.

Les



Les Parens furent assemblez,  
 Et tous, non sans être troublez,  
 Du pauvre Asterius plaignirent l'in-  
 nocence,  
 Qui plus puissant que ses Ayeux  
 Mais n'ayant jamais fait aux Dieux la  
 moindre offense,  
 Se voyoit menacé d'une telle alliance.

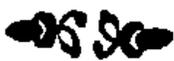


Enfin ils convinrent entr'eux,  
 Que pour sortir d'un pas si dangereux  
 Asterius seignant quelque pressante af-  
 faire,  
 S'imposeroit luy-même un exil volon-  
 taire,  
 Et loin de son Royaume iroit vivre  
 en repos;  
 Inutiles & vains complots!

De



De tout ceci Junon fut avertie,  
 (Car les Dieux savent tout)  
 Et Jupiter se mit de la partie.  
 Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne  
 vienne à bout.



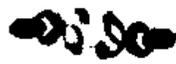
Du bruit de son Tonnerre,  
 Il fit trembler la Terre;  
 Et d'un nuage épais  
 Du rebelle mortel, il couvrit le Palais;  
 La Grêle & les Eclairs sortant de ce  
 nuage,  
 Du seul Asterius menaçoient l'héritage;  
 Le feu déjà prenoit à ses maisons,  
 Et l'on crût que l'orage  
 Alloit pour luy faire moissons.



Ah! mon Fils, s'écria sa Mere,  
 Allons de Jupiter appaiser la colere,  
 Et pour nous dérober à ses terribles  
 coups,  
 Recevons, s'il le faut, son Europe à  
 genoux.



Qu'éût-il fait ? chaque instant gros-  
 sissoit la tempête,  
 Il n'avoit point d'appuy,  
 Et tout le Ciel alloit fondre sur lui.  
 Le bon Prince baissa la tête,  
 Il fit ce qu'on vouloit, & prit le bon  
 parti.  
 Jupiter en fut averti,  
 Le Ciel devint serein ; on fit le ma-  
 riage.



*Asterius fut mis au rang des Immor-*  
*tels,*  
*Et peut-être qu'un jour il eût eu des*  
*Autels,*  
*S'il n'eût point laissé voir quelque ja-*  
*loux ombrage;*  
*Mais pour être comblé de tant d'hon-*  
*neurs divins,*  
*Il n'avoit pas perdu tous les défauts*  
*humains.*



*Il vouloit qu'à ses Loix sa femme fût*  
*soûmise,*  
*Et luy gardât la foy promise;*  
*Ridicule entêtement!*  
*Qui de sa première gloire,*  
*Détruisant même la mémoire,*  
*Le jetta dans l'abaissement.*

Sur ce prompt changement,  
 Sans pousser plus loin son histoire,  
 Moralisons un moment.



N'envions point des biens que nous ne  
 gardons guères,  
 Et qui causent souvent nos plus gran-  
 des miseres,  
 Vivons dans l'obscurité,  
 Où le Sort nous a fait naître,  
 Et ne souhaitons point d'être  
 Plus que nos Pères n'ont été.  
 Ces fortunes élevées  
 Sur des bases d'iniquité,  
 En moins de rien sont renversées,  
 Et le plus sûr moyen d'être heureux,  
 C'est de ne point porter trop haut ses  
 vœux.

Cesar, poursuivit Licinius, en-  
 tendit la lecture de ces Vers avec

au-

autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun intérêt; cependant il avoua à ses plus particuliers Amis qu'il en étoit piqué jusqu'au vif; j'en fus averti, & on me conseilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sismion, & je résolus de venir vous y trouver. Lesbie à qui les chagrins, & le malheur de la passion faisoient hair le monde & chercher la solitude, fit dans le même tems consentir Cinna à la laisser aller passer quelques mois dans une assez agréable maison qu'il a sur le chemin de Verone; Seratine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour. Je passai quelque tems dans cette maison, où mon amour pour Seratine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin je me préparai à partir, & la veille de mon départ Lesbie me fit entrer dans son Cabinet, où après m'avoir dit que j'étois le seul homme au monde en qui elle prît quelque confiance; elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foiblesses que je lui avois vuës pour vous. Ce que vous luy diriez, ajouta-t-elle, ne serviroit qu'à le rendre plus malheureux; il croiroit que je l'aimerois; dans cette pensée il voudroit se rapprocher de moy, & il n'y trouveroit qu'une aversion invincible pour luy: car enfin, poursuivit-elle en rougissant, je me sens toute changée, sans que j'en puisse dire la raison; il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle; je ne sçay même si je ne l'aimois point un peu: mais à présent je le hais comme le plus mortel de mes ennemis.

Voi-

Voilà, continua Licinius en se levant, l'état auquel étoit Lesbie lors que je suis parti; c'est à vous de voir sur cela, quelles résolutions vous voulez prendre. Ma résolution, dit Catulle, est de l'aimer toujours & de souffrir tous les maux que sa rigueur pourra imaginer. Mais, croiriez-vous, poursuivit-il, que plus je l'aime, plus je hais le Dictateur? je le regarde comme l'Auteur de tous mes malheurs, & je luy impute même ceux qui me sont arrivés avant que je l'eusse trouvé en Bithynie. Cependant, reprit Licinius, il commence à se faire aimer de tous les Romains; le Peuple ne le regarde plus comme un Tyran, & sa domination est si douce, qu'il semble qu'il ait donné plus de liberté aux Romains en détruisant sa République; pour moy, je vous

avoué que j'ay un regret très-sensible d'avoit fait contre un si grand homme des Vers si injurieux, & j'ay prié mes amis de luy en demander pardon pour moy.

Catulle ne répondit rien à son amy; & ils avoient déjà repris le chemin de la maison, lors qu'un Esclave vint leur dire qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils se regarderent l'un l'autre, & ils ne pûrent se cacher l'inquietude que leur donnoit l'arrivée du Courier; ils étoient si accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pût venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin Licinius ouvrit son paquet, & il fut fort surpris de trouver une Lettre du Dictateur, pleine d'honnêteté & d'affurances de son amitié. Cela n'avoit pas attend-

du

du que Licinius vint luy-même, luy demander pardon des Vers qu'il avoit faits contre luy ; il s'étoit contenté des satisfactions que les Amis de ce Poëte étoient venus lui offrir pour luy ; & comme sa générosité & sa clemence passoient l'imagination, il s'étoit fait un plaisir de le confondre à force de bontez & de caresses.

Il fut donc le premier à luy écrire, & il luy offrit son amitié, & luy demanda la sienne en des termes si obligeans, que Licinius en lisant sa Lettre ne pût s'empêcher de s'écrier, que Cesar étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il meritoit l'empire de l'Univers.

Il se retira ensuite avec Catulle dans son cabinet, où après avoir fait à Cesar la réponse qu'il crut luy devoir faire, il prit la resolu-

tion de retourner à Rome, & persuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours après, & durant tout leur voyage, ils n'eurent aucun entretien qui ne fut sur le sujet de Lesbie, à qui Catulle songeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou seize milles de Rome, lorsqu'ils furent tout d'un coup surpris par un orage furieux, & par une des plus obscures nuits qu'on ait encore vues, ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprès d'un Buisson, où ils étoient presque résolus d'attendre le jour, ils entendirent derrière eux le bruit de quelques Cavaliers qui suivoient leur chemin malgré l'orage & la nuit, & qui en marchant avec assez de vitesse se plaignoient & se disoient les uns aux autres: Votre précaution nous les fera manquer, nous ne.

-ne pourrons plus les rejoindre, & la nuit nous les dérobera. Licinius se fouvint alors, que plusieurs Citoyens de Rome avoient des maisons assez proche du lieu où ils étoient, & il proposa à son ami de suivre ces Cavaliers, qui, à ce qu'il disoit, alloient à quelque une de ces Maisons: Furius, ajouta-t-il, en a une qui n'est pas fort loind'ioy; c'est celle-là même qui est devenue célèbre par les Vers que vous avez faits; Tout le monde les sçait à Rome, continua-t-il; & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter.

Furius, Villula vestra non ad-

Auftri.

-non ad Auftri.

Les Vents ny les Orages

N'intommèdent point la Maison

L'après bize n'y soufle en aucune Sai-

son; I 6 Mais

Mais ces vieux Créanciers font d'af-  
 freux ravages sur la terre.  
 Il en est d'ici deffus quinze mille deux  
 cent cinquante six mille six cent dix.  
 Or que c'est un horrible vent! Il avoit  
 été un vent de sept jours le 22. me  
 1667. Il y a encore poursuivit-il,  
 quelques partaux environs de ce  
 lieu, il y a un Temple de Venus, qui  
 n'est qu'à quatre ou cinq milles de  
 la maison de Lesbie, & où elle  
 vient assez souvent, soit pour faire  
 ses prières à la Déesse, soit pour  
 se promener dans un petit bois de  
 Mirte, qui est derrière le Temple,  
 & qui est si agréable, qu'on diroit  
 que la Déesse a soin elle-même de  
 le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore a-  
 chevé de parler, lorsqu'on enten-  
 dit un bruit confus d'armes & de  
 cris; il sembla même à Catulle  
 qu'il avoit distingué quelques voix  
 de

de femmes qui imploroient du secours. Son ami & lui remonterent aussi-tôt à cheval, & coururent avec précipitation vers le lieu où se faisoit le bruit. Lors qu'ils y furent arrivez, à la faveur des foibles rayons de la Lune qui parut un moment au travers des nuages où elle se cacha, aussi-tôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de se faire; des chevaux épouvantez, & sans conducteur, traînoient un chariot vuide; deux ou trois Esclaves étendus sur la place expiroient, & tout mourans qu'ils étoient, ne laissoient pas de crier qu'on secourut leurs Maîtresses, que vingt ou trente Cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancerent pas un moment, & sans s'informer du nom des Dames pour qui on leur demandoit secours, poussez

par la générosité qui leur étoit naturelle, ils tournerent bride, & atteignirent bien-tôt les Ravisseurs, qui s'éloignoient avec le plus de vitesse qu'ils pouvoient. Arrêtez, lâches, leur cria Catulle, & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de votre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius, les suivoient avec une résolution pareille à celle de leurs Matres; & les Cavaliers qui se croyoient déjà en sûreté, furent fort étonnez de se voir des ennemis sur les bras. Ils se défendirent en gens de cœur, mais il fallut enfin qu'ils cédassent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne fut mortel. Trois ou quatre de ces Malheureux étant d'abord tombez, le reste prit la fuite & se sauva, sans qu'on se mit  
en

en peine de les suivre, parce que ceux qui avoient les Dames enroussé les avoient d'abord mises à terre où elles attendoient avec des inquiétudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui les alla aborder; Catulle ayant été un peu blessé, ne pouvoit marcher aussi vite que luy. Pour elles, elles étoient si troublées, qu'elles ne purent rien dire à leurs Défenseurs. Ils les presserent long tems de leur apprendre leurs noms; mais comme elles ne les connoissoient pas, elles ne voulurent point se faire connoître, qu'elles ne fussent en lieu de sûreté. Elles prièrent les deux Chevaliers de les escorter jusqu'à une maison qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient; & leur promirent que d'abord qu'ils y seroient arrivez, ils sçauroient qui elles étoient.

étoient. Par bonheur un de leurs Esclaves, qui n'avoit point été blessé, vint les retrouver, & s'étant saisi d'un cheval dont le Maître avoit été tué, leur servit de guide.

Ce fut une chose assez singuliere que la marche de cette petite troupe; personne ne parloit; & chacun tâchoit à deviner qui étoient les personnes avec qui il étoit. Enfin on arriva auprès d'une maison, d'où au signal que donna l'Esclave, deux ou trois autres Esclaves sortirent avec des Flambeaux. Catulle voyant que la Dame auprès de qui le hazard l'avoit mis, vouloit descendre de cheval, se jeta à bas du sien pour lui aider; les Esclaves approcherent avec leurs Flambeaux. La Dame fit un grand cri, & tomba évanouie entre leurs mains. Catulle fut fort surpris de  
cet.

cet accident ; mais il le fut bien davantage ; lors qu'ayant levé les voiles qui couvroient le visage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Lesbie. Licinius qui étoit encore assez loin derrière eux avec Seratine, qui ne le connoissoit point, s'avança pour voir le desordre qui paroïssoit autour de son ami ; & ne fut pas moins étonné que luy, de voir Lesbie que ses Esclaves emportoient. Il se tourna du côté de Seratine, qui le regarda avec une surprise bien différente de celle qu'avoit eüe Lesbie en voyant Catulle ; & la joye qui parut dans ses yeux luy apprit qu'il étoit toujours aimé.

Lesbie étant revenue à soy, se renferma dans son appartement avec Seratine ; & Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que les uns ni les

autres ne passerent pas la nuit fort tranquillement; Licinius & Sertine avoient tant d'impaticence de se voir & de se parler; que quoy qu'ils fussent dans un état bien différent de celuy où étoient Catulle & Lesbie, ils n'étoient gueres plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à souffrir qu'on mît un appareil sur sa blessure. Qu'ay-je affaire de la vie, disoit-il à son ami, puisque Lesbie me hait; & que je suis si odieux à cette ingrâte, que ma seule veüe a pensé la faire mourir. Que seroit-ce si j'osois luy parler? Quels transports ne lui causeroit point son aversion pour moy, si j'allois me jeter à ses pieds, & lui jurer que je l'aime? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celui qui vient de luy arriver; je veux la délivrer de l'importune

portune

portune présence d'un malheureux Amant; si je vivois, je ne serois point assez maître de moy pour l'éviter; l'Amour me présenteroit sans cesse à ses yeux, elle en souffriroit trop, il vaut mieux que je meure; les Dieux ne m'ont conduit ici que pour me donner la triste satisfaction de faire entendre mes derniers soupirs à la Cruelle. Souffrez, cher Ami, continuoit-il, que tout mon sang sorte par cette playe, & que je puisse expirer entre vos bras, en vous parlant de Lesbie, & en vous priant de l'assurer qu'il n'y a jamais eu d'Amant plus infortuné, ni plus fidelle que moy.

Licinius avoit beau luy représenter que l'évanouissement de Lesbie n'étoit peut-être pas pour luy d'un aussi mauvais augure qu'il vouloit se l'imaginer; il cut bien  
de

de la peine à luy persuader de laisser panser sa blessure : mais il ne pût jamais le résoudre à tâcher de goûter un peu de sommeil pour rendre sa guérison plus prompte & plus facile. Il ne fit que soupirer toute la nuit, & que se plaindre de la cruauté de Lesbie, & le jour parut avant qu'il eût fermé les yeux.

Lesbie de son côté n'avoit pas de moindres inquietudes : admirez, disoit-elle à Seratine, la bizarrerie de ma destinée ; j'éloigne de moy tout ce qui peut me faire souvenir de Catulle ; j'évite ceux que je crois qui m'en parleroient ; je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne ; je viens, pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette solitude, le hazard l'y conduit, & fait que je luy suis redevable de la vie ; je ne puis, sans ingratitude,

de,

de, refuser de le voir, & je ne puis le voir sans crime: car enfin, je dois mon cœur à Cinna, & je sens bien que la veüe de Catulle me fera oublier ce que je suis à Cinna; dans quels embarras les Dieux m'ont-ils jettée? Que dira Cinna, s'il apprend que j'ay receû Catulle? Que dira Catulle, si j'ay l'inhumanité de l'abandonner blessé, & peut-être mourant pour l'amour de moy? Son desespoir rendra ses blessures mortelles, & j'aurai la cruauté de le voir mourir? Non, ma chere Seratine; je ne le verrai point; je mourrai moy-même; il n'est pas possible que je soutienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me font rendre; j'y succomberai: heureuse, si en mourant je puis avoir la consolation de voir Catulle persuadé de ma fidelité. Mais, continuoit-elle, n'a-

vez-

vez-vous point remarqué si sa blessure est grande? pensez-vous qu'il soit encore en état de recevoir quelque soulagement par ma présence? Allons le voir, disoit-elle; & puis un moment après, elle se repentoit de la resolution qu'elle venoit de prendre; elle étoit quelque tems sans parler; & revenant ensuite de sa rêverie: Malheureuse, qu'attens-je, s'écrioit-elle, il fera mort quand je le voudrai secourir? Il ne faut plus differer, courons, ma chere Seratine, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup? Est-ce Cinnia? Est-ce mon Epoux que je veux aller secourir? C'est un ingrat, peut-être, que je devrois haïr, que je devrois oublier du moins; quel intérêt prens-je en la vie de Catulle? Que sçai-je s'il m'aime encore? Quand il m'aimeeroit, dois-je avoir  
des

des sentimens si tendres pour un autre que mon Epoux ?

Ce furent là les tristes reflexions qui occuperent Lesbie toute la nuit. D'abord que le jour parût, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir; mais lors qu'il fut auprès d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'informer de la santé de Catulle, & demeura long-tems interdite, sans pouvoir parler. Licinius, par l'embarras où elle étoit, connut aisément ce qui se passoit dans son ame; & après luy avoir dit l'état où il avoit laissé son Ami, il fit ce qu'il pût pour la résoudre à luy rendre une visite. Mais elle opposoit à toutes ses raisons une vertu si scrupuleuse & si délicate, qu'il désespéra de la pouvoir vaincre.

Cependant il crût pour plusieurs raisons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'aventure de la nuit, & de sçavoir

voir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Lesbie. Elle fut de son sentiment, & ayant donné ordre à tous les domestiques de s'armer & de suivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit si heureusement pour elle la nuit précédente. Elle dit ensuite à Seratime, qu'elle luy feroit plaisir, si elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprès de luy tout ce que la bienéance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna de faire auprès d'un homme qui étoit peut-être encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans le jardin rêver au malheureux état de sa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit six ou sept hommes étendus sur la place, sans mouvement & sans vie; leurs habits étoient extraordinaires, &

& il eut crû que c'étoient des Etrangers, si leurs visages, qui étoient masquez, ne luy eussent fait soupçonner autre chose ; il mit pied à terre, & ordonna à ceux qui le suivoient de deshabiller ces morts, pour voir si on ne trouveroit rien sur eux qui les fit connoître. On alla d'abord à un, dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres faisoit croire qu'il respiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de son visage, & l'état pitoyable où étoit cet homme, il luy sembla qu'il le connoissoit, il le considéroit attentivement, & il en cherchoit le nom en luy-même ; lorsque le Mourant ayant jetté les yeux sur luy le reconnut, & faisant un dernier effort pour parler : Ah ! Licinius, lui dit-il, les Dieux ont pris soin de vanger Catulle & Lesbie de tous

les maux que je leur ay fait souffrir.

Ces noms de Catulle & de Lesbie firent cesser l'embarras de Licinius, & il n'eût plus de peine à reconnoître Gellius. Quoy! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'est vous qui vouliez enlever Lesbie, & c'est contre vous que Catulle & moy avons combattu cette nuit? Je ne sçay, reprit Gellius, qui sont ceux que les Dieux enverroient hier au secours de Lesbie; Mais il est certain que c'est moy qui l'enlevois, & que j'ay bien mérité la mort qu'on m'a donnée.

Licinius fit approcher ses gens, & leur ordonna de secourir Gellius, qui les laissa faire; & après qu'il eût reçu d'eux tous les petits soulagemens, que le lieu où ils se trouvoient, leur pouvoit fournir: ce n'est pas, dit-il à Licinius, que  
j'aye

j'aye aucun desir de prolenger ma coupable vie ; je sens bien que mes blessures sont sans remedes, & quand elles ne seroient pas mortelles, je ne voudrois pas qu'on les guerît : mais je vous avouë que je serai bien aise d'avoir encore quelques momens, pour vous raconter toutes mes injustices, & vous faire connoître le repentir que j'ay en mourant, d'avoir fait le malheur de deux personnes pour qui je devois avoir toute l'estime possible.

Gellius se reposa un peu après avoir dit cela, & s'appuyant sur deux Esclaves de Licinius qui le souvenoient, il reprit ainsi son discours : Vous scavez déjà qu'une malheureuse passion de vanger Quintilie que Catulle avoit offensé, me fit prendre des mesures trop justes pour le brouiller avec Lesbie, j'y réüffis ; je ne vous di-

rai rien de nouveau sur cela , & vous avez scû de quelle maniere Quintilie & moy , abusâmes de vôtre confiance , là mort précipitée devoit m'avoit fait ouvrir les yeux & craindre pour moy-même quelque punition pareille ; mais l'Amour me les ferma , lors que son malheur alloit me les desiller.

Je devins amoureux de Lesbie, & je continuai de rendre à Catulle auprès d'elle tous les méchans offices que je pouvois ; je la suivis jusqu'à Rome où elle se lassâ de moy , & me bannit de chez elle , je fus au desespoir & je cherchai à me vanger sur Catulle des maux qu'elle me faisoit souffrir. Comme je révois aux moyens de le faire, j'appris par des espions secrets que j'avois auprès d'elle , que vous l'aviez raccommo dé avec elle , & qu'on l'attendoit tous les jours à Rome.

**Rome.** Ayant aussi-tôt resolu de rompre vos mesures , je fis courir dans le monde de fausses Lettres de Bithynie , où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princesse Nise , & qu'il ne songeoit plus qu'à luy plaire , gueri de ses autres passions ; j'eus le plaisir de voir réussir mes tromperies. Lesbie ajouta foy aux faux bruits que je faisois courir , & elle épousa Cinna.

Peu de tems après , Aurelius , avec qui j'avois des liaisons secrettes , étant prêt à partir pour aller en Bithynie , vint me voir & me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle ; il me sembla que toutes ces choses devoient rendre trop glorieux ce malheureux Amant , à qui vous faisiez sçavoir que Lesbie ne s'étoit résolüe à épouser Cinna que par desef-

poir , après avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pû s'imaginer pour le rappeler auprès d'elle ; je priai donc Aurelius de ne luy point rendre vos Lettres , & de ne luy rien dire autre chose sur le su et de Lesbie , sinon qu'elle avoit épousé Cinna , & qu'elle paroissoit fort contente. Aurelius étoit trop dans mes interêts pour me refuser , il fit les choses comme je le souhaitois , & j'appris bien-tôt que Catulle n'étoit pas moins malheureux que moy.

Cependant comme je ne laissois pas d'aimer toujourns Lesbie , la violence de mon Amour me fit prendre la resolution de l'enlever ; j'envoyai un de mes amis auprès du jeune Pompée , dont on peut dire que depuis la mort de Caton , le parti est devenu l'azile & le refuge de tous les fameux criminels  
qui

qui ont craint la justice de César.

Pompée à qui je promis de lui mener des troupes me promit une retraite, & sa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Lesbie; flatté par les assurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occasion d'exécuter l'entreprise qui me coûte la vie; je me croyois déjà en sûreté lors que vous vintes au secours de Lesbie, & il faut croire que les Dieux avoient résolu ma perte, puis que le petit nombre de gens qui vous suivoient, eût si peu de peine à mettre en fuite les soldats qui m'accompagnoient que j'avois choisis pour cette occasion, comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée; Aurelius m'accompagnoit

K 4

aussi,

aussi, & j'ignore la destinée qu'il aura eüe.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ses Esclaves qui connoissoit fort Aurelius de visiter tous les Morts avec soin, & cet Esclave luy rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelque pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué sur le champ.

Les Dieux sont justes, reprit languissamment Gellius, ils nous punissent tous deux, & ils ne vous ont conduit ici avec Catulle, que pour lui donner la satisfaction de tuer luy-même les deux hommes qui ont le plus traversé sa passion. Assurez-le, ajouta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez, que je meurs avec un repentir sincere de tous mes crimes; en disant cela, il s'affoiblit tout d'un coup, &

& il mourut peu de tems après entre les bras des Esclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crût être obligé de donner pour luy faire rendre les derniers devoirs, retourna le plutôt qu'il pût à la maison de Lesbie, où on commençoit déjà à trouver qu'il tarδοit trop.

Il étonna extrêmement Lesbie, lors qu'il luy raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Seratine se souvint qu'elle avoit crû voir Gellius auprès du Temple de Venus, où Lesbie & elle alloient souvent se promener: Il faut, dit-elle, qu'il fût venu là pour le dessein qu'il eût hier executé, si Catulle & vous ne l'eussiez empêché: car il me souvient, continua-t-elle, que croyant avoir été apperçû, il se cacha derriere des arbres qui le déroberent à ma vue. Lesbie ne

pouvoit se lasser d'admirer son bonheur, qui avoit conduit Catulle si à propos pour la secourir dans un lieu, où selon toutes les apparences il ne se fut jamais avisé de la venir chercher. Licinius prit sur cela occasion de lui parler en faveur de son ami, & il lui dit tant de choses touchantes, qu'elle commença à ne se plus contraindre, & qu'elle lui avoüa que Catulle étoit entierement justifié dans son esprit.

Je sens même, luy dit-elle, que je le plains plus que je ne devrois, & je ne refuse de le voir que parce que je l'aime avec trop de passion. Quelle maniere d'aimer, s'écria Licinius ? vous l'aimez ; cependant il se meurt de douleur, parce qu'il se croit haï ; & vous refusez de le voir pour le détromper & luy rendre la vie. Ah ! Madame,

dame, vous ne l'aimez point, ajouta-t-il. Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous eussiez dit la vérité. Mais, hélas! j'ay une passion violente que ma raison condamne, & ne scauroit étouffer; je ne suis point assez lâche pour m'abandonner aux transports de mon amour, ni assez forte pour luy résister; je le combats sans cesse, & je ne le surmonte jamais, & je n'ai qu'autant de vertu qu'il m'en faut pour me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes.

Licinius voulut lui répondre, & luy persuader qu'une visite qu'elle rendroit à Catulle, ne blefseroit point son austere vertu; mais elle l'interrompit, & le pria de ne lui en plus parler. Non, lui dit-elle, je ne le verrai point, je me sens trop foible pour m'exposer à

une entrevûë aussi dangereuse que celle-là. Cependant, ajouta-t-elle en rougissant, je vous permets de lui dire pour le consoler tout ce que vous croirez propre à cela, & je consens que vous lui appreniez mes foiblesses, pourvû qu'il vous promette qu'il ne me verra jamais. Licinius ne la pressa pas davantage, il crût en avoir assez gagné, & il alla promptement trouver son ami, qui durant son absence s'étoit abandonné à des rêveries, & à des pensées fort tristes.

Seratine à la priere de Lesbie étoit venuë le trouver peu de tems après que Licinius fut parti; mais soit que dans l'état où il étoit, il trouvât la solitude plus agréable, soit qu'il crût que Lesbie avoit besoin elle-même que son amie ne la laissât pas seule, il pria cette belle  
*fille*

filie de retourner auprès d'elle , & de lui inspirer pour lui des sentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc seul , & Licinius le trouva appuyé sur une table qu'il avoit fait mettre auprès de son lit , il rêvoit si profondément que son ami étoit assis auprès de lui avant qu'il l'eût aperçû. Ah ! mon cher Licinius , lui dit-il , lors qu'il le vit , que vous me faites de plaisir de venir me retirer de mes tristes rêveries , & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moy , qui ne sçauroit vous entretenir que de choses affligeantes ! Licinius , tandis que Catulle lui parloit , avoit jetté les yeux sur des tablettes , où il avoit vû quelques Vers écrits. Je ne sçai , dit-il en les prenant , si au contraire , je ne dois

pas m'estimer heureux d'être ami  
d'un homme à qui son malheur  
même fait dire de si belles choses.  
Il relût ensuite ces Vers , qui é-  
toient écrits sur les Tablettes..



ELE-



# ELEGIE.

Si qua recordanti benefacta prio-  
ra voluptas.

**S'** Il est vrai ce qu'on dit, que les gens  
vertueux  
Trouvent de leurs vertus la recompen-  
se en eux ;  
Et qu'un doux souvenir du bien qu'il  
a sceû faire,  
Satisfait tôt ou tard un cœur droit &  
sincere ;  
Que de plaisirs, Catulle, & quel bon-  
heur un jour,

To

Te doit faire goûter ton malheureux  
Amour ?

Combien as-tu souffert de refus, d'in-  
justices ?

Combien d'emporcemens & combien  
de caprices ?

Quels biens n'as-tu point faits, quels  
soins n'as-tu point pris ?

Soins trop mal reconnus par un cruel  
mépris.

Mais pourquoy desormais t'accables-  
tu toi-même ?

Deteste qui te hait, & n'aime que  
qui t'aime,

D'un inutile amour, brise les tristes  
nœuds,

Dans ton cœur trop fidelle allume d'au-  
tres feux ;

Et contre l'inhumaine à qui tu n'as  
scen plaindre,

Implore le secours d'une juste colere.

Ainsi les Dieux en vain contre toy  
s'uniront,

A-

Avecque ton amour tous tes maux finiront ;

Je sçay que d'un amour reçu sans résistance ,

Un long-tems a trop bien établi la puissance ;

N'importe, combattons, on peut tout ce qu'on veut ,

Lors que pour se guerir, on fait tout ce qu'on peut.

Cessons d'aimer enfin ; au mal qui nous possède ,

Un généreux dépit est l'unique remede.

Et vous, Dieux tout-puissans, si touchez par nos pleurs ,

Vous daignez quelquefois soulager nos malheurs ,

Jetez sur ma misere un regard favorable ,

Et de tous les Amans sauvez le moins coupable ,

Purgez mon triste cœur d'un funeste poison ,

Qui

Qui possède mes sens, qui trouble ma  
raison ;

Insensible aux plaisirs tout me blesse &  
m'ennuye,

Je passe dans les pleurs ma languissante  
vie ;

Je ne demande plus, que m'aimant à  
son tour,

La cruelle réponde à mon ardent a-  
mour :

Cet heureux tems n'est plus, trop ve-  
lage Bergere,

Où son fidelle Amant ne songeoit qu'à  
se plaire.

Non, je n'aspire plus, grands Dieux,  
à l'enflâmer,

J'aspire seulement à cesser de l'aimer.

Au dessous de ces Vers Licinius  
trouva encore ceux-ci.

Huc est mens adducta tuâ, mea  
Lesbia, culpâ.

**D**ieux ! quel est le charme  
fatal

Qui m'attache à Lesbie ?

Quand elle quitteroit mon trop heu-  
reux Rival,

J'aurois toujours au cœur sa noire per-  
fidie ;

Et quand l'Ingrate enfin, m'arrache-  
roit la vie,

Je ne luy vendrois point de mal.

Catulle après que son ami eut a-  
chevé de lire ces Vers, voulut re-  
nouveler les plaintes qu'il avoit  
côûtume de faire contre Lesbie ;  
mais il l'en empêcha, en luy redi-  
fant la conversation qu'il venoit d'a-  
voir

voir avec elle sur son sujet. Cet Amant affligé en fut si surpris & si satisfait, que l'excès de sa joye fit un tort considerable à sa santé; il embrassa Licinius avec tant d'emportement, il se jetta hors de son lit avec tant de précipitation pour aller voir Lesbie, sans songer qu'elle luy avoit fait défendre de se présenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis sur sa blessure tomba, & qu'il perdit beaucoup de sang.

Il est vray que cet accident n'eut aucune suite fâcheuse, & que la satisfaction d'ame où il se trouva ensuite, avança beaucoup sa guerison; il fut même plutôt en état de marcher qu'on ne l'esperoit, & sentant bien luy-même ses forces, il n'attendit point la permission des Medecins pour quitter sa chambre. Il en sortit un jour que Lesbie, qui ne croyoit pas qu'il se portât si bien;

é-

étoit allée seule dans un petit bois qui étoit à côté du Jardin de sa maison.

Comme il étoit pour lors aux fenêtres de sa chambre, il la vit passer, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il pût, il alla dans ce bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée, il n'y fut pas long-tems sans la trouver, elle fit un grand cri lors qu'elle l'apperçût, & voulut tourner d'un autre côté; mais il l'en empêcha en se jettant à ses pieds.

Me fuyez-vous, lui dit-il, Madame, & voulez vous me refuser le plaisir de vous voir, que la fortune m'offre malgré vous? Hélas! ajoûta-t-il en soupirant, n'ai-je point encore assez souffert de maux, & n'ai-je pas encore assez à souffrir? Ah! Catulle, s'écria Lesbie en le relevant, & en rougissant.

gissant, que faites-vous, & à quoy m'exposez-vous? Hélas! luy dit-il, je ne vous verrai peut-être de ma vie; car enfin je ne suis pas assez téméraire pour espérer de vaincre vôtre cruelle vertu; c'est ici la dernière fois que je pourrai vous parler, ayez la bonté de m'entendre, & souffrez que je vous dise que malgré vos rigueurs, malgré vos injustices, & malgré les résolutions que je prenois de vous haïr, je vous ai toujours aimée, & je vous aime encore avec plus de passion que je n'ai jamais fait.

Souffrez vous-même, dit Lesbie en l'interrompant, que je vous quitte, vous m'allez dire des choses que je ne dois point entendre, & que je n'auray pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter, reprit-il, vous me haïssez donc, injuste Lesbie, vous  
me

me haïssez ? & qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? Il se teût après cela, & Lesbie demeura long-tems sans parler, en le regardant d'une maniere si tendre & si passionnée, qu'il en fut transporté; & qu'en se jettant encore une fois à ses pieds : Non, vous ne me haïssez point, dit-il, mais quel plaisir prenez-vous à me désespérer par votre cruel silence ? Hélas ! luy répondit-elle, vous ne reconnoissez que trop mes sentimens, & vous devriez bien m'épargner la honte de les expliquer.

J'avoüe, repliqua Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore ; mais au nom de tout cet amour, qui ne servira peut-être qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moy le plaisir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'exigez-vous

vous de moy, reprit Lesbie ? Ne vous suffit-il pas d'avoir surmonté les obstacles que mon devoir vous opposoit ? Ne vous suffit-il pas de l'avoir vaincu ? Voulez-vous en triompher ? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous ? Puisque vous m'aimez, vous devez *aimer* ma gloire ; & au lieu de souhaiter que je vous fasse voir toute ma faiblesse, vous devez m'aider à la cacher. Quelle honte pour moy d'aimer un autre que mon Epoux ! Quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle ! Et qu'a donc de si criminel, s'écria Catulle, ce malheureux amour que vous avez pour moy ? Vous m'avez aimé avant que vous connussiez Cinna ; les Destins vous ont forcée à l'épouser ; vous me croyiez infidelle, vous vous arrachiez à  
moy

moy malgré vous; je me suis justifié, mon innocence a paru; n'est-il pas juste que vous vous rendiez à moy? Non, répondit-elle, je me suis donnée à Cinna, & je ne dois aimer que Cinna; cependant puis que vous le souhaitez, je vous avouë que je vous aime, vous occupez tout mon cœur, vous n'en avez jamais été banni, je vous ai toujours aimé, & je sens bien que je vous aimerai toujours; mais je ne laisserai pas de vous fuir avec autant de soin, que si je vous haïssois; contentez-vous de l'aveu que je vous fais, redites-vous pour moy à tout moment, si vous le voulez, ce que je viens de vous dire; mais ne me demandez pas que je vous le redise jamais. Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne m'aimez point: quoy, vous auriez la force de me fuir? Ouy, Catulle, répondit Les-

bie, je vous aimerai toujours, & ne vous verrai jamais. Ne me dites rien, continua-t-elle, pour combattre mes résolutions, il n'y a rien qui puisse les ébranler; & il faut même vous résoudre à me dire ici le dernier adieu.

Hélas! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre? Concevez-vous bien tout le désespoir où vous me jetez? J'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lors que je croyois que vous me haïssiez; mais le plus terrible de tous les maux, c'est de sçavoir qu'on est aimé, & de ne pouvoir parler à la personne qui nous aime.

Vous n'êtes pas seul à plaindre, dit Lesbie, je sens tous les maux que vous sentez, & j'en sens peut-être encore de plus violens; mais il faut céder à nos tristes destinées, il

il doit vous suffire que je vous promette de vous aimer toujours. Ouy, je vous aimerai ; mais si vous vous obstinez à me voir malgré moy , je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne résista plus à Lesbie, il lui promit tout ce qu'elle voulut ; & après s'être dit l'un à l'autre mille choses tendres , ils se séparèrent en pleurant , résolus de ne se plus voir. Lesbie alla chercher Seratine pour lui apprendre ce qui venoit de lui arriver, & Catulle retourna dans sa chambre, où il trouva Licinius qui l'attendoit, & qui par le desordre & par le trouble où il le vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il est difficile de faire comprendre l'état auquel étoit Catulle ; la douleur & la joye paroïssent également dans ses yeux encore tou

baignez de pleurs, & on ne ſçau-  
roit dire laquelle étoit la plus forte  
dans ſon cœur, il étoit ſi fort trans-  
porté, qu'à peine ſ'appercevoit-il  
que Licinius étoit avec lui ; il n'y  
avoit ni ordre ni ſuite dans tout ce  
qu'il diſoit. Lesbie l'occupoit en-  
tièrement ; il ne pouvoit parler  
d'autre choſe. Avez-vous jamais  
vû, diſoit il à ſon ami, un hom-  
me plus amoureux que moy ? A-  
vez-vous jamais vû une paſſion plus  
conſtante que la mienne ? Car en-  
fin on en croira tout ce qu'on vou-  
dra, mais je puis vous aſſurer que  
je n'ay pas ceſſé un ſeul moment  
d'aimer Lesbie ; mon amour ſ'eſt  
quelquefois caché à moy-même,  
quelquefois je l'ai crû entièrement  
éteint ; mais lors que j'ai vou-  
lu m'examiner avec un peu plus  
d'exaétitude, j'ay trouvé qu'il  
étoit toujours auſſi violent & auſſi  
ten-

tendre que lors que j'ai commen-  
cé d'aimer.

Credis me potuisse meæ maledi-  
cere vitæ.

**T** Rabi, persecuté,  
Malgré les vains éclats, où mon cœur  
s'est porté,  
J'ay toujours aimé ma Lesbie;  
Si je l'avois haïe,  
Pourrois-je en ce moment  
L'aimer si tendrement?

Tandis que Catulle n'étoit rem-  
pli que de son amour, Lesbie fai-  
soit reflexion à l'état auquel elle  
se trouvoit, & aux suites fâcheu-  
ses que pourroient avoir ses der-  
nières aventures, s'il arrivoit que  
son Mari les apprit par d'autres que  
par elle; elle luy écrivit donc tout

ce qui s'étoit passé , & fit aussi-tôt partir un de ses Esclaves pour porter sa Lettre. Cinna étoit sorti de Rome pour des raisons que je vais dire , & avoit pris un chemin détourné pour se rendre à cette maison de campagne , où il se passoit des choses si peu ordinaires : ainsi l'Esclave chargé des Lettres de Lesbie ne le trouva point.

César qui avec beaucoup de vertus & de grandes qualitez avoit aussi beaucoup de vices & d'imperfections , jouïssant dans les dernières années de sa vie d'une tranquillité que son humeur remuante & ambitieuse ne luy avoit point encore laissé goûter , & se trouvant Maître absolu & paisible de tout l'Univers , s'étoit abandonné à ses passions avec d'autant plus de liberté qu'il avoit plus de moyens de les satisfaire. Il avoit accepté tous  
les

les honneurs que la Flatterie luy avoit offerts, & n'avoit pas même refusé ceux que les Romains ne rendoient qu'à leurs Dieux. Le Consulat perpetuel joint à la Dictature, les titres d'Empereur & de Pere de la Patrie, son Siege élevé dans l'Orchestre, & sa Statuë placée avec celles des Rois, n'avoit pas suffi à son ambition; il s'étoit fait faire un Thrône d'or dans le Palais; il avoit souffert qu'on lui consacrat des Temples & des Autels; il avoit fait mettre ses Images au même rang que celles des Dieux; & il avoit renversé dans la distribution des Dignitez & des Magistratures les anciennes Loix & les Régles observées de tout tems.

Comme l'Amour n'avoit pas moins de pouvoir sur luy que l'Ambition, il n'avoit pas moins accor-

dé à ses plaisirs qu'à sa vanité ; il avoit eu une infinité de Maîtresses, & il avoit résolu d'imiter quelques Princes barbares, qui par un usage entièrement contraire aux Loix Romaines, épousent plusieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étant Tribun du Peuple, lors que ce pernicieux dessein entra dans l'esprit du Dictateur, il l'envoya querir quelques jours avant que de partir pour aller en Espagne, où il y avoit encore des restes du parti de Pompée qu'il vouloit détruire ; il luy expliqua ses intentions, & luy laissa une loy toute dictée, qu'il luy ordonna de publier durant son absence. Il étoit porté par cette Loy, qu'il seroit permis à Cesar d'épouser autant de femmes, & de telle qualité qu'il luy plairoit, afin qu'il pût laisser des Successeurs de son sang à la République. II

Il y a apparence que cette Loy étoit faite , particulièrement à cause de Cleopatre , qu'il aimoit éperdûment , & qu'il avoit fait venir à Rome ; d'où il ne l'avoit renvoyée qu'après l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs , & avoir confirmé la permission qu'il luy avoit donnée d'appeller de son nom le Fils qu'elle disoit avoir eu de luy , quoy qu'il y eût fort peu de gens qui crussent qu'il en fut le Père. De sorte même que lorsque Marc Antoine assura en plein Senat après la mort de Cesar , qu'il avoit reconnu ce prétendu Fils , on traita tout ce qu'il dit d'imposture : & on le moqua d'Oppius , qui fit un grand Livre pour prouver que le Fils que Cleopatre attribuoit à Cesar n'étoit point de luy ; comme si cette supposition eût eu quelque apparence de verité , & qu'il eût

été besoin d'en détromper les esprits.

Helvius Cinna a qui , comme je viens de dire , César mit entre les mains cette Loy si étrange , ne pût se résoudre à la publier ; il la trouva si odieuse , qu'il aima mieux s'exposer à l'indignation du Dictateur , que de démentir par une complaisance basse & indigne d'un Romain , la vertu dont il avoit toujours fait profession. Cependant le Dictateur offensé du peu de soin qu'il avoit eu de le satisfaire , le receût à son retour d'une manière à luy faire connoître qu'il devoit craindre son ressentiment ; il prenoit plaisir à dire devant luy , & devant cette foule de Senateurs & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toujours , que la République n'étoit plus qu'un nom sans effet , & qu'un phantôme sans  
ame;

amé; que les gens devoient prendre garde deormais à lui parler avec respect, & à recevoir ses moindres discours comme des Loix souveraines, & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoissances fort bornées.

Des manieres qui approchoient si fort de la tyrannie, épouvantèrent Cinna; en sorte qu'il ne fût pas plutôt hors de charge, qu'il résolut de quitter Rome, & qu'il partit pour se rendre à cette maison où étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & ne fut point rencontré par l'Esclave, dont nous venons de parler; il arriva donc sans sçavoir que Catulle & Licinius étoient chez lui. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lors qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, & lui raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours.

La surprise & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous, elle apprehenda avec quelque sorte de raison, que le séjour de Catulle auprès d'elle ne donnât de la jalousie à un Mari qui sçavoit la passion qu'elle avoit eüe pour cet homme que la bienséance ne luy permettoit pas de revoir. Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La présence d'un Rival heureux luy causa des mouvemens qu'il n'avoit point encore senti, la colere, la douleur, la jalousie, la crainte s'emparerent de son cœur; mais la crainte y fut la plus forte; la considération de Lesbie l'emporta sur toutes les autres idées qui luy passerent par l'esprit; il n'envisagea plus rien que le danger où il l'exposoit, & il souhaitta mille fois d'être mort.

Cependant Cinna ayant été d'a-  
ord

Bord un peu troublé, se remit, & parla à Lesbie d'une maniere si ouverte & si obligeante, qu'elle n'eût plus aucun sujet d'inquietude; il alla ensuite trouver Catulle qui étoit demeuré dans sa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint luy dire ce qu'il devoit faire. Ces deux Rivaux qui avoient été autrefois très-bons amis, se regarderent avec des sentimens bien differens; Catulle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la haine pour Cinna, & Cinna ne pouvoit refuser à Catulle une certaine pitié généreuse, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux-même que nous nous plaçons à rendre malheureux. Leur conversation ne fut pas longue, mais elle fut très-honnête de part & d'autre.

Catulle ne crût pas devoir faire un plus long séjour dans cette mai-

L 7

son,

son, où sa présence ne pouvoit qu'être embarrassante, & pour Lesbie & pour Cinna, il partit donc malgré les instantes prieres de ce dernier qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalousie injurieuse à sa femme, dont la vertu luy étoit trop connue pour être soupçonnée. Licinius suivit son ami, & ils arrivèrent à Rome, où Catulle étoit souhaité de tous les honnêtes gens qui ne pouvoient s'accoutumer à ne le point voir; il fut visité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illustres à la Cour de Cesar, qui témoigna même qu'il eût été bien aise qu'il eût oublié ce qui s'étoit passé en Bithynie.

Licinius qui avoit été reçu du Dictateur avec des bontez qu'il n'avoit osé esperer, fit tout ce qu'il pût pour persuader à son ami de  
ren-

rentrer dans les bonnes graces d'un Maître si debonnaire; mais le chagrin que luy cauſoit le malheur de ſes Amours, ſe répandoit ſur tout, il s'en prenoit à tout le monde; & il étoit devenu ſi melancholique & ſi bizarre qu'il n'y avoit que ſes meilleurs Amis, qui connoiſſoient la cauſe du changement de ſon humeur, qui pûſſent le ſupporter; il s'alla perſuader que ſi Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par ſa perſeverance la reſolution qu'elle avoit priſe de ne le plus voir; il crût que les injuſtices du Dictateur étoient les ſeules cauſes de la retraite de cette vertueuſe Aman- te, qui ne s'exiloit de Rome que pour fuir la vûe de ce même homme qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuſer que luy-même. Enfin il augmenta ſi fort l'averſion qu'il

avoit déjà conquis contre Cefar, il s'acharna si fort à le déchirer par des Satires fanglantes, qu'il fut condamné de tout le monde, & qu'il n'eût peut-être trouvé personne qui eût voulu prendre son parti, si le Dictateur avoit voulu se venger.

Mamurra qui étoit toujours le Favori de Cefar partageoit avec son Maître le chagrin & la haine de Catulle; il ne le laiffoit jamais en repos, & il faifoit paroître presque tous les jours de nouvelles invectives contre luy; il ne pouvoit souffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la vérité n'étoit pas parvenu à cette haute faveur dans laquelle il étoit, par les voyes les plus honnêtes du monde. Voici selon moy les plus violens de tous les Vers que Catulle a fait sur ce fujet.

CON-



CONTRE  
CESAR.

Quis hoc potest videre, quis po-  
test pati?

*Q*uoy ! l' Ile des Bretons , les Gaules,  
tout l' Empire ,  
Aux dépenses que fait l'infame Ma-  
murra ,  
A peine pourront suffire ?  
Toujours de nouveaux biens Cesar l'ac-  
cablera ,  
Et Rome le souffrira ?  
O vous , dont jusqu'ici l'indigne pa-  
tience

Du

Du Maître & de l'Esclave a nourri  
L'insolence,

Romains, foibles Romains,  
Vous êtes desormais les derniers des hu-  
mains;

Le superbe Cesar regne dans vos Fa-  
milles,

Il vous ôte a son gré vos Femmes & vos  
Filles;

Romains qui le voyez, & qui le per-  
mettez,

Vous ne meritez pas le nom que vous  
portez;

Et toy, Cesar, toujours suivi de ta Fi-  
étoire,

Dont l'heureuse temerité  
Des farouches Bretons a soumis la fier-  
té,

N'allois-tu chercher que la Gloire  
Chez ses Peuples cruels,  
Jusqu'alors inconnus aux restes des  
Mortels?

Tu cherchois plutôt leurs richesses,  
Que

Que ta prodigue main répand sur cent  
Flatteurs,

Qui de ton vain pouvoir lâches ado-  
rateurs,

Font tous les jours pour toy de nouvelles  
basesses.

Sinistre liberalité,

Qui des dépouilles des Provinces.

Et des trésors des Princes,

Enrichis un Flatteur à ce prix ache-  
té!

Les Richesses du Pont, du Tage, &  
de l'Ibère,

Ont eu le même sort que les biens de  
ton Pere;

Qu'en vains ajustemens, en présens  
superflus,

Ta main a d'abord repandus,

Romains, qu'attendez-vous enco-  
re?

Qu'après vos biens, vous-même il vous  
dévore?

O trop heureux Romains!

Si

*Si quelques favorables mains  
Du Gendre & du Beau-Pere,  
Avant leurs fiers débats avoient scis  
vous d:faire.*

Plus je lis ces Satires contre Cesar, plus j'admire la liberté que le donnoient les Poëtes de son tems, & la patience du premier Empereur du monde; il sembla qu'il eût entrepris de lasier & de confondre Catulle à force d'honnêtetez, il luy en fit faire de si grandes, après que ces derniers Vers eurent paru, qu'enfin il se rendit à tant de générosité, & qu'il alla avec un repentir très-sincere, le prier de lui pardonner ses égaremens. Cesar luy répondit avec tant de bonté, que les plus grands ennemis ne purent s'empêcher de louer sa clemence. Il ne perdit depuis aucune occasion d'obliger Catulle; ce fut en

sa considération qu'il écrivit à Cinnana, & qu'il le pria si obligeamment de revenir à Rome, qu'il ne pût s'en défendre. Mais Catulle n'en fut pas plus heureux : car Lesbienne ne voulut point accompagner son Mari en un lieu, où elle sçavoit qu'elle ne pourroit s'empêcher de voir son Amant.

Cet Amant, malgré les honneurs que lui faisoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes; lorsque les terribles revolutions qui causèrent le malheur général qui dura si long-tems, firent son bonheur particulier de la manière que je vais dire. Autant que Cesar avec les personnes privées étoit honnête, civil, & modéré; autant il étoit superbe & arrogant avec le Public: de sorte que si d'un côté, il gagnoit quelques affections particulieres; de l'autre, il s'atti-

roit

roit la haine & l'indignation générale. Le Peuple commençoit à se lasser de sa domination, & tous les jours il arrivoit quelque aventure, qui faisoit voir que les Romains ne souhaittoient autre chose que de nouveaux remüemens. On trouva ces mots écrits au dessous de la Statuë du fameux Brutus, qui avoit chassé les Tarquins, *Plût aux Dieux que tu véusses encore!*

Ce qui acheva de ruiner entièrement Cesar dans l'esprit de tous ses Citoyens, fut le bruit qui courut alors qu'il vouloit se faire couronner Roy de Rome, & l'arrogance avec laquelle il receût le Senat, un jour que tous les Pères Conscrits alloient le trouver en corps avec les Decrets les plus avantageux & les plus glorieux pour luy, qu'ils avoient pû s'imaginer; il étoit assis devant le Temple de

Ve-

Venus, & ne se leva point pour saluer ces anciens Maîtres du Monde, qui étoient accoutumés à voir les Rois leur faire la Cour; ce qui parut d'autant plus étrange, que luy-même un jour qu'il passoit en triomphe devant le siege des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entr'eux ne se levoit pas, il en avoit été si outré que s'adressant à ce Tribun: *Ote-moy donc*, lui dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la République, Pontius Aquila, puis que tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.* Quelques-uns ont crû que Cornelius Balbus avoit empêché Cesar de se lever; d'autres ont dit au contraire que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de luy avec un visage qui marquoit le peu de satisfaction que lui donnoit une sincérité si contraire à son orgueil.

Quoy

## *Les Amours*

Quoy qu'il en soit, cette action & ces bruits qui se répandoient en ce tems-là, obligerent ceux qui cabaloient secrettement contre lui à se rassembler, & à précipiter leurs resolutions : soixante Senateurs ou Chevaliers Romains conspirerent ensemble; Cassius & Brutus se déclarerent les Chefs de l'entreprise, qui fut enfin executée dans le Senat de la maniere que tous les Historiens le racontent.

Les Romains qui commençoient à haïr Cesar, sentirent après sa mort réveiller l'affection qu'ils avoient eüe pour lui. On rendit à sa memoire des honneurs extraordinaires. Le Peuple après avoir assisté aux pompes funebres qui se firent dans le champ de Mars, courut avec les flambeaux du bucher aux maisons de Brutus & de Cassius, où il voulut mettre le feu, &

& d'où on eut toutes les peines du monde à le repousser.

Comme les plus animez s'en retournoient , ils rencontrèrent Helvius Cinna qui passoit par hazard dans la rue , & l'ayant pris pour Cornelius Cinna fameux Orateur , qui le jour précédent avoit parlé en public contre Cesar , avec une vehemence extrême ; ils se jetterent sur luy , & après l'avoir égorgé , ils le déchirerent en mille morceaux , & porterent sa tête au bout d'une lance par toute la Ville.

Ainsi mourut par une des plus étranges aventures du monde le Mari de la belle Lesbic , qui reçut la nouvelle de cette mort si extraordinaire , avec toutes les marques de douleur possibles. Elle vint à Rome , où elle rendit à la mémoire de Cinna , tout ce qu'on pouvoit attendre d'une personne aussi raison-

M

na-

nable & aussi vertueuse qu'elle étoit.

Après que les jours destinez au deuil furent passez, Catulle qui n'avoit osé luy parler de son amour, ne se contraignit plus, & lui donna tous les temoignages de passion dont il pût s'aviser; il y a apparence qu'elle y répondit comme il souhaitoit; car on dit qu'un jour, lors qu'il sortoit de chez elle, ayant rencontré son cher Licinius, il lui dit ces Vers.

Si quicquam cupidoque optantique  
obtigit unquam.

*SI jamais quelque bien ardemment  
souhaitté,  
D'un Mortel qui s'en est flatté,  
Contre toute apparence  
A fait la felicité,  
Et passé l'esperance;*

*C'est*

C'est l'imprevu bonheur  
Que l'Amour me renvoye :  
Venez tendres plaisirs , venez char-  
mante joye ,  
Plus que jamais occuper tout mon cœur.  
Je retrouve enfin ma Lesbie ;  
Elle se rend à ma constante foy ,  
Et nul Mortel plus glorieux que  
moy ,  
Ne peut passer une plus douce vie.

Je crois que Lesbie se trouvant  
enfin maîtresse de ses volontez , é-  
pousa Catulle ; du moins il semble  
nous l'apprendre par ces Vers-cy ,  
qui sont les derniers qu'il a faits  
pour elle.

Jucundum, mea Vita, mihi pro-  
ponis amorem.

Quoy, de la noire envie,  
Je ne dois point craindre les traits ?

M 2

Quoy,

*Quoy, mon bonheur ne finira ja-  
mais?*

*De saints nœuds uniront Catulle & sa  
Lesbie,*

*Et nos feux dureront autant que nôtre  
vie.*

*Puisse un heureux effet répondre à nos  
souhairs,*

*Et puissions-nous goûter une éternelle  
paix!*

Il y a apparence que Seratine & Licinius suivirent l'exemple de Catulle & de Lesbie, & que ces quatre personnes dont le mérite étoit si connu de tout le monde, ne trouverent plus d'obstacles à leur bonheur.

F I N.

T A.

D

I O

H

C E

B V

C

A

# T A B L E

De ce qui est contenu dans  
les Tom. III. & IV.

**D**E LA CHEVELURE DE BE-  
RENICE.

*Omnia qui magni dispexit lumina  
mundi.* 22.

HISTOIRE DE CALLIMAQUE ET  
DE BERENICE. 35

EPITAPHE DE BATTUS. 37

CALLIMAQUE A LA PRINCESSE  
BERENICE. 63

BERENICE A CALLIMAQUE. 64

VERS TIREZ DE CALLIMAQUE. 86

A CORNELIUS.

*Cui dono lepidum novum libellum.* 96

A AURELE.

*Aureli. Pater esuritionum.* 103

M 3

A

T A B L E.

A C E S A R.

*Non nimium studeo, Caesar, tibi velle  
placere.* 115

*Pulchrè convenit improbis Cinadis.* 117

SUR LE TOMBEAU DE SON  
FRERE.

*Multas per gentes & multa per a-  
quora vectus.* 122

A LA PRESQU'ISLE DE SIR-  
MION.

*Peninsularum Sirmio insularumque.* 125

SUR LE BRIGANTIN DONT  
CATULLE SE SERVIT DANS  
SES VOYAGES.

*Phaselus iste quem videtis hospites.* 127

TO-

# T A B L E.

## TOME QUATRIEME.

HISTOIRE DE LESBIE ET  
D'HELVIUS CINNA. P. 136

*Lesbia mi presente viro mala plurima  
dicit.* 147

AUTRE SUR LE MEME SUJET.

*Lesbia mi dicit semper male, nec ta-  
cet unquam.* 148

*Bithynia quidquid & P. Caesaris un-  
quam habuit.* 178

HISTOIRE D'EUROPE. 184

*Furi, Villula vestra non ad Austri.*  
203

## E L E G I E.

*Si qua recordanti benefacta priora vo-  
luptas,* 231

*Huc est mens adducta tuâ, mea Les-  
bia, culpâ.* 235  
Cre-

T A B L E:

*Credis me potuisse mea maledicere vi-*  
*ta.* 245

CONTRE CESAR.

*Quis hoc potest videre , quis potest*  
*pati?* 257

*Si quicquam cupidoque optantique ob-*  
*tigit unquam* 266

*Jucundum , mea Vita , mihi proponis*  
*amorem.* 267

F I N.



Deutscher  
Buchhändler &  
Verleger